

**DU GÉMISSEMENT
DE LA COLOMBE,**

OU

DE L'UTILITÉ DES LARMES.

TROISIÈME OPUSCULE

**DU CARDINAL BELLARMIN,
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.**

TRADUIT DU LATIN

PAR LE P. J. BRIGNON, DE LA MÊME COMPAGNIE.

NOUVELLE ÉDITION.

038406

AVIGNON,

CHEZ SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue Bouquerie, n° 8.

1835.

LE CARDINAL

ROBERT BELLARMIN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

A tous les Religieux de la même Compagnie.

C'EST avec raison, mes très-chers Pères, que j'ai cru devoir vous dédier les trois livres que j'ai composés du *Gémissement de la Colombe*. Car étant encore tout jeune, je fus inspiré de Dieu d'entrer dans la Compagnie de Jésus ; et c'est elle qui m'a nourri, qui m'a élevé ; qui m'a formé : c'est dans son sein et sous sa conduite, que j'ai travaillé premièrement à l'instruction de la jeunesse, et puis à la Prédication, qui a été mon emploi le plus ordinaire. Elle est d'ailleurs un membre vivant de l'Eglise militante, qui gémit toujours, comme la Colombe ; elle ne cesse elle-même de gémir parmi les persécutions qu'elle souffre. On peut dire aussi qu'elle a, et qu'elle a eu dès sa naissance, les ailes d'une Colombe, pour voler jusques aux extrémités de la terre. Elle en a de plus la fécondité : car en peu de temps elle s'est multipliée de telle sorte, avec le secours de la

grâce , qu'on l'a vue s'étendre presque dans toutes les Provinces du monde. Enfin , semblable à la Colombe , elle est sans fiel ; et si elle fait paraître de la chaleur , ce n'est que l'effet du zèle qu'elle a pour exterminer le vice et pour détruire l'erreur.

J'ai encore une autre raison de présenter ce petit Ouvrage à mes Frères. C'est que faisant une retraite , au mois de septembre dernier , selon ma coutume , pour ne songer qu'à Dieu et à moi , il me vint une forte pensée de faire connaître l'utilité des larmes saintes , à ceux d'entre les Fidèles , qui ne l'auraient pas encore éprouvée. Je sais bien qu'il y a eu de tout temps des Saints dans l'Eglise , qui ne cessaient de gémir comme la Colombe ; je sais qu'il y en a encore aujourd'hui qui les imitent , et qui semblent n'avoir pas besoin qu'on les y exhorte. J'ai cru cependant que mon travail pourrait être utile à tout le monde , et particulièrement aux personnes qui servent Dieu dans la Religion. C'est ce qui m'a fait résoudre de vous l'adresser , mes très-chers Pères ; persuadé que ceux à qui je pourrai plus aisément inspirer l'amour des larmes , et qui en seront le moins rebutés , seront ceux avec qui j'ai été lié toute ma vie par un amour fraternel. Je le

fais avec d'autant plus de liberté et de confiance, que je ne dirai rien qui doive paraître nouveau à des Enfans de saint Ignace. Les plus anciens se proposeront l'exemple de cette admirable serviteur de Dieu qui répandait tant de larmes dans l'Oraison, qu'enfin il fut obligé de prier Notre-Seigneur qu'il en modérât l'excès. Il obtint ce qu'il souhaitait : mais il demeura tellement maître de ses larmes, qu'elles coulaient et qu'elles cessaient de couler quand il lui plaisait ; faveur singulière, selon qu'on en peut juger par ce que dit Cassien, que Dieu qui accorde le don des larmes à ceux qui ne le lui demandent pas, le refuse assez souvent à ceux qui le lui demandent avec instance. C'est encore pour les anciens un grand exemple à suivre, que celui de saint François-Xavier, qui, comme remarque l'Historien de la Compagnie, était rempli de tant de consolations, et versait des pleurs en telle abondance, que souvent il s'écriait : *C'est assez, Seigneur, c'est assez.* A l'égard des jeunes gens, ils doivent prendre pour modèles deux jeunes hommes, non moins illustres pour leur sainteté que pour leur naissance, je veux dire le Bienheureux Stanislas Kostka, et le Bienheureux Louis de Gonzague, qui fondaient en larmes, principalement dans

leurs entretiens familiers et continuels avec Dieu. Mais parmi les Religieux , tous ne sont pas égaux en vertu. Il y en a de parfaits ; il y en a qui s'avancent dans le chemin de la perfection ; il s'en trouve enfin beaucoup qui y sont peu avancés. Ceux-ci ont besoin de livres et d'instructions pour apprendre les moyens de s'y avancer ; et l'on ne saurait trop les y exhorter. Recevez donc le petit présent que je vous fais : considérez-y plutôt la sincérité de mon affection , que le mérite de l'Ouvrage ; et quand vous demanderez à Dieu pour vous la rosée céleste , employez aussi vos prières et vos soupirs , pour m'obtenir la même grâce de sa divine bonté.

PRÉFACE.

JE composai l'année passée un petit Ouvrage sur le Bonheur éternel des Saints , pour m'exciter dans ma vieillesse à m'en rendre digne , et à le demander instamment à Dieu. Cette année , comme je songeais dans ma retraite aux moyens de l'acquérir ; ce souhait du Prophète Roi m'est venu dans la pensée : *Qui me donnera des ailes semblables à celles de la colombe , et je volerai , et je me reposerai ?* (Psal. 54. 7.) Cependant j'ai fait réflexion que la raison principale , pour laquelle David souhaitait d'avoir des ailes , afin de voler comme la Colombe , ce n'est pas que la Colombe vole plus vite , ni même aussi vite que plusieurs autres oiseaux ; mais c'est que parmi les oiseaux il n'y en a point de plus simple , de plus innocent , ni de plus fécond ; que d'ailleurs elle est sans fiel , et qu'elle a cela de propre qu'elle ne cesse de gémir. De là vient que ce saint Prophète demande à Dieu , non les ailes d'une hirondelle , ou d'un faucon , ou d'un aigle , mais celles d'une Colombe , pour nous apprendre que si nous voulons nous élever par la contemplation jusqu'à Dieu , et trouver en lui le véritable repos , il faut que nous soyons simples et sans malice , nets de tout péché , et féconds en bonnes œuvres ; que nous n'ayons point de fiel , et que si nous sommes obligés de reprendre les pécheurs , ou même de les punir , nous le fassions avec modération et avec douceur. Il faut surtout que retranchant toutes sortes de plaisanteries , de jeux ,

et de divertissemens profanes, nous gémissions perpétuellement dans cette vallée de larmes.

Mon dessein est donc d'employer le temps de cette retraite à rechercher dans l'Oraison et dans la Méditation : 1. Ce que l'Écriture nous enseigne touchant le gémississement salutaire de la Colombe ; 2. Quel est le sujet de cette sorte de gémississement ; 3. Quelles en sont les utilités.

Je sais bien qu'il est odieux de parler de gémissemens et de pleurs ; mais je suis sûr que si ce discours semble d'abord à quelques-uns triste et rebutant, la tristesse qu'il leur causera se convertira bientôt en joie, suivant ces paroles de l'Apôtre aux Corinthiens : *La tristesse qui est selon Dieu, est le principe du salut ; et celle qui est selon le monde, cause la mort.* (2. Cor. 7. 10.) Mais avant que de faire voir la nécessité, le sujet et le fruit des larmes, il est à propos d'expliquer en peu de paroles de quelle nature sont celles dont nous parlons. Il y a des larmes de trois sortes. Les premières sont naturelles et indifférentes d'elles-mêmes pour le bien et pour le mal : les secondes sont mauvaises et pernicieuses : les dernières sont bonnes et salutaires. Celles que nous appelons naturelles ont pour principe les misères de cette vie, les pertes de biens, la mort des amis, les maladies et les douleurs, les injures, les affronts, et cent autres choses semblables. Les larmes mauvaises et pernicieuses sont celles des hypocrites et des courtisanes, les larmes feintes et trompeuses, qui viennent de la suggestion du Démon. Nous ne toucherons point ces deux premières espèces qui ne sont que des effets d'une tendresse naturelle, ou de l'artifice

du malin esprit. Nous ne parlerons que des larmes saintes, dont la source est l'Esprit de Dieu, qui, selon l'expression de saint Paul, *prie pour nous avec des gémissemens ineffables.* (Rom. 8. 25.)

On dit que l'Esprit de Dieu prie pour nous, parce qu'il nous fait prier, et qu'il joint à la prière des gémissemens inconnus à la nature, et que nulle langue ne peut exprimer. C'est là *cette pluie volontaire, que Dieu réserve pour son héritage.* (Psal. 67. 26.) Car les larmes naturelles ressemblent moins à la pluie qu'à l'eau des marais. Les pluies qui tombent du Ciel, sont propres pour fertiliser la terre; ce que ne font pas les eaux dormantes et bourbeuses des marais. Or il y a deux sortes de larmes saintes. Les unes viennent de haine, les autres d'amour: celles-là marquent de la douleur, et celles-ci de la joie. Celles qui naissent de la componction montrent qu'on hait le péché; et celles que cause l'impatience de voir Dieu, sont des témoignages d'un ardent amour pour lui. Ce qui fait donc que Dieu les estime et les récompense, c'est qu'il les reçoit comme des preuves de l'amour sincère qu'on lui porte, et de la haine véritable qu'on porte au péché. Sans cela que sont les larmes, qu'une humeur qui tombe naturellement du cerveau, et qui se décharge par les yeux.

Ces deux espèces de larmes sont représentées naïvement, dit saint Grégoire, par les eaux, dont il est parlé dans Josué, qui venaient en partie d'en haut, en partie d'en bas, pour arroser une terre, que Caleb donna à sa fille Acsa. De là vient aussi que quelques-uns les comparent aux eaux du déluge, qui arriva du

temps de Noé. Car c'est Dieu qui l'envoya , et qui le forma tant des sources de l'abîme , que des cataractes du Ciel. En effet celles qui procèdent de contrition et de douleur sont assez bien exprimées par les sources de l'abîme ; et celles qui naissent d'amour et de joie , par les pluies qui tombent du Ciel. Mais c'est toujours Dieu , qui en est la cause , de quelque côté qu'elles viennent. Cependant quoique ce soient de vrais dons de Dieu , il ne faut pas nous imaginer que ces dons précieux nous doivent venir sans que nous fassions de notre côté tout ce qui est nécessaire pour les attirer. La sagesse est un don du Saint-Esprit ; et néanmoins saint Jacques assure que *si quelqu'un en a besoin , il doit la lui demander , comme à celui qui la donne libéralement*. Demandons-les donc , et demandons-les comme il faut , c'est-à-dire , avec une ferme foi , et *sans hésiter*. Car si nous ne les avons pas , c'est que nous ne pensons pas à les demander ; ou si nous les demandons , et que nous ne les obtenions point , c'est que nous les demandons mal. Afin donc que notre prière soit efficace , il est nécessaire de les demander avec une grande confiance , et un grand désir de les obtenir. C'est de cette manière que saint Grégoire dans ses Dialogues dit expressément qu'il faut demander le don des larmes , comme nous verrons dans toute la suite de cet Ouvrage.



DU GÉMISSÉMENT

DE LA COLOMBE,

OU

DE L'UTILITÉ DES LARMES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Il est nécessaire de gémir et de pleurer en ce monde. Preuves de cette vérité tirées des Psaumes.

Ayant à prouver par les saintes Ecritures, tant de l'ancien que du nouveau Testament, et par les exemples aussi-bien que par la doctrine des Saints, qu'il faut gémir et pleurer

en cette vie , nous commencerons par le témoignage du Roi Prophète, qui pleure et gémit sans cesse dans tous ses Paumes. Il nous suffira d'en examiner trois versets , par lesquels il excite tout le monde à répandre des larmes , et à pousser des soupirs vers le Ciel , n'y ayant rien qui convienne mieux aux Justes , figurés par la Colombe.

Le premier verset est du Psaume 73. *Heureux , ô mon Dieu , celui qui n'attend du secours que de vous seul ! Il s'est élevé en esprit , comme par degrés , vers vous , dans cette vallée de larmes , où il s'est réduit par sa désobéissance.* Le second est du Psaume 94. *Venez , adorons Dieu ; prosternons-nous devant lui ; pleurons devant le Seigneur , qui nous a créés.* Le dernier est du Psaume 125. *Ceux qui pleurent en semant , feront la moisson avec joie.*

Le Prophète , dans le premier, demande trois conditions de quiconque aspire à la souveraine béatitude. Il faut , avant toutes choses , qu'il se défie de ses forces naturelles , et qu'il mette toute sa confiance au secours de Dieu. *Heureux , ô mon Dieu , celui qui n'attend du secours que de vous seul !* C'est-à-dire : celui qui s'appuie , non pas sur lui-même , mais sur le Seigneur , a tout sujet d'espérer le bonheur du Ciel , et il l'obtiendra infailliblement un jour. Car Dieu hait extrêmement ces esprits vains que l'orgueil aveugle de sorte , qu'il leur cache leur faiblesse. Cependant quelque bien fondée que soit la confiance qu'il a en Dieu , elle ne doit pas aller jusqu'à l'empêcher de faire de son côté tout ce qu'il peut. Car il faut que le libre arbitre se joigne à la grâce , suivant ce que dit saint Paul : *J'ai travaillé plus que tous*

les autres : ce n'est point moi toutefois , mais c'est la grâce de Dieu avec moi. Il ne dit pas simplement : *Ce n'est point moi , mais c'est la grâce de Dieu ;* de peur qu'on ne s'imagine que l'homme n'a rien à faire qu'à laisser agir la grâce dans lui. Il ajoute donc , *avec moi* , pour nous faire entendre ce qu'il dit ailleurs , que nous devons *coopérer avec Dieu* à notre salut.

La seconde condition que demande le Prophète , c'est que l'homme juste *dresse dans son cœur comme des degrés , ou des échelons pour monter.* Il ne faut pas qu'il espère sortir tout d'un coup de l'abîme du péché , ni qu'en dormant , et presque sans y penser , il puisse jamais se trouver au haut de cette échelle mystérieuse , qui va de la terre au Ciel ; mais il faut que prévenu et fortifié de la grâce , il tâche de s'élever peu à peu , et de monter comme par degrés , de vertu en vertu , jusques à ce qu'il parvienne au comble de la perfection.

La dernière condition , c'est que cela se fasse *dans cette vallée de larmes* , où l'homme s'est jeté lui-même par sa faute. Il avait été créé dans le Paradis de délices , d'où il pouvait s'élever à Dieu sans peine : mais il mérita d'être relégué dans cette malheureuse terre , dont il ne saurait se détacher , sans se faire beaucoup de violence et sans verser bien des larmes. C'est pour lui un lieu de bannissement ; et s'il veut marcher vers la céleste patrie , s'il veut que les forces ne lui manquent pas dans un voyage si long et si difficile , il est nécessaire que de temps en temps il implore le secours divin , qu'il gémisses , et que de ses pleurs il fasse sa nourriture ordinaire , à l'exemple de David , qui pénétré de douleur , disait : *Mes*

pleurs m'ont servi de pain , durant le jour et durant la nuit. Jugeons de là combien on s'écarte de la voie qui mène à la montagne de Dieu , lorsque l'on cherche un chemin parsemé de fleurs , au lieu de gémir et de faire pénitence dans cette vallée de larmes. Souvenons-nous que ceux qui disent , dans le livre de la Sagesse : Qu'il n'y ait point de prairie , où nous n'allions passer le temps , et nous divertir ; ceux-là même avouent qu'ils se sont éloignés du sentier de la vérité , et que le soleil de justice ne les a point éclairés. Songeons enfin que ceux qui pensent pouvoir vivre sans pleurer , et qui dans cette pensée cherchent partout à se réjouir , ne sont pas dans un moindre égarement. Car Dieu permet qu'ils se trouvent presque toujours dans une telle aridité , que s'ils prient , s'ils psalmodient , c'est sans attention et sans fruit ; s'ils lisent les Livres sacrés , c'est plutôt par curiosité que par dévotion.

Passons au second verset , qui est du Psaume 94 : *Venez , adorons Dieu , et prosternons-nous devant lui : pleurons devant le Seigneur qui nous a créés.* Ce mot , *Venez* , est pour exhorter le peuple de Dieu à honorer son Seigneur , et à l'honorer non-seulement de cœur et de bouche , mais plus encore par les œuvres. Il est en usage dans l'Écriture pour exciter tantôt au bien , et tantôt au mal. Ces fiers Géans , qui bâtirent la fameuse tour de Babel , disaient entre eux : *Venez , faisons une Ville et une Tour aussi haute que le ciel ;* et Dieu , qui voulait punir leur orgueil , dit aussi : *Venez , descendons et confondons leur langage.* Il parlait aux Anges , exécuteurs de ses volontés ; ou c'étaient les trois Personnes divines , qui , pour user de

ce mot , s'animaient à la vengeance contre les Géans.

Adorons Dieu. Cette adoration est un acte tout spirituel. Car *Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, doivent l'adorer en esprit et en vérité.* Pour ce qui est de l'adoration extérieure, qui consiste à se prosterner, ou à fléchir le genou, on la rend à Dieu et aux hommes : ainsi Nathan et Bethsabée firent à David une profonde révérence, et l'Écriture dit qu'ils l'adorèrent ; mais l'intérieure est toute pour Dieu, comme étant un culte et un hommage souverain, qui ne se peut rendre qu'à celui qui est le premier principe et la fin dernière de toutes choses. Adorons-le donc en esprit ; mais en même temps, *prosternons-nous devant lui*, et par cette marque de notre respect, reconnaissons qu'il est notre Roi et le Maître de l'univers. Car plus la personne qu'on veut honorer est élevée en dignité, plus on lui doit témoigner de soumission et de révérence. De cette sorte nous adorerons la divine Majesté, et nous nous abaisserons profondément devant elle, afin que l'esprit et le corps humiliés en sa présence, conspirent à lui rendre tout l'honneur qui lui est dû.

Mais pourquoi ajouter ces mots : *Et pleurons devant le Seigneur, qui nous a créés ?* Qu'est-il nécessaire de joindre les pleurs à l'adoration, comme si l'adoration ne demandait pas plutôt de la joie que de la tristesse ? Cela se peut-il accorder avec le commencement du Psaume : *Venez, réjouissons-nous, et glorifions le Seigneur, en chantant des Hymnes à l'honneur de Dieu, notre Sauveur.* Sans doute que le saint Prophète a raison de vouloir qu'on pleure en adorant Dieu, puisque la ferveur dans l'orai-

son , et la joie du cœur produisent des larmes , qui ne sont pas moins puissantes auprès de Dieu , pour en obtenir des grâces , que pour apaiser sa colère. Ce sont elles qui animent nos désirs , qui donnent de l'efficace à nos prières ; et rien n'est plus éloquent , ni pour persuader les esprits , ni pour émouvoir les cœurs. *Pleurons donc , selon que David nous le conseille ; Pleurons devant le Seigneur qui nous a créés ; pleurons de tendresse , parce que cet aimable père nous a tirés du néant , et nous a faits ce que nous sommes ; pleurons de joie , parce qu'il est doux et la douceur même , et qu'il désire la vie du pécheur , et non pas sa mort ; pleurons de douleur , parce que nous l'avons indignement offensé ; pleurons et tremblons de crainte , parce qu'il est en colère contre nous , qu'il a déjà bandé son arc , et qu'il est prêt à tirer. (Psal. 7. 13.)*

Par ce verset de David , nous apprenons , aussi-bien que par le premier , qu'il faut gémir en ce monde devant Dieu. Comme donc l'Eglise , dès qu'elle commence l'Office divin , soit qu'on le chante publiquement , ou qu'on le récite en particulier , exhorte tous les Fidèles à se prosterner et à pleurer aux pieds du Seigneur , n'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'il se trouve si peu de gens parmi nous , ou qui écoutent sa voix , et la voix du Saint-Esprit , qui leur parle par son Prophète , ou qui l'ayant entendue , s'efforcent d'y obéir ? Certainement il est à craindre que ce qu'Isaïe disait autrefois des Juifs , ne se puisse dire de nous : *Le cœur de ce peuple est devenu épais et charnel ; ils se sont bouché les oreilles , et ils ont fermé les yeux : tant ils craignaient de voir de leurs yeux , d'en-*

tendre de leurs oreilles, de comprendre de leur cœur, et que venant à se convertir, je ne les guérisse.

Quelle grâce n'obtiendrait-on pas d'un Père qui nous aime tendrement, et à qui rien n'est impossible, si l'on gémissait souvent comme des Colombes, devant lui ? Ne changerait-on pas bientôt de vie ? Ne croîtrait-on pas continuellement en vertu ? Dieu n'épargne point ses dons ; *il les répand libéralement* sur ceux qui en ont besoin, *sans jamais les reprocher à personne*. Que si quelques-uns en reçoivent peu, c'est qu'ils en font peu d'état, et que ni le pardon de leurs péchés, ni même la vie éternelle ne les touchent point. Car s'ils estimaient comme ils le doivent, ces sortes de grâces, ils les demanderaient instamment, et à toute heure, et avec effusion de larmes. Ceux qui dans le monde aiment passionnément les biens temporels, mettent tout en œuvre pour en avoir : ils y emploient les prières, les sollicitations, et même les pleurs, s'il est nécessaire. Les vrais serviteurs de Dieu n'en font pas moins pour obtenir les biens du Ciel, dont ils connaissent le prix ; mais il s'en trouve fort peu qui le fassent, et le nombre des autres va à l'infini.

Le dernier verset de David marque ouvertement la nécessité des pleurs. Car nous ne pouvons être sauvés sans pratiquer les bonnes œuvres, qui sont comme la semence de la gloire où nous aspirons, et que Dieu ne donne qu'à ceux qui s'efforcent de la mériter. Or en exerçant les bonnes œuvres, on sème avec larmes, pour moissonner avec joie. Car ces sortes d'œuvres ne peuvent se pratiquer sans peine, et de même que le froment, quand on

l'a semé, demande de l'eau et de la chaleur ; de même aussi la vertu , qui a sa racine dans le cœur , a besoin du secours des larmes , pour attirer la grâce du Ciel ; laquelle , semblable au Soleil , l'échauffe et lui donne une admirable fécondité. C'est pour cela que le Prophète ayant dit : *En allant , ils versent des pleurs ;* incontinent il ajoute : *Mais ils reviendront pleins de joie , portant leurs gerbes avec eux.* Quiconque donc prétend faire au Ciel une abondante moisson , doit travailler et gémir souvent en cette vallée de larmes.



CHAPITRE II.

On prouve la même chose par quelques textes du Cantique des cantiques.

APRÈS David vient Salomon , lequel décrivant les chastes amours de Jésus-Christ et de l'Eglise , compare souvent cette Epouse sainte à la Colombe qui gémit , et qui par son gémissement se distingue des autres oiseaux. C'est en effet à cette remarque que les Prophètes veulent qu'on reconnaisse la Colombe. *Nous gémissons en nous-mêmes , comme des Colombes ,* dit Isaïe. *Ses Servantes ,* dit Nahum , *emmenées captives , gémissaient comme des Colombes.* Il n'y a rien de plus commun dans tout le Cantique que cette comparaison. *Vous êtes belle , ô ma bien-aimée , vos yeux ressemblent à ceux des Colombes ; levez-vous , ma bien-aimée , ma Colombe , etc.*

Les Interprètes conviennent que l'Epouse dont il s'agit, est l'Eglise, et que l'Epoux est Jésus-Christ. Saint Paul le déclare assez nettement, quand il dit : *L'homme est le chef de la femme, comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise. De même donc que l'Eglise est soumise à Jésus-Christ ; ainsi les femmes le doivent être en toutes choses à leurs maris. Et vous, maris, aimez vos femmes, comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise, jusqu'à se livrer pour elle, afin de la rendre sainte et toute pure, sans tache et sans ride.* Mais bien que l'Eglise soit la véritable Epouse de Jésus-Christ, il ne faut pourtant comprendre sous ce nom, que ceux qui non-seulement sont vrais membres de l'Eglise, mais membres vivans. Et comme parmi tous les membres de l'Eglise, la très-sainte Vierge tient le premier rang, qu'elle est nette de tout péché, souverainement parfaite, singulièrement chérie de Dieu, c'est à elle aussi, plus qu'à toute autre créature, que convient le nom d'Epouse, de Bien-aimée, de Colombe. J'ai dit cependant que ce glorieux nom est commun à tous les Fidèles, qui non-seulement sont vrais membres de l'Eglise sainte, mais membres vivans ; parce que ceux d'entre les Chrétiens, qui ont la foi sans la charité, qui se vantent de connaître Dieu, mais qui le renonçant par les œuvres, n'estiment ni la pureté de cœur, ni l'exercice des bonnes œuvres, ni le gémississement de la Colombe ; ceux-là ne sont dans le corps de l'Eglise que comme des membres secs, sans mouvement et sans vie ; ou pour user des termes de saint Augustin, ils ne sont capables que d'augmenter le nombre des Fidèles, sans rien ajouter à leur mérite.

La marque certaine des âmes saintes et leur propre caractère est de gémir, puisque, comme dit le même Père, il n'y a rien de plus naturel à la Colombe, et qu'elle gémit jour et nuit. Saint Augustin, dans un autre endroit, remarque que les voleurs et les avares ressemblent à des oiseaux de proie, et qu'ils n'ont rien de commun avec la Colombe, qui gémit toujours, sans nuire à personne. Mais si cela est, que doit-on penser de tant d'âmes tièdes et insensibles aux choses de Dieu, de tant de pécheurs, qui ne savent ce que c'est que de gémir dans l'Oraison, qui cherchent à rire, à se divertir, autant ennemis de la pénitence, que passionnés pour le jeu, pour les spectacles, pour la bonne chère ? Quel rapport, quelle ressemblance peuvent-ils avoir avec la Colombe ? quelle liaison avec l'Épouse de Jésus-Christ ?

Mais il est bon d'avertir ici, pour la consolation de ceux qui n'ont pas le don des larmes, que la Colombe gémit et ne pleure point ; qu'ainsi dans l'Église dont elle est l'image, il y a beaucoup de gens de bien, qui ne sauraient jeter une seule larme, quelque effort qu'ils puissent faire ; comme l'expérience le montre et que saint Athanase l'a remarqué ; mais tous ceux qui sont Chrétiens, et qui le sont tout de bon, doivent gémir comme la Colombe. Sans cela ils n'auront jamais d'union avec Jésus-Christ ; et s'ils en sont séparés, je ne le puis dire sans frémir de crainte, que deviendront-ils ? Détournez de nous, ô mon Dieu, un si grand malheur ; faites de nos yeux des sources de larmes ; assistez-nous de votre grâce ; fortifiez-nous dans le travail, afin qu'après avoir arrosé cette malheureuse terre ; non moins de

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement quoique certaines restrictions s'appliquent. Les détails sont indiquées à la dernière page.

nos larmes que de nos sueurs , nous nous réjouissions éternellement avec vous et avec vos Anges , dans votre Royaume.



CHAPITRE III.

Preuves de la même vérité , tirées de l'Ecclésiaste.

SALOMON qui a écrit le Cantique en faveur des ames embrasées de l'amour de Dieu , a composé un autre Ouvrage intitulé l'Ecclésiaste , pour l'instruction des personnes plus grossières , qui ont besoin qu'on les désabuse de la vanité du monde. Ce qu'il dit pour leur en inspirer de l'aversion et du mépris , semblera peut-être incroyable à ceux qui jugent des choses par les sens ; mais il n'y a rien de plus vrai ni de mieux fondé sur le témoignage incontestable du Saint-Esprit.

Voici donc comme parle ce divin Prédicateur. *Je disais en moi-même : Je vais me plonger dans les délices , et jouir des biens et des douceurs de la vie ; mais j'ai reconnu que tout cela n'est que vanité. Je n'ai trouvé dans le ris qu'erreur et illusion : j'ai dit à la joie : pourquoi vous laissez-vous follement séduire ? Il vaut mieux , dit-il ensuite , aller dans une maison où tout est en deuil , que dans une autre où l'on se réjouit , et où l'on fait grande chère. Car dans celle-là , l'on voit clairement que tous les hommes doivent mourir ; et ceux qui se portent bien pensent à ce qu'ils deviendront un jour. Les sages , ajoute-t-il , ont le cœur où est la tristesse , et les fous où est la joie. Ce sont*

là les sentimens du Prince le plus éclairé qui fut jamais ; et il est d'autant plus croyable, que ce qu'il dit, il le sait non pas tant par la spéculation et par le raisonnement, que par une longue expérience, puisque rien ne lui avait manqué de tout ce que le monde estime : ni richesses, ni plaisirs, ni dignités. Comme donc nous avons raison de ne pas ajouter foi à ce que nous disent des gens ignorans et sans expérience : aussi avons-nous tout sujet de déférer à l'autorité de ce grand Roi, si renommé pour sa sagesse, et qui ne parle que de ce qu'il a éprouvé lui-même.

Il dit donc, que vivre dans les délices, et jouir des biens présens, c'est un faux bonheur ; il le dit, et cela est vrai, quoique les mondains, à qui le gémissement de la Colombe est très-inconnu, ne le puissent croire. En effet, si la vie sensuelle porte avec elle quelque douceur passagère, elle est souvent accompagnée de bien des chagrins, et suivie pour l'ordinaire d'infirmités longues et fâcheuses ; et qui pis est, toujours pleine d'une infinité de péchés, dont il faut nécessairement ou se punir soi-même en ce monde, ou être puni à jamais en l'autre. Ce n'est donc pas sans fondement que l'Ecclésiaste assure qu'il n'y a que vanité dans l'abondance des délices, et que c'est en vain qu'on pense trouver quelque chose de solide dans des biens qui passent. Aussi croyait-il, que ceux qui perdent leur temps à rire, sont dans l'erreur. Le ris est directement opposé aux larmes, et la joie à la tristesse. Or c'est un étrange abus que de rire quand on doit pleurer, et c'est s'abuser soi-même sans nulle apparence de raison que de se réjouir dans un temps qui demande de la tristesse et des pleurs.

Nous sommes ici dans un exil, loin de la céleste patrie ; et la terre où nous habitons, s'appelle *la vallée des larmes* ; nos ennemis nous environnent de toutes parts : pourquoi donc aimons-nous mieux rire que gémir, si ce n'est parce que l'amour du plaisir et l'attache aux biens de la terre, nous aveuglent et nous trompent ? *Il vaut donc bien mieux entrer dans une maison où tout est en deuil, que dans une autre où l'on fait grande chère.* Il est en effet beaucoup plus utile d'être auprès d'un mort, et de pleurer avec ceux qui pleurent, que d'être à table et de se réjouir avec ceux qui sont toujours en festin. Qui le croirait, si le plus sage de tous les hommes, et si l'Esprit même de vérité, dont il est l'organe, ne nous le disait ? Cependant ceux qui se conduisent par les lumières de cet Esprit saint, en sont convaincus ; et il n'y a que ceux qui suivent l'Esprit de mensonge, qui le trouvent non-seulement incroyable, mais même impossible. Quand la mort viendra, et qu'il faudra comparaître devant le Souverain Juge, alors on sera contraint d'avouer que Salomon a dit vrai, et que le monde est un trompeur. On ne saurait donc être mieux, qu'où tout le monde est en deuil ; parce que la vue ou le souvenir d'un mort est *un avertissement à ceux qui se portent bien*, que dans peu de temps ils mourront, et qu'ils s'y doivent préparer, de peur que surpris par la mort, ils n'aient le malheur d'être jugés, avant que d'avoir expié leurs crimes.

Enfin l'Ecclésiaste conclut son discours par cette admirable Sentence : *Les sages ont le cœur où est la tristesse, et les fous où est la joie.* Certainement c'est être sage que de choisir le

meilleur, et être insensé que de préférer le pire. Ceux donc qui après une mure délibération se déterminent à gémir et à se mortifier en cette vie, où tout passe comme l'ombre, où il n'y a rien d'assuré, rien de stable, rien d'exempt de tentations et de périls, ceux-là méritent le nom de Sages : mais ceux au contraire, qui s'abandonnent de dessein formé au plaisir et à la joie, comme si ces choses ne devaient jamais finir, sont des insensés. De là vient que saint Augustin disait : Tout homme qui est heureux, ou qui pense l'être en ce monde, qui met son contentement dans les voluptés sensuelles, ou dans l'abondance des biens temporels ; qui se réjouit vainement de ce faux bonheur, ressemble au Corbeau qui croasse, et ne gémit point ; mais celui qui sent les misères de cette vie mortelle, qui se voit éloigné de Dieu, hors de sa patrie, et encore loin de la béatitude éternelle qui nous est promise ; celui-là gémit, et tant qu'il gémit là-dessus, ses gémissemens sont justes et salutaires.

C'est ainsi que parle saint Augustin, qui suivant l'exemple de Salomon, après avoir dit : Tout homme qui est heureux en ce monde ; se reprend et corrige ce qu'il a dit, en ajoutant : ou qui s'imagine être heureux ; pour marquer que la joie qu'on a dans les voluptés des sens et dans la jouissance des biens temporels, n'est point un bonheur solide, mais le bonheur d'un homme qui rêve, et qui occupé d'un songe agréable, ne s'aperçoit pas de sa pauvreté et de sa misère, ni des dangers où il est alors exposé. Ainsi il ne gémit point comme la prudente Colombe, il n'implore point le se-

cours du Ciel, qui seul peut le rendre heureux : mais il ressemble à cette Colombe simple, qui comme dit le Prophète Osée, *va se jeter imprudemment dans les filets du chasseur.*



CHAPITRE IV.

Autres preuves tirées d'Isaïe.

ISAÏE prévoyant les maux extrêmes dont Jérusalem était menacée, les déplore par avance, en disant ; *Retirez-vous de moi, laissez-moi seul, et je pleurerai amèrement. N'essayez point de me consoler sur le malheur de la fille de mon peuple ; et plus bas : Alors le Seigneur, le Dieu des armées vous exhortera à pleurer et à gémir, à vous raser les cheveux, et à vous vêtir de sacs. Mais vous ne songerez qu'à vous réjouir et à passer agréablement le temps, à tuer des veaux et à égorger des moutons : Vous mangerez de la chair, et vous boirez du vin, en disant : mangeons et buvons, nous mourrons demain. Cependant le Dieu des armées m'a dit à l'oreille : Je jure que vous mourrez, avant que ce péché vous soit pardonné.*

Isaïe pleure le malheur des Juifs, comme le Sauveur pleura un jour celui de Jérusalem, dont il prévoyait la destruction entière. Ce qui le rend si sensible à la ruine de sa patrie, c'est qu'il a pour elle une tendresse de père, et afin qu'on sache que les larmes des pénitens sont très-agréables au Seigneur, il représente le Seigneur même, qui voulant faire miséricorde à son peuple, l'exhorte à verser des larmes,

à se raser les cheveux et à se couvrir de sacs. Mais parce que ce peuple ingrat et incorrigible ne veut point écouter sa voix, et qu'au lieu de donner des marques d'un sincère repentir, il ne songe qu'à passer le temps, et à faire bonne chère, disant : *Mangeons et buvons, car demain nous ne serons plus en vie* ; Dieu justement irrité proteste qu'il ne leur pardonnera jamais ce péché, et qu'une funeste mort sera la peine du mépris qu'ils ont pour lui et pour ses Ministres.

Tout ceci prouve la nécessité des larmes. Car si Israël eût imité le Prophète envoyé de Dieu ; s'il eût pleuré ses propres péchés, comme le saint homme pleurait ceux d'autrui ; s'il eût écouté le Seigneur, qui pour n'être pas obligé de le punir, l'invitait à la pénitence, il eût sans doute obtenu sa grâce, parce que Dieu ne désire point que le pécheur meure, mais seulement qu'il se convertisse et qu'il vive. Ce ne fut donc que pour le punir de son endurcissement, que Dieu le livra à ses ennemis, et qu'il l'affligea par une très-rude et très-longue captivité. Plût à Dieu que les Chrétiens profitassent de cet exemple, et que pendant qu'on les exhorte partout à la pénitence, ils apprirent à la faire : ils apaiseraient par-là, sans doute, la colère de leur Juge, et détourneraient de dessus leur tête une infinité de malheurs tant généraux que particuliers. Mais combien en voyons-nous, qui non moins aveugles que les Infidèles, semblent dire dans leur cœur : *Mangeons et buvons, aussi-bien mourrons-nous demain*. Peut-être disent-ils plus vrai qu'ils ne pensent. Car, quoiqu'ils ne soient pas comme les Athées, qui croient que l'âme périt avec le

corps , et qu'un homme mort est réduit à rien ; il est pourtant vrai que lorsque s'abandonnant à la débauche , ils ne cherchent qu'à satisfaire leur sensualité , au lieu de jeûner et de gémir sur les désordres de leur vie ; la mort les surprend , et ils tombent en un moment dans l'Enfer , où est la seconde mort , la mort éternelle.

Saint Jérôme sur Isaïe , laissant à part le sens littéral de ce passage , en fait une application fort naturelle aux persécutions des hérétiques ; aussi leur convient-il mieux qu'à tous les autres. *Retirez-vous de moi , et n'essayez point de me consoler sur la ruine entière de la fille de mon peuple.* L'hérésie ne renverse pas seulement le toit et les murs du grand édifice de l'Eglise ; elle en détruit jusqu'aux fondemens. Saint Antoine connut un jour par révélation celle que méditait Arius , et qui devait bientôt éclater. Il en fut touché au-delà de tout ce qu'on peut penser. Saint Athanase , dans la vie de cet admirable serviteur de Dieu , raconte la chose en cette manière. Voici , dit-il , une vision bien triste et bien affligeante. Le saint homme travaillant un jour avec ses frères , qui étaient assis autour de lui , leva tout à coup les yeux au Ciel , et poussa un grand soupir , et Dieu , un moment après , ayant commencé à lui faire voir ce qui devait arriver , il en fut saisi d'une si violente douleur , qu'il en trembla de tout son corps. Il se jeta incontinent à genoux , et prosterné devant le Seigneur , il le conjura , les larmes aux yeux , de détourner par son infinie miséricorde , le crime qui s'allait commettre. Tous ceux qui étaient présents , saisis de frayeur , le prient de leur dire ce qu'il a vu de si lamentable. Les sanglots

l'empêchent de parler ; il fait un effort , mais il est interrompu : enfin jetant un grand cri , il dit : Mes chers enfans , il vaudrait mieux mourir bientôt , que d'être témoin d'une telle abomination. Ayant dit cela , il est encore obligé de s'arrêter , pour laisser couler ses larmes ; puis reprenant la parole avec peine et en sanglottant : L'Eglise , continue-t-il , est menacée de la plus horrible désolation dont on ait jamais entendu parler. La foi Catholique va être violemment attaquée , et tout ce qu'il y a de plus saint dans le Christianisme , sera renversé par des hommes impies et brutaux. L'événement ne vérifia que trop la vision ; car deux ans après l'Arianisme éclata. Voilà ce que dit saint Athanase ; mais nous pouvons dire que de nos jours les nouveaux Sectaires ont suscité à l'Eglise une persécution non moins funeste que toutes celles des siècles passés ; et plût à Dieu qu'un Isaïe ou un Antoine nous pût donner des larmes pour déplorer un si grand malheur !



CHAPITRE V.

Autres preuves tirées de Jérémie.

JÉRÉMIE, au second Chapitre de ses Lamentations , parle ainsi au peuple d'Israël : *Versez jour et nuit des torrens de larmes. Ne vous donnez point de repos ; et que vos yeux ne cessent jamais de pleurer. Levez-vous , louez le Seigneur durant la nuit , au commencement de chaque*

veille : épanchez votre cœur , comme de l'eau , en sa présence ; levez les mains vers lui , au sujet de vos petits enfans qui sont morts de faim dans toutes les rues.

Le Prophète par ces paroles excite les Juifs à la pénitence , parce qu'ils avaient grièvement offensé Dieu , et qu'après la ruine de Jérusalem , prise et saccagée par le Roi de Babylone , il leur restait encore soixante-dix ans d'une très-fâcheuse captivité. Il leur montre bien par-là qu'une véritable pénitence demande des gémissemens et des pleurs ; et il semble qu'il soit impossible de rien ajouter à ce qu'il en dit.

Versez des torrens de larmes. Il ne se contente pas de quelques larmes , il en veut une si grande abondance , qu'on les puisse comparer à des torrens qui courent avec impétuosité , et auxquels rien ne résiste. Il veut même qu'elles coulent *jour et nuit* , pour montrer qu'elles ne doivent jamais s'arrêter ; tout au contraire des torrens qui vont vite , mais qui sont bientôt à sec. Il faut qu'elles aient , avec la rapidité des torrens , le cours perpétuel des rivières. *Pleurer jour et nuit* , selon la pensée du Prophète , n'est donc autre chose que ne point cesser de pleurer. C'est pour cela qu'il ajoute : *Ne vous donnez point de repos , et ayez toujours les larmes aux yeux.* Ne vous laissez point aller au sommeil ; car il n'est pas temps de vous reposer , lorsque le Seigneur a la main levée sur vous , et qu'il est prêt à vous frapper. Ayez toujours les larmes aux yeux ; implorez sans cesse la miséricorde divine , non par la parole , mais par les larmes , non pas de la langue , mais des yeux. Car cette manière de prier est d'une

grande efficacité pour fléchir le souverain Juge.

Mais parce que la faiblesse humaine demande quelque repos , on nous avertit de veiller au moins une partie de la nuit , qui est le temps le plus propre pour vaquer à l'Oraison , et pour gémir devant Dieu. *Levez-vous* , dit le Prophète , *et louez le Seigneur durant la nuit* ; c'est-à-dire , quand vous vous serez un peu reposé durant le jour , appliquez-vous à la prière , et n'attendez pas pour cela que la nuit soit bien avancée. La nuit se divise en quatre veilles ; commencez chacune de ces veilles par vous recueillir , et par élever votre cœur à Dieu : *Epanchez en sa présence votre cœur comme de l'eau* ; c'est-à-dire , faites-lui un aveu sincère de vos péchés ; purgez-en si bien votre cœur qu'il n'y reste rien , comme il ne reste nulle goutte d'eau dans le vase , quand on l'a vidé. Car voici le temps de trouver grâce devant Dieu , en confessant que l'on a péché , et reconnaissant humblement et avec larmes que l'on mérite d'être puni. C'est là le sens que saint Ambroise donne à ce verset du Psaume 61 : *Epanchez vos cœurs en sa présence*.

Mais ce n'est pas assez de pleurer amèrement nos péchés , il faut encore pleurer ceux de nos frères , et contribuer autant qu'il nous est possible à leur conversion. C'est ce que veut dire Jérémie par ces paroles : *Levez les mains vers le Ciel pour l'ame de vos petits enfans qui sont morts de faim dans toutes les rues*. Il ne parle pas ici des enfans qui périrent durant le siège de Jérusalem , et qui n'avaient pas besoin de prières. Car , *lever les mains au Ciel* , selon le style de l'Écriture , c'est implorer le secours de Dieu : ainsi le Prophète disait : *Elevez vos*

mains durant la nuit vers le Sanctuaire, et bénissez Dieu. Ce n'est donc pas sans raison que saint Jérôme, ou l'Auteur des Commentaires sur les Lamentations de Jérémie, qui sont attribués à ce Père, dit que sous le nom de *petits enfans*, il faut entendre les gens ignorans et grossiers, qui mouraient dans toutes les villes, sans qu'il se trouvât personne pour leur distribuer le pain de la parole de Dieu. Et de fait, cette divine nourriture ne manqua jamais plus aux Juifs, qu'après la ruine de Jérusalem, et durant leur captivité dans Babylone. Ils avaient en ce temps-là des Rois sans Religion, des Prêtres sans piété, et tellement ignorans, qu'à peine pouvait-on savoir ce qu'étaient devenues les Ecritures. Le peuple infecté des mêmes vices, persécutait cruellement les Prophètes envoyés de Dieu, et les seuls Prédicateurs capables de ramener les pécheurs à leur devoir. Jérémie et Ezéchiel en furent les victimes. N'était-il donc pas à propos d'exciter les gens de bien à lever les mains au Ciel, pour le salut de tant de personnes, qui faute de nourriture spirituelle, périssaient de tous côtés *dans les rues*, c'est-à-dire, publiquement, et aux yeux de tout le monde?

Ce que nous venons de dire, peut justement s'appliquer à ces derniers temps, aussi déplorable que ceux des anciens Prophètes. Car il y a aujourd'hui une infinité de gens qui se perdent manque d'instruction; et hors des villes Catholiques qui ont reçu et qui conservent encore la pure doctrine de l'Évangile, on ne sait du tout ce que c'est que de manger ce pain divin; comme il arrive parmi les nations infidèles, ou si on le mange, il est corrompu et empoisonné, comme parmi les peuples hérétiques.



CHAPITRE VI.

Autres preuves tirées d'Ezéchiel.

EZÉCHIEL eut un jour une épouvantable vision, et si nous n'en sommes pas effrayés, jusqu'à en verser des larmes, rien au monde ne sera capable de nous émouvoir. Voici de quelle manière il la décrit. *Le Seigneur lui dit : Passez au travers de la Ville, parcourez les rues de Jérusalem, et ceux qui gémissent au sujet des abominations qu'ils y voient commettre, marquez-les de la lettre Thau sur le front. Et je l'entendais qui disait aux Ministres de sa Justice : Allez, suivez-le par toute la Ville, et frappez de tous côtés : Ne vous laissez point attendrir à la vue de ce carnage : Tuez tout, vieillards, jeunes hommes, filles et enfans, n'épargnez personne ; seulement gardez-vous bien de toucher à ceux que vous verrez marqués de la lettre Thau sur le front, et commencez par mon Sanctuaire.*

Cette mystérieuse vision montre qu'il n'y aura de sauvé que ceux qui auront la lettre Thau sur le front : or nul ne porte cette marque que ceux qui gémissent au sujet des abominations que commet le peuple de Dieu. Cette marque, au reste, n'est autre chose que le signe de la Croix. Car si l'on en croit saint Jérôme, la lettre Thau qui est la dernière de l'Alphabet Hébraïque, avait autrefois la figure de la Croix ; mais Esdras ayant changé les caractères, elle ne l'a plus. Elle l'avait toutefois encore du vi-

vant de saint Jérôme, parmi les Samaritains, qui avaient toujours gardé les caractères anciens. Le Thau dont parle Ezéchiel, plus ancien qu'Esdras, avait donc certainement la figure de la Croix.

Mais qu'est-ce que porter le signe de la Croix sur le front ? C'est de ne point rougir des opprobres du Sauveur ! Et qui sont ceux qui n'ont point de honte de reconnaître pour leur Roi Jésus crucifié ? Ce sont les personnes humbles, douces et patientes, qui ne cherchent point à se venger des injures qu'on leur fait ; qui rendent le bien pour le mal, qui méprisent les richesses, qui aiment la pauvreté, qui prennent partout la dernière place, en un mot, qui ne sont point de ce monde corrompu, comme Jésus-Christ n'en était point. Ceux au contraire qui n'ont pas au front la marque visible de prédestination, qui par conséquent sont du nombre des Réprouvés, ceux-là gémissent, mais ce n'est pas de voir Dieu grièvement offensé ; c'est de se voir maltraités eux-mêmes. Ils souffrent tranquillement qu'on blasphème en leur présence le nom du Seigneur, mais ils se fâchent et s'emportent violemment, pour peu qu'on les choque ; ils ne sauraient digérer un léger affront, et ils n'ont point de repos qu'ils n'en aient tiré raison. Quel sujet y a-t-il donc de s'étonner si ces derniers ne se trouvent point parmi ceux qui portent le signe de la Croix sur le front, et si frappés par l'Ange exterminateur, ils périssent, et vont brûler à jamais avec les Démons ?

Mais afin qu'on sache que cette terrible vision ne regarde pas seulement les Juifs, mais encore les Chrétiens, saint Jean en rapporte

une autre dans laquelle il vit un Ange , qui venait du côté de l'Orient , et qui tenait le sceau du Dieu vivant en la main. Cet Ange se mit à crier aux quatre autres qui avaient ordre de punir les hommes sur terre et sur mer : Ne vous hâtez point de punir les hommes sur terre et sur mer , jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu. J'entendis alors , continue le saint Apôtre , que le nombre de ceux qui avaient été marqués , était de cent quarante quatre mille , de toutes les Tribus d'Israël. Je vis ensuite une multitude innombrable de gens de toute nation , de toute tribu , de tout peuple et de toute langue. Ils étaient debout vis à vis du trône , et devant l'Agneau , vêtus de blanc , et portant des palmes en main. Ils chantaient à haute voix ; Vive notre Dieu qui est assis sur le Trône , et vive l'Agneau. Ceux dont saint Jean parle en cet endroit , et à qui il vit la lettre Thau marquée sur le front , ce sont les Elus , partie Juifs et partie Gentils ; mais les Juifs sont peu en comparaison des Gentils. Car le nombre de ceux-là se réduit à cent quarante-quatre mille , au lieu que ceux-ci sont sans nombre , c'est-à-dire que , quoique Dieu en sache le compte , puisqu'il sait au juste combien ils ont de cheveux , ils surpassent toutefois de beaucoup les autres , par leur multitude qui semble infinie.

Que personne au reste ne s'imagine que parce qu'on dit qu'il est impossible de savoir le nombre des Prédestinés parmi les Gentils , il s'ensuive qu'il y aura parmi eux plus d'Elus que de Réprouvés. Il y aura à la vérité un plus grand nombre de Prédestinés parmi les Gentils que parmi les Juifs ; mais à parler en général , le nombre des Réprouvés , soit Juifs , soit Gen-

tils , excédera de beaucoup celui des Elus , et voici comme on le prouve : Saint Jean ne compte dans tout Israël que cent quarante-quatre mille Prédestinés : or il est certain que ce nombre n'approche point de celui des réprouvés de cette même nation. Car lorsque les Israélites sortirent d'Égypte , on trouva qu'ils étaient près de six cent mille hommes de pied , sans les enfans et sans une multitude innombrable de petit peuple. Ajoutez donc à ces six cent mille , tous hommes de guerre , les femmes , les petits enfans , les valets et les servantes , vous y trouverez sans doute plus d'un million d'ames. Depuis ce temps-là , David ayant la curiosité de savoir combien il pouvait lever de soldats dans son Royaume , il s'en trouva jusqu'à treize cent mille. Joignez-y tous les enfans et toutes les femmes qui vivaient alors , joignez-y encore tout ce qu'il y a eu depuis , et tout ce qu'il y aura jamais de descendans d'Abraham , le nombre en sera si grand que les cent quarante-quatre mille Elus dont il est parlé dans l'Apocalypse , ne seront pas la millièame partie de celui des Réprouvés.

Ce que nous disons ici du peuple Hébreu , se peut dire à proportion du peuple Chrétien. Car ce n'est pas seulement pour les Juifs , c'est encore pour les Chrétiens , *qu'étroite est la porte et étroit le chemin qui mène à la vie , dont peu de personnes trouvent l'entrée.* C'est aussi également pour les uns et pour les autres que *la porte est large et le chemin spacieux qui conduit à la perdition , où il entre une infinité de gens.* En effet , celui qui pria le Fils de Dieu de lui dire s'il n'y aurait que peu de personnes qui se sauvassent , ne demandait pas s'il y en aurait peu

dans la Judée, mais absolument, s'il y en aurait peu dans le monde. Aussi le Sauveur, sans marquer les Juifs en particulier, répondit en général, que le chemin qui mène à la vie est étroit, et que peu de gens le connaissent. Isaïe voulant désigner le petit nombre de ceux qui se trouveront parmi les Elus, à la fin des siècles, se sert de deux comparaisons terribles, mais naturelles; l'une d'une vigne vendangée, et l'autre d'un olivier dont on a cueilli les olives. *Le Seigneur, dit-il, va désoler et ravager toute la terre. Il en sera comme si l'on ramassait quelque peu d'olives, qui restent sur l'arbre, après qu'on l'a bien secoué, ou quelque peu de raisins, qui sont demeurés à la vigne, après qu'on l'a vendangée. Ceux qui resteront, béniront à haute voix le Seigneur, lorsqu'il sera dans sa gloire.*

Le grand nombre des Réprouvés est donc figuré par la multitude presque innombrable d'olives, qui tombent de l'olivier, quand on le secoue la première fois, et le petit nombre des Prédestinés par le peu d'olives qu'on trouve sur l'arbre après la récolte. On compare aussi le grand nombre des Réprouvés, à celui des grappes dont les vignes sont chargées avant la vendange, et le petit nombre des Elus au peu de raisins qui échappent à la main et aux yeux des vendangeurs. C'est pour cela que tous les Saints loueront le Seigneur, quand ils verront ses ennemis à ses pieds. Maintenant ce n'est pas merveille, si ayant le signe de la Croix gravé sur le front, ils gémissent, lorsqu'ils voient les crimes énormes qui se commettent sur la terre, et les peines épouvantables qui sont préparées aux méchants.

Mais il ne faut pas omettre ce que dit Ezé-

chiel, ou plutôt ce que Dieu dit par la bouche de ce Prophète : *Commencez par mon Sanctuaire.* Dieu ordonne aux exécuteurs de sa justice, de commencer par les Prêtres. Car, au Jugement dernier, ceux qu'on épargnera le moins, seront les Ministres de l'Autel, et les Pasteurs du troupeau de Jésus-Christ, qui par leurs paroles et par leurs exemples doivent enseigner aux peuples le chemin du Ciel. Saint Grégoire, qui connaissait mieux que personne cette obligation, la leur représente en ces termes : Je ne crois pas, mes très-chers Frères, que personne nuise plus à la cause de Dieu, que les Prêtres, lorsqu'au lieu de travailler à la correction des autres, selon qu'ils y sont obligés, ils les gâtent par leurs mauvais exemples ; lorsqu'il arrive que nous tombons dans les désordres dont nous devrions détourner nos frères, lorsque nous nous appliquons à toute autre chose qu'à procurer le salut des âmes, lorsque nous n'avons en vue que nos propres intérêts, lorsque nous aimons passionnément les biens de la terre, et que nous recherchons avec ardeur la gloire du monde. On peut lire toute l'Homélie d'où ce passage est tiré. On peut lire aussi la lettre de saint Augustin à Valère son Evêque, et le Sermon de saint Bernard sur ces paroles : *Voilà que nous avons tout quitté.* On verra en quel effroyable danger sont les méchants Prêtres.

Que si l'on est peu touché de ce que disent les Saints, qu'on écoute au moins le Saint-Esprit, qui fait ces reproches et ces menaces aux Prêtres dans Malachie. *La bouche du Prêtre conserve la science, et c'est de lui que l'on apprendra la Loi, parce qu'il est l'Ange du Seigneur,*

du Dieu des armées ; mais pour vous , vous avez quitté le bon chemin , et vous avez scandalisé beaucoup de personnes par le mépris de ma Loi. Vous avez rendu inutile mon alliance avec Lévi , dit le Seigneur des armées. Comme donc vous n'avez pas suivi mes voies , et que dans vos jugemens vous avez eu moins d'égard à la sainteté de ma Loi qu'à la qualité des personnes , je vous ai humiliés devant tous les peuples. Si le Seigneur avait tant de peine à supporter la négligence des Prêtres de l'ancienne Loi , combien plus doit-il avoir en horreur les méchants Prêtres de la Loi nouvelle , qui est sans comparaison plus pure et plus sainte que l'ancienne ?



CHAPITRE VII.

Autres preuves tirées de Joël.

LE saint Prophète Joël prévoyant les grands malheurs dont le peuple d'Israël était menacé , criait d'une voix terrible ; *Pleurez comme une jeune personne , couverte d'un sac , pleure son époux qu'elle a perdu. Et vous , Prêtres , revêtez-vous de cilices et de sacs ; pleurez , poussez de grands cris , vous qui approchez de l'Autel , car le sacrifice et l'oblation sont abolis dans la maison de votre Seigneur ; allez au Temple , couvrez-vous de sacs , ô Ministres de mon Dieu. Puis adressant à tous sa parole : Sonnez , dit-il , de la trompette en Sion ; faites retentir de vos cris ma sainte Montagne ; que tous les peuples de la terre tremblent d'effroi , parce que le jour du Seigneur est proche ,*

ce jour de ténèbres et d'obscurité, ce jour de nuée et de tourbillon. Après cela il fait parler Dieu même en ces termes : Convertissez-vous à moi de tout votre cœur ; jeûnez , pleurez , gémissiez. Et plus bas encore il ajoute : Entre le parvis et l'Autel , les Ministres du Seigneur verseront des ruisseaux de larmes , et diront : Pardonnez , Seigneur , pardonnez à votre peuple.

Tout ce discours qui ne tend qu'à exciter à pleurer et à gémir , fait bien voir qu'il n'est pas aisé d'adoucir un Dieu en colère , ni d'en obtenir des grâces par des prières toutes simples , et souvent accompagnées de peu de ferveur ; que pour cela il est nécessaire de jeûner , de porter le sac et le cilice , et surtout d'avoir une vraie douleur de ses fautes. Mais remarquons avant toutes choses , que quoique le peuple d'Israël eût beaucoup de maux à craindre , et pour le corps et pour l'ame , les maux spirituels étoient pourtant ceux qu'il appréhendait le plus. Rien en effet n'inquiétait plus et les Prêtres et le peuple , que le danger où ils se voyaient de ne plus avoir de Sacrifices , soit pour honorer le Seigneur , soit pour apaiser sa colère. De là vient que le Prophète ayant dit au peuple : *Pleurez comme une jeune veuve pleure son premier époux ;* il en apporte la raison : *parce que le sacrifice et l'oblation sont abolis dans la maison du Seigneur.* Et après avoir dit aux Prêtres : *Couvrez-vous de sacs , pleurez ; criez les hauts cris , vous qui servez à l'Autel ;* il ajoute aussi : *parce qu'il ne se fait plus de Sacrifices ni d'oblations dans la maison de votre Dieu.* On connaît par-là que des choses aussi viles et d'aussi peu de durée que le sont les biens temporels , ne méritent pas que l'on en pleure la

perte ; mais qu'on ne saurait assez déplorer celle des biens spirituels , surtout de la grâce ; puisque le péché qui nous en dépouille , attire après lui la mort éternelle.

Remarquons de plus que pour satisfaire pleinement à la Justice divine , ce n'est pas assez de verser des pleurs ; mais qu'avec les pleurs , il faut joindre les instrumens et les œuvres de pénitence , le sac et le jeûne. Il n'est pas croyable combien ces deux choses plaisent à Dieu , qui les considère comme des marques d'un parfait changement de vie. Il n'en faut point d'autre preuve que ce que Jonas raconte de la pénitence des Ninivites : *Un héraut cria dans Ninive : De la part du Roi et de ses Princes , que les hommes , les chevaux , les bœufs , les moutons ne prennent aucune nourriture , et qu'on ne mène les troupeaux ni à l'herbe ni à l'eau ; que les hommes se couvrent de sacs , et qu'ils en couvrent les bêtes ; qu'ils crient au Seigneur de toute leur force ; que chacun se convertisse , et qu'il sorte du mauvais chemin où il est , qu'il renonce à ses œuvres criminelles. Qui sait si Dieu ne changera point à notre égard , et si sa colère étant apaisée , il n'oubliera point nos offenses , et si enfin nous ne serons point sauvés de la mort ?* Dieu eut égard à leurs œuvres , et les voyant convertis , il eut pitié d'eux , et ne les châtia pas , comme il les en avait menacés.

Remarquons enfin que le Prophète n'exige pas seulement des pécheurs une médiocre douleur de leurs crimes ; mais qu'il veut qu'elle soit vive et égale à celle d'une *Epouse qui a perdu son Epoux dans la fleur de ses années*. Cependant plusieurs parmi nous se confessent sans jeter une seule larme , ni un seul soupir , et sans

songer seulement ni à jeûne ni à cilice. Mais on ne se moque point de Dieu. Les Ninivites et tant d'autres peuples nourris dans l'Idolâtrie s'élèveront au Jugement contre ces lâches Chrétiens, et demanderont leur condamnation.



CHAPITRE VIII.

Preuves de la même vérité, tirées des Evangiles.

APRÈS avoir prouvé par divers passages du vieux Testament, la nécessité de la pénitence et des larmes, nous la prouverons encore par l'autorité de l'Evangile, et premièrement par cette parole du Fils de Dieu : *Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés : Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous vous réjouirez.* Ce n'est point ici un simple conseil que notre Seigneur nous donne, puisqu'il ajoute : *Malheur à vous qui riez maintenant ; car vous pleurerez après avoir ri.* Comme donc il faut maintenant s'abstenir de rire, pour n'être pas obligé de pleurer à jamais : aussi faut-il pleurer dans le temps, afin de pouvoir se réjouir dans l'éternité. Il est écrit dans l'Apocalypse, que *Dieu essuiera leurs larmes.* Hé ! de qui doit-il essuyer les larmes, si ce n'est de ceux qui auront beaucoup pleuré ? Mais sur qui tombera cette funeste Sentence portée contre Babylone : *Autant qu'elle a été dans la gloire et dans les délices, autant faites-lui souffrir de tourmens ?* Ce sera sans doute sur ceux qui au lieu de se mortifier et de faire pénitence, mènent une vie molle et

sensuelle. Gémissons donc dans cette terre étrangère, si nous voulons nous réjouir dans notre céleste patrie.

Mais expliquons plus distinctement ce mot : *Heureux ceux qui pleurent*. Saint Augustin croit que le Sauveur parle de la peine qu'on a naturellement à se séparer de ses proches et de ses amis, quand on veut se donner à Dieu. Car cette séparation ne peut être que très-sensible à ceux qui n'ont pas encore acquis une solide vertu ; mais d'autres Pères, comme saint Jérôme, saint Chrysostôme, saint Ambroise, l'expliquent de la douleur qu'on doit avoir tant de ses péchés que de ceux d'autrui, et ce qu'ils disent là-dessus, paraît le plus vraisemblable. Il ne faut pas pourtant rejeter l'explication de saint Augustin ; car ce saint Docteur ne prétend point que pour s'affliger de l'absence des personnes qu'on chérit le plus, on soit heureux, lorsque leur absence est la seule cause de la douleur qu'on ressent ; mais il estime vraiment heureux ceux qui ont moins de déplaisir de l'éloignement de leurs proches que de la perte de la grâce, et qui aiment mieux se séparer, quoiqu'avec regret, de leurs plus intimes amis, que de ne pas suivre Jésus-Christ, de ne pas tendre à la perfection où ils les appelle. Cependant la pensée des autres est plus commune, plus claire et plus naturelle.

Heureux sont donc ceux qui pleurent, ou parce qu'ils ont regret d'avoir offensé le meilleur de tous les maîtres, et le plus aimable de tous les pères, ou parce que jour et nuit ils soupirent après la vie éternelle, ou pour quelque autre raison fondée sur l'amour ou sur la crainte de

Dieu : Heureux , dis-je , sont ceux-là , car un jour ils seront comblés de consolation et de délices dans le Ciel. Mais malheur à ceux qui rient maintenant , parce qu'après avoir joui de quelques plaisirs passagers ; ils seront jetés dehors dans les ténèbres , où l'on pleure et où l'on grince les dents de rage et de désespoir. Ce n'est pas que par un excès de sévérité , nous défendions aux gens de bien un ris modeste et qui dure peu , ni que nous voulions leur en faire un crime : ce que nous disons seulement et ce que l'Écriture nous enseigne , c'est qu'il n'est ni expédient , ni permis à des Chrétiens de s'abandonner tellement à la joie , qu'oubliant qu'ils sont ici dans une vallée de larmes , ils ne songent point à pleurer et à gémir , quand l'occasion le demande. Car il sera temps de nous réjouir quand nous serons dans notre patrie ; maintenant que nous sommes dans un exil , environnés de très-cruels et de très-puissans ennemis , c'est le temps des gémissemens et des pleurs.

Le Sauveur apprit autrefois à ses Disciples combien les larmes sont nécessaires et inévitables en ce monde , lorsqu'il dit : *En vérité , en vérité , je vous le dis , vous verserez bien des pleurs , et tandis que vous serez dans la tristesse , le monde se réjouira ; mais votre tristesse se convertira en joie. Quand une femme est en travail , elle souffre , parce que son terme est venu ; mais quand elle est accouchée , la joie qu'elle a d'avoir mis un enfant au monde , lui fait oublier ses douleurs : Ainsi vous avez présentement beaucoup à souffrir ; mais je vous reviendrai voir , et votre ame sera remplie d'une joie que personne ne vous ôtera. Certainement si l'on concevait ces paroles , et*

qu'on les méditât bien , il ne se trouverait personne dans ce lieu de bannissement , qui ne renonçât volontiers à tous les plaisirs passagers , et qui ne s'en fit un de gémir sans cesse , comme la Colombe ; car c'est un principe incontestable dans le Christianisme , que ce qui fait le caractère des Disciples du Sauveur , et ce qui les distingue du monde , c'est que le monde seréjouit , et qu'ils sont dans la tristesse.

Quelle différence y a-t-il donc entre un vrai Chrétien et le monde ? la même qu'entre un Prédestiné et un Réprouvé. *Je ne prie pas pour le monde* , disait le Sauveur ; et l'Apôtre veut que nous fassions pénitence , *de peur que nous ne soyons condamnés avec le monde*. Que s'ensuit-il donc de là , sinon que celui qui pleure avec les Disciples de Jésus et avec Jésus même , et qui ne se lasse point de pleurer , a le caractère des Elus ; et qu'au contraire celui qui veut se réjouir avec le monde , a la marque des Réproués , avec lesquels il sera effectivement damné , si avant que de mourir , il ne rompt les liens qui le tiennent attaché au monde. Le Sauveur ajoute : *Pour vous autres , vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse se convertira en joie*. Il exhorte ses Disciples à persévérer jusques à la mort dans les exercices de la pénitence ; il les y anime par l'espérance certaine d'un bien aussi grand qu'est cette joie ineffable et éternelle , qu'on ne pourra leur ôter.

Et afin qu'ils sachent que le temps des pleurs est court , et que celui de la joie n'aura point de fin , il se sert de la comparaison d'une femme , *qui en accouchant souffre beaucoup , parce que son heure est venue ; mais à qui la joie d'avoir*

mis un enfant au monde, fait incontinent oublier ses douleurs passées. Il compare le temps de souffrir à une heure, parce qu'il passe vite, et le temps de se réjouir à plusieurs années, c'est-à-dire, à toute la vie de l'enfant, qui fait la joie de sa mère tant qu'il est au monde. Rien ne marque mieux l'emploi des Apôtres et des Prélats, que les douleurs de l'enfantement. C'est pour cela que saint Paul écrivant aux premiers Fidèles : Mes chers enfans, leur disait-il, vous me causez encore une fois les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit entièrement formé en vous. Ils souffrent donc ces douleurs mortelles, ils les souffrent non pas une seule fois, comme les femmes, mais cent et cent fois. Ils ressemblent à cette femme de l'Apocalypse, qui est la figure de l'Eglise, et dont saint Jean dit, Qu'étant en travail d'enfant, elle jetait de grands cris, et avait beaucoup de peine à se délivrer de son fruit.

Enfin pour nous assurer que tout cela est véritable, et qu'il n'en faut pas douter, le Sauveur commence par ces paroles : *En vérité, en vérité, je vous le dis.* Il prévoyait bien que plusieurs auraient peine à croire que le partage des Elus soient les pleurs, et qu'il soit plus avantageux de gémir avec les Disciples de Jésus, que de se réjouir avec le monde; que ceux en un mot, qui pleurent durant un temps, doivent être éternellement heureux, et que ceux qui se réjouissent durant un temps doivent être éternellement malheureux. Il confirme donc ce qu'il a dit par un serment réitéré : *En vérité, en vérité je vous le dis.* Plût à Dieu que l'on méditât une vérité si certaine et si importante, et que l'on sût profiter d'un

temps aussi salutaire qu'est celui de pleurer ,
et d'acheter par quelques larmes un bonheur
qui ne finira jamais !



CHAPITRE IX.

*Autres preuves tirées des Épîtres de saint Paul ,
et de celle de saint Jacques.*

L'APÔTRE saint Paul dans sa première Epître aux Corinthiens , les reprend très-sévèrement de ce qu'un d'eux ayant commis un horrible inceste , ils n'en avaient pas assez fait paraître d'indignation et de déplaisir. *On apprend , dit-il , qu'il se commet parmi vous une sorte d'impudicité , inouïe même parmi les Païens ; c'est qu'un homme abuse de la femme de son père. Cependant vous êtes encore aussi orgueilleux que jamais , au lieu que vous devriez pleurer et bannir de vos assemblées celui qui a commis une telle abomination. Les premiers Chrétiens avaient tellement à cœur la pureté , qu'ils ne pouvaient même souffrir qu'on nommât le vice contraire. Que chacun , disait saint Paul , prenne garde à ne pas seulement parler de fornication , ni d'aucune autre sorte d'impureté ; des Saints , comme vous , en devraient ignorer le nom.*

Comme donc on avait su que quelqu'un entretenait dans Corinthe un commerce si honteux , l'Apôtre voulait que tout le peuple en marquât publiquement sa douleur , et parce qu'il ne semblait pas qu'on en fût beaucoup touché , il se plaignit de cette indolence ; il

écrivit à tous ceux de cette Eglise une lettre foudroyante , il leur en écrivit encore une seconde , où il témoigne qu'en l'écrivant il avait beaucoup gémi et versé beaucoup de larmes. Il leur dit donc *qu'il a appris que dans leur Ville il se commettait une horrible espèce d'impureté ;* comme s'il disait : Il y a beaucoup de choses à reprendre dans vos mœurs ; car premièrement on parle d'impudicité et d'une étrange impudicité , déjà commise parmi vous , qui ne devriez seulement pas en savoir le nom , puisque parmi les Païens à peine sait-on ce que c'est. Secondement ce péché qu'on laisse impuni , n'est pas une impureté commune , mais un effroyable inceste. Il est vrai qu'il s'est trouvé des nations chez qui l'inceste était toléré ; mais les plus barbares avaient peu à peu reconnu que c'était un de ces crimes qui sont contre la nature , et dont la nature même a de l'horreur.

Cependant , continue l'Apôtre , vous ne laissez pas d'avoir de l'orgueil , au lieu que vous devriez gémir. C'est ici la troisième chose que l'on condamne dans les Corinthiens. Le point d'honneur était leur passion dominante : ils disputaient éternellement entre eux sans jamais pouvoir s'accorder. Ainsi partagés et tout occupés du sujet de leurs disputes , ils ne songeaient point à ôter un si grand scandale. Sachant ce qui se passait , ils auraient dû s'assembler , ordonner des jeûnes et des prières publiques , joindre leurs larmes , implorer ensemble la miséricorde divine , et si ce pécheur ne se convertissait au plus tôt , le retrancher de leur Communión.

O que nous sommes éloignés de la ferveur et

de la sévérité des premiers Disciples de Jésus-Christ ! que le don des larmes si commun en ce temps-là , est rare aujourd'hui ! Alors pour un seul pécheur tout le peuple gémissait ; et à force de prières on tâchait d'apaiser le Ciel. Maintenant pour plusieurs pécheurs , à peine se trouve-t-il un seul homme qui s'afflige de voir qu'on offense Dieu , et que les ames se perdent.

La dernière preuve que nous tirons des Ecritures pour montrer la nécessité de pleurer et de gémir en cette vie , se trouve dans l'Epître de saint Jacques : *Mortifiez-vous* , dit ce saint Apôtre , *reconnaissez votre misère , pleurez , changez votre ris en deuil , et votre joie en tristesse*. Il parle généralement à tous les Fidèles , dont il avait dit peu auparavant : *Nous péchons tous tant que nous sommes , en beaucoup de choses*. Il veut que nous confessions que nous sommes misérables , que par conséquent nous avons besoin de la miséricorde de Dieu , et qu'afin de nous l'attirer , il ne suffit pas de pousser des cris vers le Ciel ; mais qu'il faut entrer dans des sentimens d'une componction qui change notre ris en pleurs , et notre joie en tristesse. Car que nous servirait-il de répandre quelques larmes , si incontinent après nous recommencions à rire et à nous abandonner à la vaine joie du monde ?

O que nous pratiquons mal ce que le Saint-Esprit nous enseigne ! Il nous déclare si souvent par la bouche des Prophètes et des Apôtres , qu'il faut nécessairement pleurer en ce monde pour être à jamais bienheureux en l'autre , et néanmoins la plupart sont sourds à sa voix. Ils pleurent , et rien n'est capable de les

consoler sur la mort de leurs amis , sur le mauvais succès d'une affaire qui les regarde , ou sur quelque autre pareil accident ; quoiqu'ils ne puissent ignorer qu'il n'y a point de comparaison des biens temporels aux biens éternels. Peut-on s'étonner de voir périr ce qui est périssable , de voir passer ce qui est passager , de voir mourir ce qui est mortel ? Mais ne faut-il pas avoir perdu la raison et être stupide ou insensé , pour ne point pleurer la mort d'une ame que Dieu destine à vivre éternellement , et pour mépriser la perte d'un Royaume aussi grand et aussi beau qu'est celui du Ciel ? Cependant le nombre de ces gens stupides et insensés est presque infini. Mais si la parole de Dieu ne les touche point , voyons si les exemples les toucheront davantage.



CHAPITRE X.

Quelques exemples tirés de l'Ecriture , qui prouvent la nécessité de la pénitence et des larmes en cette vie.

Nous voyons dans les Livres saints plusieurs exemples de personnes qui ont employé les larmes pour apaiser la juste colère de Dieu. Le premier qui se présente est celui de toute la République des Hébreux , dont il est parlé au Livre des Juges (c. 2.). L'Ange du Seigneur ayant fait à ce peuple ingrat des reproches et des plaintes de la part de Dieu sur ses infidélités , ils jetèrent de grands cris , et se mirent à

pleurer. Le lieu même où cela se fit, s'appela *le lieu des pleurans, ou le lieu des larmes*. Or il parut bien dans la suite que leurs larmes étaient sincères, et qu'elles partaient du cœur, puisqu'elles eurent la force de les remettre en grâce avec Dieu, et qu'ils le servirent constamment depuis, sous la conduite de Josué et des Anciens, qui vécurent long-temps après lui. Les pleurs véritables et salutaires sont donc celles qui produisent un changement de mœurs entier et constant.

Le second exemple semblable au premier, se trouve dans le même Livre des Juges (c. 20.), où nous lisons que *les Enfans d'Israël s'assemblèrent tous dans la maison de Dieu, et que là étant assis, ils commencèrent à pleurer devant le Seigneur, qu'ils jeûnèrent ce jour-là jusques au soir, et qu'ils offrirent à Dieu des Holocaustes et des Hosties pacifiques*. Apprenez de là combien est ancienne la coutume des Fidèles de tâcher à apaiser Dieu par les larmes, par les jeûnes, par les oblations et les sacrifices.

Le troisième exemple est celui du Prophète Roi, qui avait reçu de Dieu un don tout particulier pour toutes sortes de larmes. En premier lieu, il pleura très-amèrement son adultère et son homicide; car voici ce qu'il en écrit lui-même : *J'ai tant gémi que je n'en puis plus. Toutes les nuits je laverai et j'arroserai mon lit de mes larmes*. Il faut peser chaque mot, pour bien connaître quel était l'excès de la douleur de cet illustre pénitent. *J'ai tant gémi que je n'en puis plus*. Il veut dire qu'il avait gémi si long-temps et avec tant de violence, qu'il en était tout épuisé et tout languissant; il ne veut pas néanmoins en demeurer là, il est résolu de

continuer. *Je laverai mon lit de mes larmes*, ajoute-t-il, et ce sera là toute mon occupation pendant le silence de la nuit, qui est le temps le plus propre pour pleurer devant le Seigneur, comme étant celui où l'on est le moins dissipé et le moins distrait. Il dit donc qu'il passera les nuits entières à pleurer amèrement ses péchés. Remarquez bien ce mot, *je laverai*; car pour laver et pour emporter toutes les taches, il faut beaucoup d'eau: et deux ou trois gouttes ne suffiraient pas. Saint Jérôme traduit de l'Hébreu: *J'inonderai mon lit*, ce qui demande une grande abondance de larmes. Il confirme la même chose par les paroles suivantes: *J'arroserai mon lit de mes pleurs*. Arroser son lit, c'est répandre des ruisseaux de larmes.

Il est donc constant que David a eu la première espèce de larmes; mais il ne se contentait pas de pleurer ses propres péchés, il pleurerait aussi ceux d'autrui. Car en parlant des pécheurs, selon l'interprétation de Théodoret et d'Euthyme, il disait: *Il a coulé de mes yeux comme des torrens, parce qu'ils n'ont pas gardé votre Loi*; et plus bas: *Mon zèle m'a fait sécher de tristesse, parce que mes ennemis n'ont pas observé vos Commandemens*.

Pour ce qui est de l'autre espèce de pleurs qui vient de l'amour, ou d'un désir véhément, il l'a eue aussi, et il n'en faut point d'autre preuve que ce qu'il disait à Dieu: *Vous voyez, Seigneur, tous mes desirs, et je ne puis vous cacher mes gémissemens*. Et ailleurs: *Mon ame brûle de soif et meurt d'impatience d'aller à Dieu, qui est le Dieu fort et le Dieu vivant. Quand irai-je à lui? quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu? J'ai fait de mes larmes ma nourriture*

ordinaire pour le jour et pour la nuit , pendant qu'on me demandait à toute heure : Où est votre Dieu. Ainsi ce Prophète toujours brûlant de l'amour de Dieu , toujours soupirant après le Ciel , s'entretenait dans ces saints désirs , et s'en faisait une agréable nourriture.

Son exemple mérite bien d'être proposé à toutes sortes de personnes ; car c'était un Prince très-sage , qui pouvait dire hardiment et sans vanité : *Je me suis rendu plus habile que les vieillards , et j'ai surpassé en science tous ceux qui m'ont enseigné.* On ne doit donc pas attribuer ses larmes à simplicité ou à ignorance. D'ailleurs c'était un saint homme , *un homme formé selon le cœur de Dieu* , comme saint Paul le témoigne , et par conséquent ses larmes ne pouvaient être que très-agréables au Seigneur. Enfin il avait un Royaume à gouverner , des peuples à contenir dans le devoir , des guerres à soutenir , sans compter les soins qu'une nombreuse famille lui devait donner , et qui servent souvent de prétexte aux gens du monde , pour se dispenser des exercices de la pénitence et de l'oraison. Sans doute qu'au Jugement il condamnera ces Chrétiens lâches et indévots , lui qui au milieu de tant d'occupations , trouvait assez de loisir pour prier sept fois le jour , et même la nuit , et qui priait , non comme la plupart des gens sans attention et sans ferveur , mais en joignant à la prière les soupirs , les larmes , et des désirs très-ardens de servir son Dieu. Que s'il condamne les Rois et les peuples , à combien plus forte raison condamnera-t-il les Prélats , les Prêtres et les Religieux , qui sont obligés par leur profession de s'adonner davantage à la pénitence et à la prière ?

Après David , qui n'admira Jérémie , cet homme de Dieu , qui plein de l'esprit de componction , gémissait et pleurait sans cesse , et qui ne pouvant s'empêcher de verser des larmes , s'écriait : *Qui donnera de l'eau à ma tête , et fera de mes yeux deux sources de larmes ? Que nos yeux fondent en pleurs , et qu'il coule de nos paupières des larmes en abondance.* Passons du vieux Testament au nouveau.

Le premier sur qui nous devons jeter les yeux pour apprendre à bien pleurer , c'est Jésus-Christ même , qui sachant mieux que personne discerner le bien du mal , a condamné par son exemple aussi-bien que par ses paroles , l'erreur de ceux qui préfèrent le ris aux pleurs , puisque l'Écriture ne dit point qu'il ait jamais ri , et qu'elle assure qu'il a pleuré et gémi en bien des rencontres. Il est vrai qu'un jour il eut un transport de joie , et d'une joie spirituelle , en considérant combien ses Disciples profitaient de ses instructions : mais ni la joie spirituelle , ni la paix de l'ame , ne sont point incompatibles avec les gémissemens que cause le Saint-Esprit ; au contraire ils en sont le principal fruit , et c'est pour cela que David tout pénétré d'un vif regret de ses fautes , disait hardiment à Dieu : *Vous me direz à l'oreille quelque mot de consolation et de douceur : Mes os , après avoir été humiliés , commenceront à se réjouir.*

Premièrement donc le Sauveur ne peut retenir ses larmes , lorsque sur le point d'entrer en triomphe dans Jérusalem , il se représenta la ruine de cette Ville infortunée , et le malheur éternel d'une infinité de ses habitans. Il pleura aussi la mort de Lazare son ami , lors-

qu'il vit Marie Magdelène tout éplorée avec une troupe de Juifs en larmes auprès du tombeau. Peut-être que le véritable sujet de ses pleurs , selon la pieuse pensée de quelques-uns , fut de voir que le mort en ressuscitant et en quittant le doux repos dont il jouissait dans les Limbes , allait rentrer dans une vie pleine de périls et de misères. Il pleura encore dans le Jardin , lorsque prosterné devant son Père , il le conjura de détourner de lui le Calice qu'il lui présentait. Car bien que les Evangélistes ne fassent pas mention de ses larmes , le sang qui coula de toutes les parties de son Corps , fait assez voir que les larmes ne pouvaient guères lui manquer. Il pleura enfin sur la Croix , comme saint Paul le témoigne ; lorsqu'il dit que *dans le temps de sa vie mortelle , ayant offert avec de grands cris et beaucoup de larmes ses prières à celui qui le pouvait sauver de la mort , il fut exaucé à cause de son profond respect. La prière dont parle l'Apôtre est celle-ci : Mon Père , je remets mon ame entre vos mains. Car ce fut en la faisant qu'il jeta un fort grand cri , comme remarque saint Luc , et qu'il demanda d'être sauvé de la mort , c'est-à-dire , de ressusciter promptement , et de sortir au plus tôt du sein de la mort. C'est aussi celle qui fut exaucée , tant à cause du grand respect qu'il eut pour son Père , qu'en considération de la dignité de sa personne.*

Mais outre ces larmes , on peut dire vraisemblablement qu'il en répandit bien d'autres durant sa retraite de quarante jours dans le Désert , et lorsqu'il passait les nuits entières en oraison , sur des montagnes , et dans des lieux écartés. Car si l'Esprit nous fait prier ,

et prie pour nous avec des gémissemens qu'on ne saurait exprimer, ainsi que parle saint Paul ; combien plus celui sur qui ce divin Esprit était descendu du Ciel, sous la forme d'une Colombe, celui qui avait reçu la plénitude de ses dons, et de l'abondance duquel nous avons reçu tout ce que nous en avons, devait-il prier avec de semblables gémissemens, et une pareille effusion de larmes ? Puis donc que le Fils de Dieu, notre maître et Notre-Seigneur, nous a déclaré en termes exprès, que *ceux qui pleurent sont heureux, et que ceux qui rient sont malheureux* ; qu'il a pratiqué lui-même ce qu'il nous a enseigné : certainement des Disciples aussi dociles, et des serviteurs aussi fidèles que nous sommes obligés de l'être, doivent fuir les occasions de plaisanter et de rire, et avoir même en horreur les joies et les divertissemens du monde. Bien plus, il faut qu'ils se plaisent à gémir et à pleurer, et qu'ils demandent instamment à Dieu le don des larmes.

Marie Magdelène est celle qui a le mieux imité en ceci le Sauveur du monde ; car je ne parle point de la bienheureuse Vierge, non que je doute qu'elle ait pleuré, mais parce que les Evangélistes n'en disent rien. Cette sainte Pénitente n'eut pas plus tôt formé le dessein de changer de vie, qu'elle alla trouver le Sauveur, lui arrosa les pieds de ses larmes, les lui essuya avec ses cheveux en présence d'un grand nombre de personnes, et dans le temps qu'il était à table chez un Pharisien. Ainsi n'ayant pas eu honte de pécher, elle n'eut pas honte non plus de donner des marques visibles de son repentir. L'abondance de ses larmes lui mérita cette réponse du Sauveur : *Allez,*

vos péchés vous sont remis. Sa grâce lui fut accordée sur l'heure, elle obtint une abolition entière de ses péchés ; et de plus, elle fut si bien affermie, ou pour user des termes de l'Apôtre, si bien *fondée dans la charité*, qu'une autre fois ayant encore lavé les pieds de son maître, elle les lui essuya, comme auparavant, avec ses cheveux ; mais les larmes qu'elle versa en cette dernière occasion, n'étaient pas des larmes amères, comme sont celles qui viennent de componction et de douleur ; elles étaient douces, et de la nature de celles que produit un amour tendre et ardent. Elle pleura aussi proche du Sépulcre de Jésus, sans pouvoir se consoler, jusqu'à ce qu'elle eût le bonheur de le voir ressuscité, et de lui parler la première. O heureuses larmes, qui en un moment ont pu faire d'une pécheresse publique une Sainte, dont le mérite a presque égalé celui des ames les plus innocentes ! Aussi depuis ce temps-là elle se tint inséparablement attachée et à Jésus l'Agneau sans tache, et à Marie Vierge des Vierges, et à saint Jean, si distingué des autres Disciples par sa pureté virginale.

Après Marie Magdelène vient le Prince des Apôtres, qui la nuit de la Passion de son Maître, pécha très-grièvement, non par une noire malice, comme Judas, mais en partie par fragilité, en partie aussi par trop de confiance en ses forces. Car il avait juré au Sauveur, que *quand il lui en devrait coûter la vie, il ne le renoncerait jamais* ; et néanmoins dès qu'il vit qu'on le connaissait pour Disciple de Jésus, il le renonça lâchement *jusques à trois fois*. mais il rentra bientôt en lui-même, et pleura

amèrement , comme remarquent les Evangélistes ; de sorte que par ses pleurs il effaça tellement son crime , qu'on ne lit point que jamais depuis le Sauveur lui en ait fait le moindre reproche.

Joignons saint Paul à saint Pierre , puisqu'ils ont été tous deux , et de grands pécheurs , et de parfaits Pénitens. Saint Paul avoue qu'il avait persécuté l'Eglise de Dieu , qu'il avait été un blasphémateur , et un ennemi déclaré des Disciples de Jésus-Christ ; mais où il y avait eu beaucoup de péchés , la grâce , et surtout celle de la Pénitence et des larmes , y fut encore plus abondante. Car voici comme il en parla lui-même en une assemblée de Prêtres : *Vous savez comme je me suis comporté , tant que j'ai vécu avec vous , depuis mon arrivée en Asie ; comme j'ai servi le Seigneur avec toute humilité , et avec beaucoup de larmes. Et plus bas : Je n'ai cessé ni jour ni nuit durant trois ans de vous avertir les larmes aux yeux , de votre devoir.* Saint Paul donc , lorsqu'il priait , joignait les larmes à la prière pour en obtenir plus facilement et plus sûrement l'effet ; et lorsqu'il prêchait , il mêlait les gémissemens avec les paroles , pour persuader plus vivement ce qu'il enseignait. Car il savait , et l'expérience le lui avait assez appris , que les pleurs ont une vertu admirable , tant auprès de Dieu qu'auprès des hommes , pour gagner leur amitié.

Au reste ce que nous lisons là-dessus de saint Pierre et de saint Paul , nous le lirions certainement des autres Apôtres , si saint Luc ou quelqu'autre Auteur Canonique eût écrit leur vie. Car les Disciples ayant tous le même Maître , et le même Esprit , qui prie pour les

Justes avec des gémissémens ineffables , et étant les principaux membres de cette Eglise , qui est la Colombe qui gémit toujours , on ne peut douter qu'eux et les Saints leurs imitateurs n'aient reçu et mis en usage le don de la componction et des larmes.



CHAPITRE XI.

Autres preuves tirées tant de la doctrine que des exemples des Saints.

CONSIDÉRONS maintenant les témoignages et les exemples des Saints , qui par leurs œuvres aussi-bien que par leurs écrits , ont confirmé et fait passer jusqu'à nous la doctrine des Apôtres sur l'utilité des gémissémens et des pleurs.

Commençons par saint Cyprien , qui parlant à ceux qui revenaient à l'Eglise après leur chute : Plus notre péché est grand , leur dit-il , plus il faut que nous tâchions de l'effacer par nos larmes. Nous devons passer le jour dans le deuil , employer les nuits à veiller et à pleurer ; tout ce que nous avons de temps , le consacrer aux exercices de la Pénitence , coucher à terre et sur la cendre , porter partout le sac et le cilice. **O** que ce discours semble dur ! Hé , que dirait aujourd'hui ce Prédicateur si sévère , en voyant une infinité de pécheurs qui s'imaginent avoir pleinement satisfait à Dieu , quand ils se sont confessés sans jeter le moindre soupir ?

Saint Basile dans l'éloge de sainte Julitte , loue aussi beaucoup les larmes de la Pénit-

tence. Lorsque vous voyez , dit-il , quelqu'un de vos frères pleurer ses péchés , pleurez avec lui par compassion. Que le souvenir du péché vous tire les larmes des yeux , et les sanglots du cœur. Saint Paul déplorait l'aveuglement des ennemis de la Croix ; Jérémie déplorait l'infidélité et la ruine de son peuple ; et parce que les larmes ordinaires ne suffisaient pas pour les pleurer comme il eût voulu , il pria Dieu de lui en donner une source qui ne tarît point. Ce sont-là les larmes salutaires que la parole de Dieu recommande.

Saint Ambroise , dans le Livre qu'il a fait pour une fille qui s'était laissé abuser , lui dit ces paroles : Que les pleurs , comme des ruisseaux , coulent de ces yeux , qui ont jeté sur un homme des regards qui n'étaient pas innocens. Le même Saint ayant interdit à l'Empereur Théodose l'entrée de l'Eglise , à cause de son péché , ce religieux Prince voulut donner à tous les Fidèles un exemple rare de pénitence et d'humilité. Car pour s'excuser , ayant remontré que David avait failli , qu'il avait commis un adultère et un homicide , saint Ambroise lui répartit : Comme vous avez imité David pécheur , imitez David pénitent. Il employa donc plusieurs mois à pleurer son crime en particulier , et obtint enfin la permission de revenir à l'Eglise : il y rentra , et y parut devant tout le peuple , non pas debout , ni même à genoux ; mais prosterné , le visage contre terre , tout baigné de larmes , s'arrachant les cheveux , et se frappant la poitrine , tâchant en un mot de satisfaire en toutes façons à Dieu et aux hommes. Voilà ce qu'en écrit Théodoret , qui parlant ailleurs de la manière de faire pénitence ,

dit ces paroles : Il y a des plaies qu'on reçoit après le Baptême , qui ne sont pas incurables : mais on n'y remédie pas , comme on fait à celles qu'on a reçues auparavant ; il faut quelque chose de plus que la foi pour les guérir ; il faut des larmes , des gémissémens , des jeûnes , des prières et d'autres sortes de pénitences , selon la grandeur du crime que l'on a commis , sans cela nous n'avons point accoutumé de recevoir les pécheurs , et c'est la règle que l'Eglise nous a prescrite.

Saint Grégoire de Nazianze est du même sentiment : Je reçois , dit-il , les pénitens , quand je les vois fondre en larmes. O s'il vivait en ce siècle , qu'il recevrait peu de pénitens !

Saint Jérôme écrivant à Rustique , lui montre par plusieurs passages de l'Ecriture , qu'il devait pleurer. Et dans son Epître à Sabinien , il dit qu'il l'a averti de se concilier par des larmes continuelles la miséricorde de Dieu. Il dit de lui-même , qu'après avoir bien pleuré , et bien contemplé le Ciel , il s'imaginait quelquefois être au milieu des Chœurs des Anges. Dans l'Epitaphe de sainte Paule , qui est un éloge de cette admirable veuve , il la loue de ce qu'il semblait que ses yeux fussent des fontaines de larmes , et qu'à la voir pleurer de légères fautes , on l'eût cru coupable de quelques péchés énormes.

Saint Augustin , au huitième Livre de ses Confessions , Chapitre douze , décrit ainsi sa Pénitence : Après de profondes réflexions , qui me rappelèrent dans l'esprit toutes mes misères , il s'éleva tout à coup au-dedans de moi une violente tempête , qui allait être suivie d'un déluge de larmes. Voyant cela , ajoute-t-il , je

m'allait jeter sous un figuier, et là je donnai toute liberté à mes larmes ; il en coula comme des ruisseaux de mes yeux, et je ne pouvais vous faire, ô mon Dieu, un Sacrifice plus agréable. » Voilà comme cet illustre Pénitent pleurait ses désordres, avant même qu'il eût reçu le Baptême. Qu'eût-il fait, si après l'avoir reçu, il fût tombé dans quelque grand crime ? Combien ce Catéchumène condamnera-t-il, un jour, de Chrétiens régénérés par le Baptême ? Malheur à nous, qui après cette divine renaissance, continuons à pécher et ne pleurons point ! Possidius écrit dans la vie de ce saint Docteur, que durant sa dernière maladie, il fit attacher autour de son lit les Psaumes de la Pénitence, et qu'il les lisait en versant beaucoup de larmes, quoique depuis sa conversion il eût mené une vie très-sainte. C'est là être sage, c'est connaître la malice du péché, c'est apporter à un grand mal le remède nécessaire.

Saint Chrysostôme faisant le portrait d'un homme de bien, tel qu'étaient les premiers Fidèles : Cet homme, dit-il, méprise les choses présentes ; il est toujours dans des sentimens de componction, il ne cesse de pleurer, et c'est là tout son plaisir. Car rien ne l'attache plus étroitement à Dieu, que ces larmes qui procèdent de la haine du péché, et de l'amour de la vertu. Le même Père nous enseigne ailleurs, que durant toute la vie il faut pleurer et gémir, afin que l'ame ainsi occupée, ait honte enfin de s'abandonner au péché. On serait trop long, si l'on voulait recueillir tous les endroits de ses ouvrages, où il relève le mérite et l'utilité des larmes.

Saint Grégoire, au troisième Livre de ses Dia-

logues, chapitre trente-quatre, parlant des larmes de la pénitence, veut qu'avec de grands gémissemens, nous conjurons le Créateur de nous en communiquer le don. Il rapporte en un autre endroit l'exemple de saint Cassie, Evêque de Narni, qui, quand le temps du Sacrifice approchait, fondait en larmes, et avec un cœur contrit, s'offrait lui-même en holocauste au Seigneur. Effacez donc, conclut-il, effacez, mes très-chers Frères, vos iniquités par vos pleurs, rachetez-les par vos aumônes, expiez-les par vos Sacrifices.

Enfin saint Bernard marquant toutes les journées que font ceux qui marchent dans la Loi de Dieu, les réduit à six, dont la première s'appelle le gémissement intérieur. Quiconque ne commence point par-là, espère en vain de parvenir à quelque chose de plus élevé et de plus parfait. Ailleurs exhortant ses Religieux à la componction : Songez, dit-il, que Dieu est votre Créateur, qu'il est votre Bienfaiteur, qu'il est votre Père, qu'il est votre Maître; vous avez péché contre tous ces titres; faites-vous de chacun un juste sujet de pleurer. Tous les Ecrivains sacrés sont pleins de semblables sentimens, et rien ne s'accorde mieux avec la pratique des Saints.

CHAPITRE XII.

Dernières preuves tirées de l'autorité de l'Église.

JE finirai ce premier Livre par une preuve que me fournit l'autorité de l'Église. Souve-

nous-nous donc que l'Eglise Catholique, notre mère, dans les Hymnes qu'elle chante à chaque Heure de l'Office, nous exhorte fort souvent à pleurer et à gémir. C'est elle qui a ordonné qu'on dise à la fin de Laudes, et à la fin de Complies, en l'honneur de la Sainte Vierge, l'Antienne *Salve Regina*, où entre autres choses que nous disons à cette Vierge incomparable, nous lui adressons ces paroles : *Nous, enfans d'Eve, bannis en ce monde, nous vous réclamons, et nous soupignons vers vous, gémissant, pleurant en cette vallée de larmes.* Plût à Dieu que l'on chantât ces Hymnes sacrées avec plus dévotion et de respect qu'on ne le fait communément; car beaucoup d'Ecclésiastiques y sont si peu attentifs, qu'ils paraissent ne pas entendre ce qu'ils disent, ou que s'ils l'entendent, ils n'y font aucune réflexion; qu'ainsi lorsqu'ils pensent attirer les bénédictions de Dieu par les louanges qu'ils lui donnent, ils l'irritent davantage par leurs mensonges; car n'est-ce pas mentir à Dieu, que de lui dire qu'on gémit, qu'on pleure, pendant qu'on ne jette aucune larme, qu'on est sec et sans dévotion, que peut-être même on rit, ou qu'on songe à toute autre chose? Qu'y a-t-il à espérer de la miséricorde de Dieu, si les sentimens ne s'accordent pas avec les paroles, et que le cœur démente la langue? Quelle excuse pouvons-nous avoir pour assurer hautement que nous faisons une chose, qu'en effet nous ne faisons point, comme si Dieu, qui remplit le Ciel et la terre, n'avait pas des yeux et des oreilles partout, et qu'on pût impunément se moquer de lui?

A l'égard de la Sainte Vierge, espérons-nous

en être écoutés favorablement , quand nous lui disons : *O Reine du Ciel , nous enfans d'Eve , bannis en ce monde , nous vous réclamons , et nous soupirons vers vous , pleurant , gémissant en cette vallée de larmes ; espérons-nous , dis-je , qu'elle daigne nous écouter , si dans ce temps-là , nous ne songeons seulement pas que nous sommes enfans d'Eve ; si nous ne poussons point de soupirs vers la Mère de miséricorde , si nous ne pleurons ni ne gémissons ; si au contraire nous chantons gaiement sans tâcher de nous élever en esprit de cette vallée de larmes à la montagne de Dieu , sans même penser qu'il y ait une vallée de larmes , ni que nous soyons ici-bas dans un exil , et étant peut-être alors si fort attachés à la terre , qui est le lieu de notre bannissement , que si nous pouvions y vivre à jamais , nous oublierions tout-à-fait notre céleste patrie ?*

Souvenez-vous donc , Seigneur , qui êtes plein de miséricorde , de douceur et de bonté , souvenez-vous que nous ne sommes que poudre et que cendre ; guérissez nos plaies et soulagez nos misères ; envoyez-nous votre Saint-Esprit , afin qu'il nous montre à prier avec de grands gémissemens ; et que *par son souffle divin , il fasse fondre et couler les eaux ; faites au moins , que si les larmes nous manquent , les soupirs ne nous manquent pas , et si enfin vous nous jugez indignes de cette grâce , ne nous ôtez pas l'envie de la demander , ni l'espérance de l'obtenir.*



LIVRE SECOND.



CHAPITRE PREMIER.

*Première source des larmes : La considération
du péché.*

DANS le Livre précédent, nous avons fait voir la nécessité des larmes ; nous en montrerons brièvement les sources dans celui-ci. Et d'abord nous remarquerons ce que l'on a déjà dit, qu'elles procèdent de deux causes, qui sont le bien et le mal. Les unes viennent de joie, et les autres de tristesse ; les unes sont douces, et les autres amères ; l'amour produit celles-là, et la douleur celles-ci. Les premières sont représentées dans l'Écriture par *les cataractes du Ciel*, et les secondes par *les sources de l'abîme*. Mais ces deux causes générales se divisent en douze particulières, dont nous avons une figure assez naïve en *ces douze fontaines*, que les enfans d'Israël trouvèrent dans le Désert, peu de temps après qu'ils eurent passé la mer Rouge, pour se rendre en la Terre de Promission. Ainsi les Chrétiens, après le Baptême, marchant vers leur vraie patrie par le désert de ce monde, ont besoin de douze fontaines pour ne pas périr au milieu des sables brûlans d'un si triste et affreux désert. La première est

la considération du péché ; en quoi il y a trois choses à examiner. 1. Ce que c'est que le péché. 2. Combien est grande la multitude des péchés. 3. Qui sont ceux qui pèchent , et qui est celui qui est offensé par le péché.

Premièrement , quiconque pèche offense Dieu , et offense en même temps tout ce que la main de Dieu a fait dans le Ciel et sur la terre ; ainsi il s'attire tout à la fois l'indignation du Créateur et celle des créatures ; semblable en cela au malheureux Ismaël , dont il est écrit : *Il attaquera tout le monde , et tout le monde sera contre lui.* Cette seule considération devrait suffire pour effrayer et pour retenir le pécheur. Le péché mortel , qui est celui dont nous parlons maintenant , est sans doute une vraie offense de Dieu. Car selon la définition qu'en donne saint Augustin , c'est une parole , ou une action , ou un désir qui choque la Loi éternelle. Or ce qu'il appelle Loi éternelle , c'est la souveraine raison , c'est Dieu même. Il y a des Lois de diverses sortes ; il y en a de naturelles et de positives , de divines et d'humaines , d'ecclésiastiques et de civiles ; mais il n'y en a aucune qui ne dépende de cette Loi éternelle et immuable , et si elle est juste , ce n'est que parce qu'elle la suit , et qu'elle en est émanée. C'est un péché , par exemple , que la désobéissance d'un fils à son père , ou d'un serviteur à son maître , ou d'un sujet à son Prince ; parce que la Loi éternelle ordonne , et la raison veut que tout sujet obéisse à son Prince , tout serviteur à son maître , et tout enfant à son père. D'où il s'ensuit que quiconque pèche , déshonore Dieu , qu'il se soustrait , autant qu'il peut , de son obéissance , qu'il se déclare son ennemi ,

et qu'il se rend digne de sa colère et de sa vengeance.

Dieu lui-même nous enseigne cette vérité, lorsqu'il dit par Jérémie : *Il y a long-temps que vous avez brisé mon joug , que vous avez rompu les liens avec lesquels je vous retenais ; vous avez dit : Je n'obéirai point.* Et par Isaïe : *Ils ont transgressé mes Lois , ils ont altéré mes Ordonnances , ils ont rompu l'alliance que j'avais faite avec eux pour toujours. C'est pourquoi la malédiction tombera sur eux , et tout ce qui est sur la terre sera consumé.*

Mais par où pouvons-nous mieux voir combien Dieu hait le péché , que par la terrible vengeance qu'il a exercée sur les Anges apostats , sur nos premiers Pères , et sur leurs enfans , qui tous , hormis huit , périrent dans le Déluge , et par d'autres semblables malheurs ; mais surtout par les peines éternelles , dont il menace les pécheurs dans les Ecritures.

Le péché au reste n'offense pas le Créateur seul , il offense aussi les créatures , et les irrite contre le coupable. Car premièrement, on blesse en mille manières la charité du prochain , et toujours le mauvais exemple de celui qui pêche peut nuire à ceux qui en sont témoins. De plus il offense les créatures même irraisonnables ; puisque lorsqu'il en abuse , il les détourne de leur véritable fin qui est Dieu , et les emploie à une autre fin tout à fait contraire. Car Dieu a créé les élémens , les plantes , les animaux et les astres même pour l'homme , afin qu'il en use si bien , que tout serve , autant qu'il se peut , à la gloire du Créateur. Mais quand l'homme en offensant Dieu vient à se séparer de lui , il en éloigne en quelque façon

les choses créées , dont il fait les instrumens de ses crimes. C'est ce que saint Paul voulait dire par ces paroles remarquables : *Les créatures attendent avec impatience le temps auquel les enfans de Dieu seront glorifiés ; car maintenant elles sont sujettes à la corruption et au changement , non par leur propre inclination , mais à cause de celui qui les y tient assujetties , dans l'espérance qu'elles en seront affranchies un jour. Elles seront donc délivrées de cet assujettissement , et auront part à la liberté et à la gloire des enfans de Dieu. Car nous savons que jusqu'à présent tout ce qu'il y a de créatures ne fait que gémir , comme si elles sentaient les douleurs de l'enfantement.* Tout cela montre qu'elles souffrent impatiemment que les pécheurs les fassent servir à leurs désordres , et par conséquent il ne faut pas s'étonner si le Sage dit qu'à la fin des siècles , tout l'Univers , par l'ordre de Dieu , *s'armera et combattra avec lui contre les insensés.*

Mais ce n'est pas tout : le péché fait encore tort aux Ames du Purgatoire , puisqu'il les prive du fruit de beaucoup de prières , qui leur seraient d'un fort grand soulagement , si tous ceux qui intercèdent pour elles étaient en état de grâce. Il offense aussi les saints Anges , et les ames Bienheureuses , à qui la chute d'un homme juste ne déplait pas moins , que la conversion d'un pécheur leur est agréable. Bien plus , il cause de la tristesse aux impies mêmes dans l'Enfer ; car plus leur nombre s'augmente , plus s'augmentent aussi leurs tourmens. C'est ce qui fit que le mauvais Riche pria si instamment Abraham d'envoyer Lazare avertir ses frères qu'ils se donnassent bien de garde de suivre son mauvais exemple , de peur

qu'il ne vinssent où il était, et qu'ils n'eussent part à ses peines. Ce n'était point la charité qui lui faisait faire cette prière ; c'était la crainte que la présence de ses frères ne redoublât sa douleur.

Enfin le pécheur se fait plus de mal qu'à qui que ce soit, puisque par sa faute il perd la grâce, et que, s'en étant dépouillé, il devient *aveugle, nu, pauvre, misérable*, quoique peut-être *il se croie riche, et assez accommodé pour n'avoir besoin de rien*. Jugez de là combien le péché est un grand mal, quelle horrible tache il laisse dans l'ame, et jusqu'à quel point il mérite d'être détesté. Certainement saint Chrysostôme a raison de dire que nul ne peut recevoir de préjudice que de lui-même ; car tout mal qui vient de dehors, ou par la malice des hommes, ou par l'intempérie des saisons, ou par le dérèglement des humeurs, ou par l'artifice des Démons, tout cela ne fait que du bien, quand le péché n'y entre point. Dieu en effet se trouve partout où il n'y a point de péché, et *quand Dieu, comme dit saint Paul, sera avec nous et pour nous, qui pourra nous nuire, qui osera se déclarer contre nous ?* Mais si quelqu'un par malheur venant à tomber dans le péché, ôte à son ame la vie de la grâce, il lui ôte en même temps une infinité de biens, et lui cause une infinité de maux. Quel est le pécheur, qui faisant de sérieuses réflexions là-dessus, pourra s'empêcher de pleurer ?

Que l'homme donc qui est capable de s'empoisonner par le péché, mais qui ne peut se rendre la vie de la grâce ; que l'homme, tant qu'il vivra, dise souvent : *Seigneur, éclairez mes yeux, afin que jamais je ne m'endorme du sommeil de la*

mort ; que mon ennemi ne dise jamais : Je l'ai vaincu. Et s'il est assez malheureux pour se laisser vaincre au sommeil, si après cela il entend au fond de son cœur l'Esprit de Dieu qui lui dise : Vous qui dormez, levez-vous, ne demeurez pas plus long-temps parmi les morts, et Jésus-Christ vous éclairera : qu'il se garde bien d'endurcir son cœur ; qu'au contraire il soit attentif à la voix de celui qui de la mort l'appelle à la vie, ne doutant point que puisqu'il lui offre la vie, il n'ait résolu de la lui donner ; qu'il suive celui qui lui montre le chemin étroit par où l'on va à la gloire, et que jamais il ne s'éloigne de son guide ; qu'il gémissé continuellement, et que toutes les nuits il arrose son lit de ses larmes. Il méritera par-là les consolations du Ciel, et en marchant dans les voies de Dieu, il chantera avec joie : Que la gloire du Seigneur est grande !

Considérons maintenant la multitude de nos péchés, qui est la seconde chose qui mérite nos gémissemens et nos pleurs. Quiconque considérera le nombre infini des fautes que nous commettons, en sera épouvanté. *Qui est-ce, s'écrie le Prophète, qui connaît tous ses péchés ? Ah ! Seigneur, pardonnez-moi ceux qui me sont inconnus.* Il veut dire que nos péchés sont en si grand nombre qu'on ne les saurait compter ; surtout étant très-certain que plusieurs nous sont cachés, qui ne le sont point aux yeux de Dieu. *Je ne me sens coupable de rien, disait l'Apôtre, mais ce n'est pas là ce qui me justifie. Mon Juge, c'est le Seigneur qui découvrira et condamnera en moi beaucoup de choses, que je ne puis condamner, parce que j'ai trop peu de lumière pour les découvrir, et que*

peut-être je me les cache à moi-même. Qui est l'homme sage, qui pourra ne pas déplorer un si grand malheur ?

David dit encore quelque chose de plus fort ; car étant éclairé d'en haut, comme il l'était, il apercevait une infinité de fautes, qui ne paraissent à nous qui sommes dans les ténèbres, que de vains scrupules et des minuties qu'on ne doit compter pour rien. C'est ce qui lui faisait dire avec une vraie douleur : *Mes iniquités sont montées si haut, que j'en ai par-dessus la tête, et j'en suis chargé comme d'un pesant fardeau* ; comme s'il disait : **Mes iniquités sont si grandes et en si grand nombre, que j'en suis tout enveloppé ; comme un homme au fond de la mer se trouve abîmé dans l'eau. Et non-seulement elles me couvrent tout entier par leur multitude, mais elles m'accablent par leur pesanteur, et je ne les puis porter. Voilà ce que voyait le Prophète, et c'est ce qui lui faisait verser la nuit tant de larmes, que son lit en était baigné. Pour nous, à peine pouvons-nous connaître une partie de nos crimes ; et si nous les confessons, soit au Prêtre, soit à Dieu même, c'est presque toujours sans douleur. Quand est-ce que nous les peserons dans une juste balance, pour en bien savoir le nombre et le poids ?**

Mais écoutons ce que les Apôtres nous enseignent touchant cette multitude effroyable de péchés. *Si nous nous vantons, dit saint Jean, de n'avoir point de péché, nous nous abusons nous-mêmes. Il ne dit pas, si nous nous vantons de n'avoir point eu ; mais de n'avoir point de péché, pour nous apprendre qu'en cet état de perfection si sublime, où il était parvenu, il*

se reconnaissait véritablement pécheur. Saint Jacques parle encore plus clairement, lorsqu'il dit : *Nous péchons tous en beaucoup de choses.* O aveugles et misérables que nous sommes, en combien de fautes ne tombons-nous pas ! Si les Apôtres, qui avaient reçu le Saint-Esprit, et qui étaient pleins de grâce, ont pu dire sans mentir, qu'ils en commettaient plusieurs ; et si le *Juste*, comme il est écrit, *tombe sept fois* ; combien de fois pensons-nous que tombent non-seulement les impies, mais les gens lâches et imparfaits comme nous. Est-ce trop de dire qu'ils tombent septante-sept fois sept fois ? J'avoue que cette pensée m'épouvante, et me remplit tellement de confusion, que je m'imagine marcher toujours dans la boue ou parmi des ronces et des épines, dont je ne puis éviter à chaque pas les sanglantes piqûres. On pourrait sans doute appliquer et à moi et à ceux qui me ressemblent, ces paroles d'Isaïe : *Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain dans lui.* Qui est-ce qui, considérant tant de plaies, tant d'espèces différentes de péchés, et de péchés très-honteux, pourra retenir ses larmes ?

Parmi tous les privilèges qu'il a plu à Dieu d'accorder à la Sainte Vierge, un de ceux dont je suis le plus charmé, et que j'envierais le plus, c'est celui d'avoir pu marcher dans ce chemin plein de boue sans se salir, et à travers les épines de ce désert sans se piquer. On peut mettre cette grâce au nombre de celles dont elle remercie le Seigneur dans son Cantique, en disant : *Celui qui peut tout, a fait en moi de grandes choses.* Mais si c'est pour elle une grâce toute singulière et une marque de

distinction , que de n'avoir jamais commis la moindre faute , ni la moindre imperfection , et de n'avoir eu par conséquent aucun sujet de pleurer , tâchons au moins d'imiter en quelque sorte ce grand modèle , et d'approcher le plus qu'il sera possible de sa pureté. C'est ce que nous pouvons faire avec le secours des grâces qu'elle nous obtient de la Miséricorde divine , si nous essayons d'éviter jusqu'aux plus légères souillures , et d'effacer incontinent par nos larmes , celles que nous contractons par fragilité.

Il ne reste plus qu'à examiner l'indignité du péché , par l'opposition qu'il y a entre la grandeur de Dieu et la bassesse de l'homme. C'est ce qui devrait tirer du cœur le plus dur des ruisseaux de larmes. Qu'est-ce donc que Dieu qui est offensé par l'homme , et qu'est-ce que l'homme qui offense Dieu ? Dieu est un être souverain et indépendant , qui renferme tout dans lui , et qui n'a besoin de rien ; l'homme est une faible créature , qui de soi n'a rien , et qui a besoin de tout. Que pouvons-nous donc imaginer de plus monstrueux qu'une créature , qui n'ayant rien de son fonds , et qui étant obligée de recourir continuellement à Dieu , comme à la source de tous les biens dont elle a besoin , ose néanmoins s'armer contre lui ?

Encore une fois , qu'est-ce que Dieu , et qu'est-ce que l'homme ? Dieu est éternel et immuable , c'est *le Roi des siècles* ; il a toujours été , il sera toujours le même , sans que le nombre des années , des jours , des heures , diminue à son égard. L'homme ressemble à une vapeur , qui se dissipe presque aussitôt qu'elle a commencé à paraître. Il y a fort peu

de temps qu'il n'était point, dans peu de temps il ne sera plus ; et pour ce qui est du présent, tout ce qu'il en a se réduit à un moment. Comment donc étant aussi faible et aussi fragile qu'il est, a-t-il la hardiesse d'attaquer et d'irriter contre lui un Dieu, qui, selon l'expression de saint Paul, *possède l'immortalité* ?

Qu'est-ce que Dieu, et qu'est-ce que l'homme ? Dieu peut tout, et rien n'est capable de lui résister. L'homme est un ver sous les pieds de Dieu, qui l'écrasera, pour peu qu'il le presse. D'où vient donc que ce petit ver toujours rampant sur la terre, s'enfle et s'élève contre son Seigneur ? Dieu est le seul Sage, tout est nu et découvert devant ses yeux, il connaît jusqu'aux plus secrètes pensées, *il sonde les reins et les cœurs* ; et le Saint-Esprit nous apprend que *les jugemens des hommes sont accompagnés de crainte et de doute ; qu'en leurs conjectures sur l'avenir, il y a bien de l'incertitude*. Comment donc ont-ils la témérité de croire qu'ils peuvent tromper celui qui voit tout, et à qui rien ne peut échapper ?

Qu'est-ce que Dieu, et qu'est-ce que l'homme ? Dieu est un père plein de bonté et infiniment libéral, qui en retirant seulement la main, peut ôter à l'homme tout ce qu'il lui a donné, et le réduire au néant. Et cependant tout bon qu'il est, il a des enfans si dénaturés, que s'il leur était possible, ils le détruiraient. Car à quel excès ne se porterait pas la malice de tant d'impies, de blasphémateurs et d'athées, qui voudraient qu'il n'y eût point de Divinité au monde ?

Qu'est-ce enfin que Dieu, et qu'est-ce que l'homme ? Dieu est essentiellement le Maître

et le Seigneur Souverain de toutes les créatures , et l'homme est essentiellement l'esclave de celui qui l'a créé. Et néanmoins un maître si absolu nourrit des esclaves si insolens , que contre toute raison ils le quittent , et adorent en sa place les ouvrages de ses mains.

Je veux finir ce Chapitre par un passage de saint Bernard , qui plein de l'esprit de componction, se dit à lui-même , et nous dit en sa personne : « Souvenez-vous que vous avez un Père , que vous avez un Seigneur , et que vous êtes coupable en toute manière. N'oubliez donc pas de pleurer en particulier toutes vos offenses. Dieu , continue-t-il , en a usé avec moi comme un bon père ; mais moi , j'en ai usé avec lui comme un fils ingrat ? De quel front un fils ingrat , comme moi , ose-t-il lever les yeux pour regarder un Père si bon ? J'avoue , à ma confusion , que jusqu'à présent j'ai bien démenti mon origine. Versez donc , mes yeux , des torrens de larmes ; que la honte me couvre le front , que ma vie se passe dans la douleur , et mes années dans les gémissemens et dans l'amertume : et un peu plus bas : Que celui qui est votre Père , dissimule vos ingratitude , que celui qui est votre ami , vous les pardonne , je le veux ; mais n'espérez pas que celui qui est votre Créateur et votre Seigneur , vous les remette. Celui qui veut bien épargner son fils , n'épargnera pas un vase d'argile ; il n'épargnera pas un serviteur désobéissant. Considérez de quelle frayeur vous devez être saisi , quand vous faites réflexion que vous avez offensé votre Créateur , et le Créateur de l'Univers , que vous avez offensé le Dieu de la Majesté. C'est le propre de la Majesté , et surtout

de la Majesté divine, de se faire respecter ; c'est le propre de la souveraine Puissance , et surtout de celle de Dieu , de se faire craindre ; car si un sujet rebelle et convaincu du crime de lèse-Majesté , est puni de mort , selon les Lois , quelle pensez-vous que sera la fin de ceux qui méprisent le Tout-Puissant ? Dès qu'il frappe les montagnes , elles fument : et l'homme ose s'attaquer à lui , l'homme qui n'est qu'un amas de poussière , que le moindre vent emporte , et qui étant dispersé , ne se rassemble jamais. O que l'on doit craindre celui qui après avoir ôté la vie du corps , peut précipiter l'âme dans l'Enfer ! »

Tout ce discours est de saint Bernard , et ce n'est qu'une confirmation de ce que saint Chrysostôme a dit avant lui , au second Livre de la Componction du cœur , où il exhorte tous les Fidèles à ne se pas contenter de pleurer une seule fois leurs péchés mortels ou véniels ; mais à les écrire pour les relire souvent , et pour achever de les effacer par les larmes de la Pénitence , à l'imitation de ce saint Roi , qui disait : *Je repasserai dans mon esprit , en votre présence , ô mon Dieu , toutes mes années avec amertume et avec douleur.*



CHAPITRE II.

Seconde source des larmes : La considération de l'Enfer.

APRÈS avoir considéré le péché , nous en considérerons la peine , qui est une seconde source

de larmes. Il est vrai que la douleur intérieure, causée par la crainte de la peine, est bien moins parfaite que celle que cause l'horreur de l'offense même ; mais l'une et l'autre sont très-bonnes, et l'une sert de degré pour monter à l'autre.

Le Sauveur nous le déclare en termes formels, lorsqu'il dit : *Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui ne peuvent rien faire de plus ; mais je vous enseignerai qui vous devez craindre : Craignez celui qui après avoir ôté la vie, peut précipiter dans l'Enfer. Oui, je vous le dis, craignez celui-là.* Une autre fois ayant vu quelques saintes femmes qui le suivaient tout éplorées, comme on le menait au Calvaire, pour le crucifier, il leur dit : *Filles de Jérusalem, ne me pleurez point, pleurez-vous vous-mêmes, pleurez vos enfans ; car dans peu de temps, on dira : Heureuses les femmes stériles, qui n'ont jamais eu d'enfans, et qui n'en ont point allaité : Alors on commencera à dire aux montagnes : Tombez sur nous ; et aux collines : Ecrasez-nous ; car si on fait cela au bois vert, que fera-t-on au bois sec ?* Il ne trouvait pas mauvais cette tendre compassion qu'on avait pour lui, il voulait marquer seulement quel est le malheur des mères qui ont des enfans reprouvés, tels qu'étaient la plupart de ceux qui avaient crié : *Défaites-nous de cet homme, crucifiez-le, crucifiez-le ; que la vengeance de sa mort tombe sur nous et sur nos enfans.* Car c'est de ceux-ci qu'il est dit, qu'ils crieront un jour : *Montagnes, tombez sur nous ; collines, écrasez-nous.* Que si l'on traite avec une telle rigueur le Fils de Dieu même, qui est cet arbre toujours vert, toujours chargé de fleurs et de fruits, quelle ri-

gueur exercera-t-on sur des troncs secs, sur des impies et des réprouvés, qui ont perdu tout le suc et tout l'esprit de la charité ?

A ces deux passages de l'Écriture, où la crainte de l'Enfer est louée et commandée par le Sauveur même, joignons-en deux autres de deux savans Pères de l'Église, qui nous recommandent à tous cette salutaire crainte. Saint Basile sur le Psaume 33, expliquant ces mots : *Je vous apprendrai à craindre le Seigneur* ; Représentez-vous, dit-il, ce profond abîme, ces ténèbres d'où l'on ne saurait sortir ; ce feu sombre qui brûle sans éclairer, ces vers dévorans et pleins de venin, qui ne cessent de ronger la chair sans se rassasier jamais, et qui font toujours des douleurs insupportables, et par-dessus tout cela cette confusion éternelle, qui est le plus cruel de tous les tourmens. Craignez cela, et que l'appréhension que vous en aurez, vous serve de frein pour réprimer vos passions, et en arrêter les saillies. C'est là cette crainte que le Prophète promet d'enseigner.

Après saint Basile, entendons parler saint Bernard ; voici ce qu'il dit : Que je crains le feu éternel, je tremble quand je me figure les dents du Dragon infernal, le sein de l'abîme, les lions prêts à dévorer leur proie, le ver qui ronge, et le feu qui brûle ; la fumée et la vapeur noire qui en sort, le soufre dont il s'entretient, les vents furieux qui servent à l'allumer et à empêcher qu'il ne s'éteigne ; enfin les ténèbres effroyables où l'on jette ceux qu'on exclut du Ciel. Qui donnera de l'eau à ma tête ? qui convertira mes yeux en de sources de larmes, afin que pleurant en ce monde, je ne sois pas condamné à pleurer en l'autre ?

Ces deux grands Saints, l'un de l'Eglise Grecque, l'autre de l'Eglise Latine, n'étaient ni pécheurs, ni novices dans la spiritualité, pour s'abstenir d'offenser Dieu par le seul motif de la crainte ; c'étaient des hommes parfaits, savans, d'une sagesse consommée, qui non contents d'instruire le peuple, formaient des Ecclésiastiques et des Religieux, et les conduisaient dans la voie de la plus sublime perfection ; et néanmoins ils ne blâmaient pas la crainte de l'Enfer, ils l'approuvaient au contraire, ils la louaient hautement ; ils en étaient pleins eux-mêmes, et tâchaient de l'imprimer dans le cœur de tous les Fidèles.

Cela supposé, expliquons en peu de mots ce que c'est que les peines de l'Enfer, et combien elles sont horribles. Nous ne dirons rien de douteux et de fondé sur des conjectures, pour jeter de vaines terreurs dans l'esprit du simple peuple. Ce que nous dirons, est tiré de l'Ecriture où l'on remarque huit sortes de tourmens que souffrent les Réprouvés : la privation de la vue de Dieu, qu'on nomme la peine du Dam ; les ténèbres éternelles, le feu, le ver intérieur, l'impuissance de changer de situation et de place, la compagnie des Démons, d'où naissent les pleurs, et le grincement de dents, toutes peines qu'on nomme du sens.

La peine du Dam, qui est la première, consiste à être éloigné de sa fin dernière, à ne voir jamais l'essence divine, à demeurer éternellement banni de sa véritable patrie, à ne pouvoir plus prétendre à l'héritage céleste ; en un mot à être privé de toutes sortes de biens. Cette seule considération ne suffirait-elle pas

pour nous tirer les larmes des yeux, eussions-nous le cœur plus dur que le marbre ? Mais en quel endroit de l'Écriture sommes-nous menacés d'un si grand malheur ?

Ecoutez l'Arrêt que le Juge des vivans et des morts prononcera au dernier jour : Il dira aux Réprouvés : *Allez, maudits, loin de moi ;* et aux Elus : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père.* Ecoutez encore ce qu'il répondit un jour à un homme qui l'interrogeait sur le petit nombre de Prédestinés. *Efforcez-vous, lui dit-il, d'entrer par la porte étroite. Car je vous le dis, plusieurs chercheront à y entrer, et ils ne le pourront. Quand le Père de famille sera entré, et qu'il aura fermé la porte, vous vous trouverez dehors, vous commencerez à heurter, en disant ; Seigneur, ouvrez-nous ; il vous répondra : Je ne sais ni qui vous êtes, ni d'où vous êtes : Allez-vous-en loin de moi, vous tous qui faites des œuvres d'iniquité.* Ecoutez aussi ce que le prophète Isaïe dit là-dessus : *Ayons de l'indulgence pour l'impie ; il n'en deviendra pas meilleur. Dans la terre même des Saints, il a commis de grands crimes ; il ne verra point le Seigneur dans sa gloire.*

Enfin si le bonheur de voir Dieu est la récompense des âmes pures, suivant ce mot du Sauveur : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ;* sans doute que nul de ceux qui ont l'âme souillée de péchés, ne verra Dieu. Ainsi privés de la vision béatifique, ils ne verront pas non plus la céleste Jérusalem, qui est le séjour des Bienheureux. Car *il n'y entrera rien d'impur ; et ceux qui commettent des abominations et des fourberies, en seront exclus. Heureux ceux qui lavent leurs robes dans le sang de l'Agneau, afin de pouvoir manger du fruit de vie,*

et entrer dans la sainte Cité. Que l'on en chasse les empoisonneurs, les impudiques, les meurtriers, les idolâtres, et tous ceux qui font profession de mentir. Plusieurs cependant n'appréhendent guère la peine du Dam, parce qu'attachés aux biens de la terre, ils n'ont point de goût pour les biens du Ciel. Mais ceux qui ont les yeux de l'esprit plus sains et plus éclairés, ou qui ont tant soit peu goûté les choses divines, sont bien persuadés que de toutes les peines de l'Enfer, il n'en est aucune qui l'égale.

Pour s'en convaincre, il ne faut que considérer ce qu'en dit saint Chrysostôme. Voici ses paroles : Celui qui brûle dans l'Enfer, est banni du Royaume des Cieux pour jamais, et cette peine surpasse le tourment du feu. Je sais que beaucoup de gens ne craignent rien tant que le feu ; mais moi je soutiens que la perte de ce Royaume est encore quelque chose de plus terrible ; et si je ne puis le faire voir clairement, il ne s'en faut pas étonner ; car nous ne connaissons pas assez combien le bonheur des Saints est grand, pour pouvoir juger combien est grand le malheur des impies qui en sont privés. Mais nous le saurons certainement, quand nous l'aurons éprouvé. Alors nos yeux s'ouvriront ; le bandeau que les méchants ont devant les leurs, sera ôté, et ils verront avec douleur la différence qu'il y a d'un bien souverain et éternel, à des biens légers et périssables, comme sont ceux d'ici-bas.

Voilà les vrais sentimens que nous devons suivre, en attendant que l'expérience apprenne à ceux d'entre nous qui les méprisent, de combien la perte des joies du Ciel est un mal plus grand que toutes les douleurs sensibles.

Que si le feu nous en cause une très-cuisante , et qui nous paraît insupportable , jugeons de là quel châtement c'est que d'être exclu de la béatitude éternelle. Maintenant donc qu'il nous est aisé de prévenir ce malheur , dans ce temps de miséricorde , de réconciliation et de salut , n'épargnons pas les gémissemens et les larmes , de peur qu'un jour étant séparés des Saints , nous ne pleurions et ne gémissions sans nulle espérance de réparer notre perte.

Le second tourment des Damnés , est l'obscurité du lieu , de laquelle il est parlé en divers endroits de l'Évangile , comme lorsque le Sauveur dit *que les enfans du Royaume seront jetés dehors dans les ténèbres ;* et lorsqu'il ordonne *qu'on y jette le serviteur inutile.* Job nous dépeint l'Enfer comme *un lieu plein de misère et d'obscurité , où réside l'ombre de la mort , où tout est dans le désordre , dans la confusion et dans une éternelle horreur.* Il ne faut que la raison naturelle pour juger que ce doit être un lieu bien obscur , puisqu'il est situé dans le centre de la terre , et le plus loin qu'il se peut du séjour des Bienheureux , et qu'on le nomme pour cela dans l'Écriture , *l'Enfer le plus bas , le sein de la terre , l'abîme , où la lumière du Soleil ni celle de la Lune et des étoiles ne peut pénétrer.* Ce n'est pas qu'il n'y ait du feu dans cette obscure prison , et un feu réel , comme nous verrons bientôt ; mais ce feu brûle les Damnés , et ne les éclaire point , selon la remarque de saint Basile , qu'on a déjà citée là-dessus , ou si , avec une vapeur ensouffrée , il jette quelque lueur sombre , ce n'est que pour augmenter leur peine ; c'est afin qu'ils voient leurs enfans , leurs frères , leurs anciens amis , les compa-

gnons de leurs débauches, et les visages affreux des Démons, qui se présentent à eux, malgré qu'ils en aient, et dont ils voudraient pouvoir détourner les yeux.

Les ténèbres de l'Enfer se nomment *extérieures*, et on les distingue par-là des *intérieures*, qui sont répandues dans l'ame des enfans du siècle. Car ceux qui aiment le monde, ont maintenant les yeux de l'esprit, aussi-bien que ceux du corps, toujours ouverts pour rechercher ce qu'ils croient pouvoir contribuer à les rendre heureux sur la terre. Voilà pourquoi ils ne trouvent rien de beau, et ils n'aiment rien que ce qui flatte les sens; rien au contraire ne leur déplaît, rien ne leur fait peine que les maux de cette vie, et ils mettent tout en œuvre pour s'en garantir; mais autant ils sont clairvoyans pour les choses extérieures et sensibles, autant sont-ils aveugles pour les intérieures et spirituelles. C'est d'eux que parle l'Apôtre, lorsqu'il dit que *ce sont des insensés, qui ont le cœur enveloppé de ténèbres*; et lorsqu'il excite les Fidèles à *ne pas marcher par la même route, à ne pas suivre la même conduite que les Gentils, qui se gouvernant selon leurs fausses lumières, et ayant l'esprit obscurci, s'écartent de la voie de Dieu, à cause de leur ignorance et de l'aveuglement de leur cœur.*

Comme donc les réprouvés sont maintenant dans l'obscurité au dedans, et dans la lumière au dehors, ils seront un jour dans l'obscurité au dehors, et dans la lumière au dedans, non pas pour voir Dieu, mais pour connaître leur misère, qu'ils auront jusques alors ignorée, et dont la claire connaissance leur sera un nouveau supplice. Ils verront qu'il n'y aura

plus de biens temporels pour eux , et ils auront un regret mortel d'y avoir mis leur béatitude. *Ils s'en repentiront*, mais trop tard , *et pénétrés de douleur* , ils se diront à eux-mêmes : *Il est donc vrai que nous nous sommes égarés du chemin de la vérité* , et que la lumière de la justice ne nous a point éclairés. Ainsi ils auront assez de lumière intérieure pour connaître leurs égaremens ; mais les ténèbres extérieures , où ils seront abîmés , les empêcheront de rien voir de ce qui pourrait les consoler , ou adoucir leurs tourmens.

On comprendra aisément cette vérité , si l'on considère ce que Tobie , quand il eut perdu la vue , répondit à l'Ange qui le saluait par ces paroles : *Réjouissez-vous toujours*. — Hé , quelle joie puis-je avoir , moi qui suis dans les ténèbres , et qui ne puis voir la lumière du ciel ? Si ce saint homme , très-soumis d'ailleurs à la volonté divine , ne croyait pas qu'un aveugle comme lui pût se réjouir en ce monde , que sera-ce de ces malheureux , qui durant toute l'éternité demeureront ensevelis dans les ténèbres de l'abîme ? *Ils attendront la lumière* , et jamais ils ne la verront , et l'aurore ne se levera point pour eux. Quand quelqu'un de nous étant seul la nuit , se sent pressé d'un mal violent , qui lui ôte le sommeil , avec quelle inquiétude compte-t-il toutes les heures , et avec quelle impatience attend-il que le jour vienne pour soulager sa douleur ? Que feront donc les Damnés ? et pourront-ils ne pas tomber dans la tristesse et dans l'ennui , eux qui savent certainement que leurs ténèbres dureront toujours , que leurs peines ne finiront point , et que jamais il n'y aura de consolation pour eux ?

Mais que dirons-nous du tourment du feu , qui est le troisième tourment de l'Enfer ? Qu'il y ait du feu dans l'Enfer , et un feu qui brûle ceux qui y sont , c'est une vérité si constante dans l'Évangile , qu'on n'en peut raisonnablement douter. Saint Jean-Baptiste , parlant du Sauveur , disait aux Juifs : *Il a le van entre les mains , il nettoiera son aire , et amassera son blé dans le grenier ; mais la paille , il la brûlera dans un feu qui ne peut s'éteindre. Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit , sera coupé et jeté au feu. Le Sauveur lui-même s'en explique clairement : nous ramasserons ici ce qu'il en dit en plusieurs endroits. Voici ses propres paroles : Les méchants séparés des Justes , seront jetés dans la fournaise ardente. Allez , maudits , au feu éternel , qui a été préparé pour le Démon et pour ses Anges. Il vous est plus avantageux de n'avoir qu'un pied , et d'arriver à la vie éternelle , que d'en avoir deux , et d'être jeté dans le feu , qui ne peut s'éteindre. Si quelqu'un ne demeure pas en moi , on le jettera dehors ; comme le sarment , il deviendra sec , et on le ramassera , puis on le jettera au feu , et il brûlera. L'Évangéliste saint Jean parle le même langage que son maître : Celui , dit-il , dont le nom ne se trouva pas écrit au Livre de vie , fut jeté dans l'étang de feu. Pour ce qui est des gens lâches , des incrédules , des scélérats , des meurtriers , des impudiques , des empoisonneurs , des idolâtres , et de tous les fourbes , leur partage sera l'étang de feu et de soufre , où ils trouveront la seconde mort.*

Il est donc certain que les méchants seront tourmentés par le feu. Et qu'on n'aille pas se le figurer comme un feu purement spirituel , allumé pour les Démons , et qui n'ait que le

nom de feu. Car saint Grégoire dit expressément que c'est un feu matériel , qui ne brûle pas seulement les corps , mais les esprits mêmes ; et sa doctrine est reçue communément dans l'Ecole. Quant à la manière dont il brûle les esprits , c'est parmi les Théologiens un grand sujet de dispute. Saint Augustin décide en trois mots toute la question , quand il dit que cela se fait d'une façon merveilleuse , mais réelle et véritable. On peut faire la même réponse à ceux qui demandent quelle est la matière de ce feu , qui ne s'éteint point , et comment il se peut faire que les corps des Réprouvés brûlent toujours sans se consumer. C'est un mystère que nous ne comprenons pas ; mais si la chose est admirable , elle n'en est pas moins vraie. L'Eglise le croit , et sa croyance est fondée sur ce que celui qui opère cette merveille est tout-puissant , et que celui qui nous la propose comme véritable , ne se peut tromper ; étant la Sagesse même , et la première Vérité.

Mais laissons cela à part , et contentons-nous de bien méditer ce qu'il nous importe le plus de savoir , quel tourment c'est à un corps humain , plus délicat et plus sensible que tout autre , d'être plongé dans un étang de feu et de soufre , sans jamais mourir. Le tourment est grand , et n'a point de fin ; mais n'est-il pas juste qu'où le péché ne cesse point , la peine dure toujours ? Les tyrans ont inventé bien des sortes de supplices ; le plus douloureux de tous est sans contredit celui du feu. Une seule chose en peut diminuer la rigueur , c'est que s'il est le plus violent , il est aussi le plus court , et qu'on n'y peut résister long-

temps. Qui ne plaindra donc le malheur de ceux qui sont condamnés à un feu qui les tourmente cruellement , et qui jamais ne cessera de les tourmenter ? O ! si l'on pensait à cela , et que l'on en fût bien persuadé , qui est-ce qui se sentant la conscience chargée d'un péché mortel , pourrait s'empêcher de gémir et de fondre en larmes ? Plût à Dieu que chaque pécheur crût que c'est à lui en particulier que le Saint-Esprit adresse ces paroles d'un de ses Prophètes : *Qui de vous pourra supporter l'ardeur d'un feu dévorant ? Qui de vous pourra subsister dans les flammes éternelles ?* Comme s'il disait : Gardez-vous bien de vous charger d'un fardeau que vous ne sauriez porter. Essayez si vous aurez assez de force et de constance pour soutenir l'ardeur excessive de ces flammes épouvantables : mettez la main dans le feu , et voyez comment vous pourrez demeurer éternellement abîmé avec les Démons dans l'étang de feu et de soufre. Pour vous préserver d'un si grand mal , travaillez à réprimer vos passions ; ne vous laissez échapper aucune parole indiscrete , ou qui blesse la charité , abstenez-vous de toute mauvaise action ; et si votre conscience vous reproche quelque péché de quelque nature qu'il soit , tâchez au plus tôt de l'effacher par vos larmes , de vous en purger par la Confession , de l'expier par le jeûne , par la prière et par l'aumône. C'est là le moyen de vous sauver du feu éternel.

Le quatrième tourment des Damnés , est le ver qui déchire sans cesse le cœur , et dont il est fait mention dans Isaïe et dans saint Marc. *Le ver des pécheurs ne mourra point , dit Isaïe , et leur feu ne s'éteindra point.* Le Fils de Dieu ,

dans saint Marc , répète jusqu'à trois fois en un seul Chapitre ces mêmes paroles. Saint Basile , sur le Psaume 33 , semble vouloir dire que c'est un ver matériel et plein de venin , qui ronge toujours la chair , sans pouvoir se rassasier , et qui cause par sa morsure d'horribles douleurs. Mais saint Augustin croit avec plus de raison , que le feu qui ne s'éteint point , est pour le corps , et que le ver qui ne meurt point , est pour l'esprit. C'est aussi l'opinion commune des Théologiens. Ce ver immortel et insatiable , n'est donc autre chose que le souvenir du péché , et la syndérèse , qui comme un ver toujours affamé , pique incessamment le cœur du pécheur , en lui reprochant l'étrange folie qu'il a faite de renoncer à son salut , et de s'engager volontairement dans la damnation , pour jouir d'un plaisir également court et honteux.

On peut en ce monde ou adoucir ou suspendre les fâcheux remords d'une mauvaise conscience , soit en reposant durant la nuit , soit en lisant , ou en travaillant durant le jour , ou en cent autres manières ; mais dans l'Enfer , où il n'y a ni sommeil , ni lecture , ni occupation qui puisse distraire ou divertir , on est jour et nuit rongé de ce ver qui déchire les entrailles des impies , sans leur donner un seul moment de repos. Ainsi transportés de rage contre eux-mêmes , ils gémissent et se lamentent sans cesse , en s'écriant tout en pleurs : O temps heureux , ô favorables momens , que nous avons laissés s'écouler , et que nous ne retrouverons jamais ! O aveugles et insensés que nous étions ! qui nous avait fasciné les yeux , qui nous avait troublé la raison , pour nous ôter

la pensée des maux dont on nous menaçait alors , et que nous souffrons maintenant ? Nous ne manquions pas de Prédicateurs , on ne cessait de nous avertir tantôt en public , tantôt en particulier , du danger où nous étions. De quoi nous profitent aujourd'hui les biens que le monde nous offrait , et qui ne pouvaient servir qu'à irriter contre nous le Dieu des vengeances ? Quand il nous aurait donné des Royaumes , avec toutes les richesses et tous les plaisirs imaginables , quand il aurait pu nous en assurer la jouissance durant plusieurs siècles , tout cela eût-il mérité qu'on l'achetât au prix d'une éternité de tourmens ? Mais il s'en faut bien qu'il nous promît des couronnes , et toutes sortes de délices pour beaucoup d'années : tout ce qu'il nous faisait espérer , n'était que quelque douceur passagère , mêlée d'amertume. Qui donc a pu nous ensorceler jusques à ce point , que malgré tant de sages remontrances , tant de charitables reproches , nous n'avons jamais songé tout de bon à nous préserver des maux à venir ? Voilà ce que disent et ce que diront éternellement ces malheureux , dont le ver ne mourra point , et le feu ne s'éteindra point.

La cinquième peine des méchans est une fâcheuse captivité dans une prison , où ils sont liés si étroitement , qu'ils ne sauraient se remuer. Le Sauveur en parle au sujet de cet homme , qui était entré étourdiment dans la salle du festin , sans avoir pris sa robe de noces. Le Roi , en colère , commanda sur l'heure *qu'on le chassât , et que pieds et poings liés , on le jetât dans un horrible cachot.* L'Apôtre saint Jude en parle aussi dans son Epître. *Dieu,*

dit-il , en attendant qu'il juge les Anges déchus par leur faute du glorieux état où il les avait créés , les tient enchaînés pour jamais dans une obscure prison. Ces liens et ces fers que les Damnés auront aux pieds et aux mains , marquent qu'ils seront éternellement dans la même situation , sans jamais pouvoir se remuer en aucune sorte. Encore si on leur donnait quelque moment pour prendre un peu de repos , cette terrible contrainte leur deviendrait supportable ; mais comme le ver qui les pique ne les quitte point , et que le feu qui les brûle ne leur donne point de relâche , ce leur est une peine étrange que de ne pouvoir se tourner ni changer de place. Qu'y a-t-il de plus fâcheux à un malade , quoique mollement couché , que d'être contraint de demeurer immobile dans le fort d'une fièvre ardente ?

Ce fut sans doute un cruel supplice , que celui qu'on fit souffrir au glorieux martyr Marc d'Aréthuse , lorsqu'après l'avoir lié très-étroitement , et lui avoir frotté tout le corps de miel , on l'exposa nu aux aiguillons des mouches et des guêpes , dont il ne pouvait se défaire , ni en s'enfuyant , ni en les chassant. Saint Grégoire de Nazianze rapporte ceci pour montrer jusqu'où peut aller la malice et la fureur du Démon contre les Martyrs ; mais ce généreux Confesseur de Jésus-Christ avait de quoi se consoler sur le peu de temps que devait durer son Martyre , et sur la durée infinie du bonheur qui l'attendait dans le Ciel. Peut-être avait-il alors dans l'esprit cette sentence de l'Apôtre : *Les souffrances de cette vie , quoique courtes et légères , nous acquièrent là haut une gloire immense et d'une éternelle durée. Au*

contraire, ces misérables, qui en punition de leur désobéissance et de leur libertinage brûlent dans l'Enfer, sont liés par les pieds et par les mains, et exposés en cet état aux vers qui les rongent et aux flammes qui les dévorent, sans qu'ils puissent ni se défendre des vers, ni s'échapper des flammes, ni espérer aucune sorte de soulagement, et moins encore aucune sorte de plaisir dans tous les siècles des siècles.

Le sixième tourment des Damnés, est la compagnie des Démons, suivant ce terrible Arrêt que le Fils de Dieu portera contre eux : *Allez loin de moi, maudits, allez au feu éternel, qui a été allumé pour le Démon et pour ses Anges.* Saint Jean dans l'Apocalypse, dit que le Démon qui séduisait les nations, fut jeté dans l'étang de feu et de soufre avec la Bête, et le faux Prophète, et que tous ceux de qui le nom ne se trouva pas écrit dans le Livre de vie, y furent aussi jetés. Saint Basile, saint Augustin, saint Bernard, et les autres Pères confirment la même chose. Que chacun donc considère combien il est dur de n'avoir jamais d'autre compagnie que celle de ces cruels ennemis du genre humain, qui sont comparés dans l'Écriture à des Lions, à des Dragons, à des Aspics, à des Basilics. Ce n'est pas la moindre partie du bonheur des Saints, que la joie qu'ils ont de pouvoir vivre éternellement avec une multitude innombrable d'Anges, dont ils sont tendrement aimés, et qui excellent en sagesse, en charité, en douceur, et en toutes sortes de perfections. Ce n'est pas non plus la moindre partie du malheur des Réprouvés, que d'être contraints d'habiter toujours avec ces Esprits immondes, dont le

nombre est infini , la haine implacable , et l'aspect affreux. Il ne faut donc pas s'étonner qu'au milieu de tant d'ennemis et de bourreaux , ils versent des torrens de pleurs , et grincement les dents de rage et de désespoir.

Ce sont là les deux dernières peines qu'ils souffrent , et que marque le Sauveur en plusieurs endroits , comme lorsqu'après avoir dit que *les enfans du Royaume seront jetés dans les ténèbres* , il ajoute que *c'est là qu'on pleurera , et qu'on grincera les dents* ; et lorsqu'il adresse aux impies ces épouvantables paroles : *Allez-vous-en loin de moi , vous tous qui faites des œuvres d'iniquité ; allez où l'on pleure , et où l'on grince les dents*. Il répète encore ailleurs la même chose , parce qu'il nous importe extrêmement d'avoir cette vérité bien imprimée dans le cœur. Les pleurs et le grincement de dents nous font connaître la grandeur des autres peines des Damnés. Les pleurs montrent l'excès de la douleur , et le grincement de dents marque un dépit qui va jusques à la rage et à la fureur. L'un et l'autre viennent de l'image triste et toujours présente du bonheur qu'ils ont perdu , du feu qui les brûle , du ver qui les ronge , des ténèbres noires et affreuses qui les environnent , et de la vue continuelle des monstres de l'abîme. Ainsi tous ceux qui n'ont pas voulu pleurer leurs péchés en cette vie durant quelque peu de temps , les pleureront malgré eux en l'autre , mais sans fruit , durant des millions de siècles ; et parce que sur le point de commettre le péché , ils n'ont pas frémi d'horreur , ils frémiront à jamais de dépit et de colère contre eux-mêmes , sans pouvoir se soulager au milieu de leurs tourmens.

L'Apôtre leur disait bien que *c'est quelque chose de terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant* ; mais c'étaient des sourds qui se bouchaient les oreilles , de peur d'entendre sa voix.

Toutes ces choses ont été écrites pour nous , qui sommes encore entre deux chemins , et dans une entière liberté de nous détourner de celui qui mène à la perdition. Car pour ceux qui sont arrivés au terme , ils n'ont plus de salut à espérer , quand ils répandraient autant de larmes , qu'il y a d'eau dans la mer. Pleurez donc , ô Ame chrétienne , pleurez , tandis que vos pleurs peuvent servir à l'expiation de vos offenses. Ne différez pas plus long-temps , parce que le temps passe vite. Songez combien de pécheurs , que la mort surprend tous les jours , sont étonnés de se voir en un moment précipités dans l'Enfer , où ils ne tomberaient pas , s'ils avaient tâché de prévenir par la pénitence un malheur , qui leur fera éternellement verser des larmes et grincer les dents.



CHAPITRE III.

Troisième source des larmes : Le souvenir de la Passion du Sauveur.

LA Passion de Jésus-Christ est encore une source de larmes , et une de ces fontaines , où le Prophète Isaïe veut que nous allions puiser des eaux salutaires. Mais avant que de l'ouvrir , il faut d'abord éloigner ce qui est capable d'en fermer l'entrée.

Quelqu'un pourrait demander pourquoi l'on pleure la mort du Sauveur, puisque ses souffrances sont passées, et que non-seulement, elles sont passées, mais changées en une gloire qui semble devoir les faire oublier. Qu'est-il besoin de compatir à une personne qui ne souffre plus, et qui est hors d'état de souffrir? Quand une femme est en travail, dit le Sauveur même, elle gémit, parce que son temps est venu, et s'il y a auprès d'elle quelques-unes de ses amies, elles lui portent compassion : mais sitôt qu'elle est accouchée, et que ses douleurs ont cessé, elle se réjouit, et tous ceux qui la plaignaient auparavant, se réjouissent avec elle. L'Eglise en use de la même sorte à l'égard de ses Martyrs ; car tandis qu'ils souffrent, cette mère charitable ressent vivement leurs peines ; mais quand ils ont vaincu les Tyrans, elle prend part à leur gloire, et célèbre leurs triomphes. Enfin saint Léon, parlant au peuple, qui honorait la mémoire de Jésus souffrant : Voici, disait-il, la célébrité tant désirée de la Passion de Notre-Seigneur, laquelle parmi les transports d'une joie sainte, ne nous permet pas de nous taire. Que voit-on, continue-t-il, parmi les œuvres de Dieu qui ravissent en admiration ceux qui les contemplent, que voit-on de plus charmant, et qui surpasse plus la portée de l'esprit humain, que la Passion du Sauveur ? Ce saint Docteur trouve donc dans les souffrances de Jésus-Christ des sujets de réjouissance, et il devait être persuadé que le souvenir de sa mort demande plutôt de la joie que de la tristesse, des actions de grâces que des larmes.

Pour répondre à cette question, je dis que

les peines de Notre-Seigneur, mourant sur la Croix, demandent également de la joie et de la tristesse. Car on peut considérer la Passion en trois manières, ou dans elle-même, ou dans son effet, ou dans sa cause. Si on la regarde en elle-même, surtout si on se la figure comme présente, c'est un objet triste et capable d'attendrir les cœurs les plus durs. Si on l'envisage dans son effet, qui est la Rédemption du monde, c'est un sujet non pas de douleur, mais de réjouissance, puisque c'est l'unique moyen que Dieu a choisi pour ouvrir le Ciel aux pécheurs, et pour les faire triompher des Puissances de l'abîme. Si enfin on la considère dans sa cause, qui sont nos péchés, c'est sans doute une vraie matière de gémissemens et de pleurs.

Ce qu'on disait donc de la compassion qui ne doit durer qu'autant que le mal, et qui est suivie de la joie, est très-véritable, quand le mal étant passé, on ne le regarde plus que comme un sujet de gloire. Ainsi l'Eglise ne se proposant les souffrances des Martyrs, que comme des maux passés, et comme des sources de mérites et des sujets de récompense, elle en célèbre toujours la mémoire avec des marques publiques de joie. Mais pour ce qui est de Notre-Seigneur, elle a des jours qui sont consacrés à sa Passion, comme elle en a d'autres qui le sont à sa Résurrection et à son entrée triomphante dans le Ciel. Dans ceux-là, l'on envisage sa Passion telle qu'elle est en elle-même, et dans ceux-ci on la regarde comme la matière de sa gloire; dans ceux-là, on la considère comme présente, et dans ceux-ci, comme passée. Car on ne se propose pas en même temps

Jésus crucifié et Jésus ressuscité , Jésus mourant et Jésus vivant. Mais il n'en est pas des Martyrs comme du Roi des Martyrs : car par l'opprobre de sa mort , il n'a pas seulement mérité son élévation dans la gloire , il nous a aussi mérité à tous la grâce de la Rédemption , et l'on peut dire véritablement que bien que ses souffrances soient passées , sa mort toutefois opère toujours , comme présente , des effets prodigieux dans les Sacremens.

Nous sommes donc obligés de l'honorer , et comme présente et comme passée : ce qui ne convient nullement aux souffrances des Martyrs , qui n'ont obtenu des couronnes que pour eux seuls. Les Justes , dit saint Léon , ont reçu , mais n'ont pas donné des couronnes. Ils nous ont appris par leur constance dans les tourmens , à pratiquer la patience ; mais ce n'est point eux qui nous ont acquis les dons qui nous justifient. Ils sont morts chacun pour soi , et en mourant ils n'ont point payé les dettes d'autrui. Il ne s'est trouvé parmi les enfans des hommes , que Jésus-Christ en qui tous aient été crucifiés , en qui tous soient morts , en qui tous aient été ensevelis , en qui tous soient ressuscités.

Lors donc que ce Père nous enseigne ailleurs qu'il faut célébrer avec joie la Passion du Fils de Dieu , et qu'il est doux aux bonnes ames de la méditer , il ne parle que de la douceur que les larmes saintes portent avec elles. Saint Bonaventure , qui en cent endroits exhorte tous les Chrétiens à pleurer la mort de leur Sauveur , ne sépare point de ces pleurs la joie que produit l'amour. Une ame , dit-il , qui considère attentivement Jésus crucifié , ne peut

s'empêcher de verser des larmes de dévotion et de compassion ; elle s'en fait même un plaisir. Cela posé , il nous est facile de faire voir que l'on ne saurait trop pleurer , lorsqu'on pense à la mort de Notre-Seigneur , soit qu'on se la figure comme présente , ou qu'on la regarde comme l'effet le plus funeste du péché.

La première de ces deux choses se peut prouver par l'exemple du grand saint François. Car cet homme Séraphique , comme remarque saint Bonaventure , se retirait la nuit dans les bois , ou en quelque autre lieu à l'écart , et là il fondait en larmes , et jetait de grands cris , comme s'il eût vu de ses yeux Jésus-Christ en Croix. Saint Bonaventure nous conseille à tous d'en faire autant. Ceux qui ont écrit des Traités ou des Méditations sur ce Mystère d'amour , nous donnent le même conseil ; et si quelqu'un en veut savoir la raison , il n'a qu'à considérer ce que nous en allons dire.

La chose du monde qui nous doit être la plus chère , et que nous devons préférer à toute autre , c'est l'amour de Dieu , tant parce que c'est la matière du premier et du plus grand commandement : *Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur* ; que parce que la charité est cette excellente vertu , par laquelle nous vivons , et sans laquelle nous ne saurions vivre à Dieu ; que c'est elle seule qui ne peut compatir avec le péché mortel ; qu'elle est le principe du mérite , et le lien qui nous attache si étroitement à Dieu , que nous devenons un même esprit avec lui ; qu'enfin c'est en elle qu'est renfermée la perfection de la Loi Chrétienne. Or l'amour s'excite principalement par la considération des bienfaits : Hé ! qui peut

douter que le plus grand des bienfaits de Dieu , ne soit la mort de son Fils , sacrifié pour notre salut ? Le Sauveur lui-même nous le fait assez entendre , lorsqu'il dit que *Dieu a aimé le monde, jusqu'à lui donner son Fils unique*. Saint Paul en devait être bien convaincu , puisqu'écrivant aux Romains , il leur disait que *Dieu a fait éclater l'amour qu'il nous porte , en ce que Jésus-Christ est mort pour nous , dans le temps même que nous étions encore pécheurs* , et par conséquent ses ennemis.

Mais comment nous exciter à aimer notre Souverain Bienfaiteur , si nous ne nous proposons toute la suite de sa Passion que comme une histoire , et si nous ne la regardons que comme une chose passée ? Il faut donc , autant qu'il se peut , nous en faire une peinture aussi vive , que si nous avions le Sauveur même devant les yeux , tantôt baigné d'une sueur de sang et à l'agonie dans le Jardin des Olives , et faisant les derniers efforts pour surmonter la tristesse qui l'accablait ; tantôt exposé parmi les Prêtres et les Phariséens , ses plus mortels ennemis , aux insultes des soldats qui lui crachaient au visage , et lui donnaient des soufflets ; tantôt les mains liées , et debout devant Pilate , puis envoyé par Pilate même à Hérode , et renvoyé par Hérode à Pilate , après mille railleries sanglantes : tantôt attaché à la colonne , flagellé comme un esclave , couronné d'épines , vêtu d'un méchant manteau de pourpre , et une canne à la main , en forme de sceptre , comme un faux Roi , et un injuste usurpateur de la Royauté ; tantôt condamné à mort , et allant au lieu du supplice , chargé de sa Croix , entre deux voleurs ; tantôt crucifié , et

répandant par les plaies de ses mains et de ses pieds , cloués à la Croix , des ruisseaux de sang ; enfin remettant son ame entre les mains de son Père , avec un grand cri et beaucoup de larmes.

Au reste il ne suffit pas de considérer tout cela , comme en passant et presque sans réflexion ; il faut tâcher de l'approfondir , et examiner attentivement quelle est la personne qui souffre , ce qu'elle souffre , pourquoi elle souffre , et qui sont ceux qui la font souffrir. Ces quatre choses bien considérées seront quatre sources de larmes , qui ne tariront jamais. Tous ceux qui ont composé des Livres sur le Mystère de la Passion , et sur la manière de la méditer , les ont expliquées fort au long : mais il me semble qu'on peut encore s'en former une juste idée , en la mesurant de la façon que saint Paul veut qu'on mesure tous les Mystères de notre Religion , c'est-à-dire , selon sa longueur , sa largeur , sa hauteur et sa profondeur ; aussi bien cela s'entend-il particulièrement de la Croix. Nous en ferons donc la matière de quatre considérations , par où nous découvrirons quatre avantages fort considérables , que les souffrances de Notre-Seigneur ont sur celles des Martyrs , et quatre insignes vertus , qu'il y a pratiquées d'une manière toute divine.

La Passion de Jésus-Christ a eu sa longueur , sa largeur , sa hauteur et sa profondeur. La longueur , est sa durée ; la largeur , est la multitude des peines qu'il a endurées ; la hauteur , est l'excès de ces mêmes peines , plus grandes que toutes celles que les Saints ont jamais souffertes ; la profondeur , est son poids et sa plénitude , qui n'a jamais été diminuée par

aucune sorte de soulagement. Examinons toutes ces choses en particulier ; et commençons par sa longueur.

Le dernier tourment du Fils de Dieu, et celui par où il finit sa vie, qui fut celui de la Croix, dura depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième ; si bien qu'on peut dire que sa mort fut longue, puisque pendant tout ce temps-là il souffrit des douleurs mortelles. Il ne mourut pas tout d'un coup, comme ceux à qui l'on tranche la tête ; il ne languit pas un peu de temps seulement, comme ceux qui sont étranglés, ou brûlés, ou noyés, ou dévorés par les bêtes. Sa Passion ne fut pas même toute renfermée dans ces trois heures, qu'il demeura sur la Croix : elle commença dans le Jardin de Gethsémani par cette tristesse excessive, qui lui causa une prodigieuse agonie avec une sueur de sang ; et elle continua jusques à la neuvième heure du lendemain. Ainsi sa durée fut de dix-huit heures entières ; de neuf heures, depuis la troisième de la nuit jusqu'à la douzième ; et de neuf heures depuis la première du jour suivant jusqu'à la neuvième, à laquelle il expira.

Mais ce n'est pas tout : car, à proprement parler, la vie du Sauveur fut une mort continue. Dès le moment de sa Conception, il sut qu'il devait mourir sur une Croix ; il accepta de bon cœur ce genre de mort pour la gloire de son Père, et pour le salut des hommes ; et tant qu'il vécut, il eut tellement la Croix présente à l'esprit, qu'on peut dire qu'il y fut toujours attaché. C'est pour cela qu'il parlait souvent de sa Croix, et du Calice de sa Passion. *Celui*, disait-il, *qui ne veut pas pren-*

dre sa Croix , et me suivre , n'est pas digne de moi. Celui qui veut marcher sur mes pas , qu'il renonce à lui-même , qu'il prenne sa Croix , et me suive. Pouvez-vous boire le Calice que je boirai ? Tout homme qui ne porte pas sa Croix , et ne marche pas sur mes traces , ne peut être mon Disciple. Comprenez par-là , ô Ame chrétienne , que votre Sauveur n'a jamais eu de repos , qu'il a toujours travaillé au grand ouvrage de la Rédemption du monde ; et après cela rougissez de honte , quand vous venez à penser que jusques ici vous avez étrangement négligé votre salut ; que vous vous êtes occupée de toute autre chose , et que le temps qui vous devait être si précieux , vous l'avez perdu en des entretiens inutiles et en des divertissemens profanes.

Mais poursuivons. La Passion de Jésus-Christ ne fut pas seulement longue ; elle eut aussi beaucoup d'étendue par la multitude et par la diversité de ses tourmens. Car pour ne rien dire de la violence avec laquelle il fut pris et lié dans le Jardin ; pour ne point parler des soufflets , des crachats , des coups de fouet , du couronnement d'épines , des malédictions , des injures , des faux témoignages , des railleries , des insultes , et de mille autres sortes de peines , qu'on lui fit souffrir , voyons seulement combien de croix il endura , dans le seul supplice de la Croix.

Premièrement on l'attacha par les pieds et par les mains , avec de gros clous , à ce bois infame ; ce qui lui fit une douleur qu'il est difficile d'exprimer. Secondement il fut élevé avec le bois même , où il était suspendu ; et alors ses plaies s'étant augmentées , et s'augmentant

de plus en plus par le poids du corps , il en sortit une grande quantité de sang. Troisièmement on le dépouilla , et ce fut pour lui quelque chose non-seulement de bien honteux , mais de bien fâcheux d'être ainsi exposé à l'air , dans une saison aussi froide. Quatrièmement les grandes fatigues qu'il avait souffertes , et l'agitation continuelle et violente , où il avait été jusqu'alors , l'avaient réduit à une extrême faiblesse. Car depuis la dernière Cène , jusqu'au temps qu'il fut mis en Croix , il avait beaucoup marché , et toujours à pied , sans prendre de nourriture. D'abord il était sorti de la ville , et était allé au jardin de Gethsémani sur la Montagne des Olives , d'où les Juifs l'ayant ramené à Jérusalem , le traînèrent chez Anne , et puis chez Caïphe ; de là au Prétoire de Pilate , du Prétoire de Pilate au Palais d'Hérode , du Palais d'Hérode , encore une fois au Prétoire , et enfin au Mont de Calvaire , où après tant de mouvemens et de tours longs et pénibles , il devait finir sa carrière.

O mon Sauveur , pour gagner une seule ame , vous vous fatiguâtes tellement un jour , que vous fûtes obligé de vous asseoir sur le bord d'une fontaine : mais aujourd'hui , pour me retirer du péché , et pour m'attirer à vous , moi et tous ceux qui sont pécheurs comme moi , vous faites bien plus de chemin. Epuisé de sang par une cruelle flagellation , accablé du poids de la Croix , qu'on vous a contraint de porter , vous n'avez après cela où vous reposer que ce bois très-dur , et plus capable d'augmenter que de soulager votre lassitude. Ne devrais-je pas aussi me consumer de travaux pour votre service , ou gémir sans cesse , jus-

qu'à ce qu'atténué et abattu par les rigueurs de la Pénitence, je méritasse de recueillir le fruit de votre Passion ?

Mais ce quatrième tourment de Jésus en Croix, n'est pas le dernier : en voici encore un cinquième ; c'est la soif qui le presse à un tel point, qu'oubliant ses autres peines, il ne se plaint que de celle-ci : *J'ai soif*, s'écrie-t-il. Sans doute sa soif devait être extrême, après avoir fatigué pendant dix-huit heures, et avoir perdu presque tout son sang. Car l'expérience montre qu'une grande perte de sang cause d'ordinaire dans le corps une telle sécheresse, que rien ne tourmente plus que la soif. Si tu veux donc, ô mon Ame, présenter à ton Sauveur quelque chose qui lui plaise et qui le soulage, présente-lui non pas du vinaigre comme les Juifs, mais des larmes saintes, des larmes d'amour comme Marie Magdelène, qui pleure au pied de sa Croix ; c'est là cette eau qu'il souhaite, et qu'il te demande ; c'est la seule qui puisse éteindre sa soif.

La sixième peine de Jésus crucifié est de ne pouvoir se servir ni de ses pieds ni de ses mains, et d'être contraint de demeurer immobile dans une entière impuissance de changer de situation. Celle-ci, qui paraît peut-être légère et tolérable à ceux qui ne l'ont point éprouvée, ne paraît pas telle aux paralytiques et aux goutteux, toujours obligés de garder le lit, sans jamais se pouvoir remuer.

On peut compter pour une septième peine du Sauveur la vue de sa sainte Mère et du Disciple qu'il aimait le plus. Car comment aurait-il pu les voir affligés, sans s'affliger avec eux ?

La huitième est de n'entendre de tous côtés

que les blasphèmes des Prêtres , des Phari-siens et des Scribes contre lui. Car à l'égard des personnes qui ont de l'honneur et un mérite extraordinaire , ces sortes d'affronts sont quelque chose de plus sensible que les maux du corps.

La neuvième enfin est une mort honteuse et sanglante. Car quoiqu'il n'y ait rien au monde de plus terrible que la mort , il ne veut pas toutefois s'en exempter ; il veut en mourant désarmer , et s'il est permis de parler ainsi , faire mourir la mort même. Il est donc vrai que sa Passion a une grande étendue , puisqu'elle renferme tant de peines et de tourmens différens ; mais si l'on y trouve de la longueur et de la largeur , on y trouve aussi une espèce de hauteur et de profondeur.

Et pour commencer par la hauteur , ce n'est point exagérer que de dire que les souffrances de Jésus-Christ ont surpassé de beaucoup toutes celles des autres hommes. Dès le moment de son Incarnation , il les prévint toutes ; il y pensa continuellement depuis , et il en porta dans le cœur , jusques à la mort , toute l'amertume. Car lorsqu'on dit que les coups , qui sont prévus , font de plus légères blessures , cela ne se doit entendre que de ceux qu'on peut détourner tout-à-fait , ou parer en quelque sorte , et nullement de ceux qu'on ne saurait éviter , tels que sont ceux qui viennent du Ciel. Un homme sur qui la foudre tombe tout à coup , souffre beaucoup moins qu'un autre à qui l'on dit et qui croit qu'un certain jour il en doit être frappé. Car celui-ci est dans des frayeurs et des inquiétudes continuelles , en attendant ce jour fatal , où il croit mourir d'une si terri-

ble mort. Le Fils de Dieu eut toujours sa Croix devant les yeux ; il n'ignorait rien de ce qu'il avait à souffrir. Il savait quelle serait la multitude et la grandeur de ses peines , et cette image si triste qu'il avait toujours présente , le tourmentait jusques à l'excès.

On peut ajouter qu'il était d'autant plus sensible à la douleur , qu'il avait un corps , formé par le Saint-Esprit , d'un tempérament délicat , propre à exercer parfaitement bien toutes les fonctions des sens. Enfin l'amour qu'il portait aux hommes , et qui lui faisait désirer que leur Rédemption fût abondante , ne lui permit pas de laisser tellement affaiblir ses forces par de si longues et de si rudes souffrances , qu'il n'en eût plus à la fin pour sentir ses maux. Il les conserva jusques au dernier soupir , comme il parut par ce grand cri qu'il poussa un moment avant que de rendre l'ame. Les gens malades à l'extrémité , n'ont pas coutume et ne sont pas en état d'élever beaucoup la voix , parce qu'ils la perdent d'ordinaire avec la parole : mais Jésus voulant montrer qu'il était en son pouvoir ou de mourir ou de vivre , de mourir quand il voudrait , et pas plus tôt qu'il ne voudrait , s'écria à haute voix : *Mon Père je remets mon Ame entre vos mains* , et en disant ces paroles , il expira. Le Centurion qui l'avait entendu crier de la sorte , en fut tellement surpris , qu'il dit aussitôt : *Certainement cet homme était le Fils de Dieu.*

O mon Jésus , il faut avouer qu'il ne manque rien à votre Ouvrage , qui est celui de notre Rédemption ; vous avez offert à votre Père un Sacrifice accompli , en conservant jusques à la mort toutes vos forces , et l'usage entièrement

libre de vos sens , pour mieux goûter l'amertume de votre Calice. Plaise à votre infinie Bonté que nous qui sommes vos serviteurs , étant animés par votre exemple , nous ayons assez de courage pour achever glorieusement tout ce que nous entreprendrons pour votre gloire et pour le salut des Ames. Faites au moins que s'il nous arrive jamais d'abandonner par lâcheté de si saintes entreprises , nous témoignions par nos larmes le regret que nous en avons ; qu'ainsi nous puissions suppléer ce qui manquera à notre ouvrage , et par notre humilité regagner ce que nous aurons perdu par notre faiblesse et notre inconstance.

Il ne reste plus à considérer dans la Passion de Jésus-Christ , que ce que nous appelons profondeur. C'est une mer pleine d'amertume , où il ne se mêle pas la moindre douceur. On n'a guères de plaisir en cette vie sans quelque chagrin , ni de chagrin sans quelque plaisir : mais les souffrances de Notre-Seigneur sont toutes pures et sans nul adoucissement.

Ce qui nous console le plus dans nos afflictions , c'est la présence de nos amis : Jésus d'abord fut abandonné de tous les siens , qui le laissèrent et prirent la fuite ; l'un d'eux le trahit ; un autre jura qu'il ne le connaissait point , et pendant qu'on l'accusait sur beaucoup de chefs , il ne se trouva personne parmi ses Disciples qui osât prendre sa défense ni se déclarer pour lui. Ce fut alors que se vérifia ce qu'il dit par Isaïe : *J'ai regardé de toutes parts , et nul ne venait à mon secours ; J'ai cherché , et il ne se trouvait personne qui me voulût soulager.* Il est vrai que dans le Jardin , il lui apparut un Ange , qui le fortifia , mais ce fut avant

sa Passion , afin de l'y préparer : nul depuis ne se présenta pour le consoler et pour l'assister. Il n'y eut pas jusqu'à son Père qui ne semblât s'éloigner de lui : *Mon Dieu , mon Dieu,* disait-il , *pourquoi m'avez-vous délaissé ?* Qui est-ce donc qui ne l'abandonne , et qui ne se retire de lui , lorsqu'il est abandonné de son propre Père ?

Gardons-nous bien toutefois de prendre cette sorte d'abandonnement pour un éloignement véritable , ou pour un défaut de tendresse dans le Père pour son Fils ; il l'aime autant que jamais , et si l'on dit qu'il l'abandonne , c'est seulement pour marquer que par le désir qu'il a de sauver les hommes , il le laisse entre les mains de ses ennemis , et veut qu'il souffre des douleurs extrêmes , sans lui donner de consolation. Le Fils souffre donc , et il ne se plaint qu'afin qu'on sache qu'il sent vivement ses peines. Car ceux qui étaient présens à son supplice , le voyaient dans une tranquillité et une paix si profonde , qu'il ne lui échappait pas le moindre soupir. Pour leur montrer donc qu'il n'était point insensible aux grands maux qu'il endurait , il crut devoir adresser à son Père ces paroles , qui marquaient en même temps et sa douleur , et une espèce d'étonnement de se voir ainsi délaissé.

Nous vous rendons mille actions de grâces , ô mon aimable Sauveur , de la bonté que vous avez eue de nous acheter , par tant de travaux , de fatigues et de douleurs , un repos et un contentement éternel : ajoutez à toutes les grâces qu'il vous a plu de nous faire jusqu'à ce jour , celle de nous éclairer l'esprit , afin que reconnaissant les obligations infinies que

nous vous avons , nous ne cessons de vous en bénir , et qu'il n'y ait rien que nous n'employions pour y profiter. Imprimez si bien dans notre mémoire et dans notre cœur l'image de votre mort , qu'elle nous serve , tant que nous vivrons , et d'un frein pour nous détourner du mal , et d'un aiguillon pour nous exciter au bien.

Mais considérons encore d'une autre manière les dimensions de la Croix de Jésus-Christ. La longueur marque sa patience , la largeur sa charité , la hauteur son obéissance , la profondeur son humilité ; quatre vertus qui éclatèrent merveilleusement dans tout le cours de sa Passion.

La patience est désignée par la longueur , comme ayant une liaison essentielle , et , pour mieux dire , n'étant qu'une même chose avec la constance et la longanimité. Le Sauveur la pratiqua excellemment , parmi tant d'outrages et de mauvais traitemens qu'il reçut tant des Pontifes et des Prêtres , que de Pilate , et d'Hérode , et des soldats , et du peuple , presque toute une nuit et tout un jour , sans se fâcher , sans menacer , sans dire un seul mot qui pût offenser personne , sans ouvrir la bouche , non plus qu'un agneau qu'on mène à la boucherie. C'est ce que saint Pierre veut que nous admirions , et que nous imitions tout ensemble , quand il dit : *Jésus-Christ a souffert pour nous. Il vous a laissé un exemple que vous devez suivre. Lorsqu'on lui disait des injures , il n'en disait point ; lorsqu'on l'outrageait , il ne faisait point de menaces ; mais il se livrait lui-même à un Juge qui le condamnait injustement.*

La largeur est la charité ; parce que le pré-

cepte de la charité est d'une étendue infinie, et il faut bien que son étendue soit grande, puisqu'un Chrétien doit aimer jusques à ses ennemis. C'est ce que fit le Sauveur pour notre instruction, lorsqu'il pria pour les siens, en disant : *Mon Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font.* Sa charité pouvait-elle aller plus loin, qu'à pardonner à des impies, qui le maltraitaient cruellement, et non-seulement à leur pardonner, mais encore à les excuser, à les recommander à leur Juge, et à s'employer auprès de lui, pour leur obtenir leur grâce ? Qui a jamais entendu parler d'un tel excès de bonté ? Un homme mourant sur une croix, un homme Dieu, de qui les plaies sont encore fraîches, et les douleurs très-aiguës, s'oublie lui-même, et ne pense qu'à sauver ceux qui lui ôtent la vie, qu'à détourner de dessus leur tête la foudre qui les menace, pendant qu'à ses yeux, et au pied même de sa Croix, ils partagent entre eux ses habits. Cet exemple de charité est si merveilleux, qu'on ne saurait trop s'étonner qu'il y ait encore des Chrétiens qui respirent la vengeance, et qui ne puissent se résoudre à pardonner à leurs ennemis.

La hauteur a rapport à l'obéissance : car cette vertu regarde la souveraine Majesté de Dieu, qui est infiniment au-dessus de toutes les choses créées, et de qui procède toute la puissance des Grands de la terre. Elle parut avec autant d'éclat qu'aucune autre, dans la Passion du Sauveur, qui se soumit à la volonté de son Père, dans la chose du monde la plus difficile, et la plus contraire à la nature ; *s'étant humilié*, comme dit l'Apôtre, *et rendu obéissant jusques à la mort, et à la mort de la Croix.* Il est

vrai que sa sainte Humanité ressentit dans le Jardin une telle horreur des peines , qu'il pria son Père de vouloir bien détourner de lui le Calice qu'il lui présentait ; mais il ajouta aussitôt : *Que ma volonté cependant ne se fasse point , mais la vôtre.* O que nous avons ici une admirable leçon d'obéissance ! C'est là renoncer entièrement à soi-même ; c'est mortifier tout de bon sa volonté propre ; c'est offrir un sacrifice excellent et d'un mérite infini à la Majesté divine.

Enfin par la profondeur nous entendons l'humilité , qui d'elle-même tend toujours en bas , qui choisit partout la dernière place , qui cède à tous , et ne se préfère jamais à personne. Elle a toujours été la vertu favorite de Notre-Seigneur ; c'est de lui qu'il veut qu'on apprenne à la pratiquer. *Apprenez de moi* , dit-il , *que je suis doux et humble de cœur.* Dans sa Passion , non-seulement il souffrit qu'on lui préférât un voleur , un meurtrier , un Barrabas ; mais par un excès d'humilité , il se soumit à la mort , et à la mort de la Croix. Que dites vous à cela , ô ame Chrétienne ? Ayant cet exemple d'humilité devant les yeux , aurez-vous désormais envie de vous élever au-dessus des autres , et de contester sur la préséance ?

Mais passons à l'autre point , qui contient un second motif de pleurer et de gémir , au sujet des souffrances du Sauveur. Le premier moyen de s'y laisser attendrir , c'est de se les figurer , non comme passées , mais comme présentes : l'autre est de les regarder , non en elles-mêmes , mais comme des effets du péché. Nous avons assez parlé du premier , parlons du second , et présupposons d'abord qu'il n'y

avait sur la terre aucune puissance capable d'ôter la vie au Sauveur, s'il ne se fût volontairement livré à la mort.

Cela est facile à prouver. Car qui pourrait faire mourir le Fils unique du Tout-puissant, s'il le voulait empêcher ? Serait-ce une troupe de soldats et de satellites des Juifs ? En leur disant seulement : *C'est moi* ; il les renversa par terre. Serait-ce Pilate, Gouverneur de la Judée, ou l'Empereur même ? Que sont-ils, que cendre et poussière, devant celui qui est la vertu de Dieu ? Serait-ce le Prince des ténèbres ? Combien de fois d'un seul mot a-t-il chassé et fait rentrer dans l'Enfer les Esprits immondes ? Serait-ce enfin la Justice divine ? Que pourrait-elle condamner et punir dans celui qui est *très-saint, et très-innocent, qui n'a rien de commun avec les pécheurs, qui est plus élevé que les Cieux, et plus pur que les Séraphins*. Qu'est-ce donc qui l'a pu faire mourir ? C'est la malice des hommes ; c'est la bonté du Père éternel ; c'est la charité de ce Fils obéissant. *Je l'ai frappé, dit le Père, pour le péché de mon peuple. Il s'est humilié, dit l'Apôtre, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix.*

Il ne faut rejeter la cause de ses souffrances que sur nos péchés, sur ceux d'Adam, et sur ceux de ses enfans. Non, les épines, quoique piquantes, n'eussent pu percer cette Tête, digne de la vénération des Puissances, des Principautés, des Vertus du Ciel, si mon orgueil ne les y eût fait entrer. Jamais les coups de fouet, quoique redoublés, n'eussent déchiré cette chair sacrée, si mes passions brutales n'en eussent augmenté la force. Jamais les

clous , quoique très-pointus , n'eussent fait de plaies à ces pieds et à ces mains , si mon avarice ne les y eût enfoncés. Jamais la mort n'eût attaqué l'Auteur de la vie , si mon ambition ne lui eût , pour ainsi dire , prêté la main , et n'eût conspiré avec elle. Quoi donc , les péchés des hommes ont-ils pu faire succomber *la vertu de Dieu* ? Non ; c'est plutôt la haine que Dieu a pour le péché ; c'est plutôt l'amour que le Père porte aux hommes ; c'est plutôt l'obéissance que le Fils rend à son Père. Mais , quoi qu'on dise , il faut confesser que tout le mal vient du péché , puisque sans lui le Sauveur n'eût point eu besoin de mourir. Il aurait donc grand sujet de nous imputer sa mort , et de nous en rendre responsables : mais il aime mieux s'en prendre à sa charité , et à son zèle pour notre salut. Il nous décharge de ce crime , lorsque parlant du Sacrifice qu'il devait faire de sa vie : *Nul , dit-il , ne m'ôte la vie ; mais je la donne de moi-même. L'Apôtre admirant ces excès de miséricorde et de bonté , disait en son nom de tous les enfans d'Adam ; Jésus-Christ nous a aimés jusqu'à se livrer lui-même , et à s'offrir à Dieu , comme une victime d'agréable odeur.*

Quoi donc , ne présenterai-je rien au Seigneur qui m'a comblé de bienfaits , qui , pour me laver de mes péchés , m'a fait un bain de son sang ? Je lui offrirai *un cœur contrit et humilié* ; je lui offrirai des larmes , qui seront des preuves du regret sincère que j'ai de l'avoir grièvement offensé ; je lui offrirai une volonté prête à faire tout ce qu'il demandera de moi. Demandez , Seigneur , tout ce qu'il vous plaira ; car je suis à vous , et je ne puis vous refuser

rien. Mais, ô mon ame, quelle autre chose crois-tu qu'il veuille de toi que ton salut? C'est ce qu'il désirait avec ardeur, lorsqu'il s'écriait sur la Croix : *J'ai soif*. Hé quoi, Seigneur, est-ce donc qu'après avoir travaillé pour nous jusqu'à la mort de la Croix, vous ne demandez autre chose de nous, pour marque de notre reconnaissance, sinon que nous coopérions avec vous à notre salut? C'est là sans doute l'exemple le plus admirable que vous nous puissiez donner d'une charité infinie. Donnez-nous donc ce que vous nous demandez, et demandez-nous ce que vous voudrez ; car par-là, votre volonté étant accomplie, notre obéissance sera parfaite, pour votre plus grande gloire, et pour notre plus grand bien.



CHAPITRE IV.

Quatrième source des larmes : Les persécutions de l'Eglise.

L'ÉGLISE, cette vraie Colombe, qui gémit toujours, tandis qu'elle est éloignée de sa patrie, et qu'elle marche par des chemins difficiles pour y arriver, l'Eglise ne sera jamais sans persécutions. Car l'Apôtre ne nous trompe point, quand il nous assure que *tous ceux qui avec la grâce de Jésus-Christ veulent bien vivre, doivent s'attendre à être persécutés*. Or parmi les persécutions qu'elle souffre, il y en a de visibles, et il y en a de cachées. Quand les premières viennent à cesser, les autres commen-

cent ; et ce sont celles qu'on a le plus de peine à soutenir. C'est d'elles aussi qu'on peut expliquer avec saint Bernard ces paroles du Roi Ezéchias : *Voici qu'au milieu de la paix, mon amertume est extrême.* L'Eglise donc ne peut s'exempter de gémir, et le propre de ses vrais enfans est de compatir aux maux de leur mère.

Parcourons, si vous voulez, tous ses âges différens. Le premier qui fut celui de sa naissance, se compte depuis la venue du Sauveur jusqu'à l'empire de Néron. C'est dans ce temps-là qu'elle souffrit une rude persécution de la part des Juifs. Car ces ennemis de la vérité, non-contens d'avoir crucifié leur Messie, lapidèrent saint Etienne, poussèrent Hérode à faire mourir saint Jacques, frère de saint Jean, et à mettre saint Pierre en prison ; flagellèrent tous les Apôtres, précipitèrent du haut du Temple saint Jacques le Mineur, firent fouetter saint Paul jusqu'à cinq fois, et essayèrent souvent de le tuer. Saint Luc même écrit qu'ils suscitèrent les Gentils et conspirèrent avec eux contre les nouveaux Fidèles. Mais enfin, par un juste jugement de Dieu, ils furent tous, ou tués, ou dissipés ; Jérusalem leur Capitale fut saccagée, et leur Royauté détruite.

Alors l'Eglise fut attaquée par les Idolâtres. Plusieurs empereurs Romains, à commencer par Domitien, lui déclarèrent la guerre, sacrifièrent à leurs faux Dieux une infinité de Chrétiens. Il est vrai que parmi les Païens, son premier persécuteur fut Néron ; mais de son temps la persécution des Juifs n'était pas finie, et Jérusalem avec son Temple subsistait encore. Quelque violentes néanmoins que fussent toutes ces tempêtes, elles s'apaisaient de temps

en temps , et étaient suivies d'un calme assez doux. Mais saint Cyprien et Eusèbe de Césarée ont remarqué que lorsque du côté des Tyrans on était en paix , il s'élevait une espèce de persécution de la part des vices , qui causaient une telle corruption parmi les Fidèles , que Dieu irrité n'avait point de moyen plus sûr ni plus ordinaire pour les obliger à rentrer dans leur devoir , que de rallumer la haine des Païens contre eux.

Voici ce qu'en dit saint Cyprien : Dieu a voulu que sa famille fût éprouvée ; et voyant que par une longue paix , la discipline s'était beaucoup relâchée , il a relevé par une correction salutaire notre foi toute languissante et comme endormie. Mais bien que pour nos péchés nous méritassions un châtement plus sévère , il a su si bien modérer et adoucir toutes choses , par son infinie Bonté , que le mal qu'on nous a fait n'est pas tant une persécution qu'une simple épreuve. Eusèbe de Césarée parle de la même sorte , et dit avec un grand sentiment de douleur : Nos désordres étaient arrivés à un tel excès , qu'on ne voyait plus parmi nous que lâcheté et que mollesse ; que la jalousie régnait partout ; qu'on ne faisait que se dire des injures , que se donner des malédictions , que se déchirer les uns les autres ; que les prélats mêmes se décriaient mutuellement ; que les peuples étaient divisés entre eux , qu'enfin sous un masque de Religion , sous un visage modeste et un extérieur composé , l'on cachait une extrême méchanceté. Dieu cependant qui voyait encore partout un grand nombre de vrais Chrétiens , nous traitait avec assez de douceur , et semblait nous épargner.

Mais enfin lorsqu'aveuglés par nos passions , nous ne nous sommes plus mis en peine d'apaiser sa juste colère , il a répandu , selon que parle Jérémie , d'épaisses ténèbres sur la fille de Sion , etc.

La persécution des Païens et des Idolâtres ayant cessé , du moins en partie , il en vint une autre encore plus dangereuse , qui fut celle des Hérétiques. Car quoique dès le commencement on eût semé dans l'Eglise des erreurs , comme de l'ivraie parmi le froment , néanmoins l'opiniâtreté et la fureur des Ariens , qui s'élevèrent du temps du grand Constantin , fut si excessive , qu'à peine pouvons-nous dire qu'avant eux l'Eglise ait eu de ces sortes d'ennemis. Ainsi ce fut proprement sous le règne de ce Prince que les guerres des Païens étant finies , celles des hérétiques commencèrent , et l'on n'en verra la fin qu'à la mort de l'Ante-Christ : car cet *homme de péché* , sera le dernier persécuteur des Fidèles , et comme sa persécution sera la dernière , elle sera aussi la plus cruelle et la plus sanglante.

Mais pour ne parler que du XVII^e siècle où nous vivons , avons-nous plus de sujet de nous réjouir de la paix où l'Eglise semble être aujourd'hui , que de gémir des maux qu'elle souffre ? Pour moi , je crois et je soutiens qu'il n'est point de genre de persécution , hors celle de l'Antechrist , où elle ne soit exposée. Premièrement celle des Juifs dure encore. Car outre que par leurs usures , ils causent un vrai préjudice aux Chrétiens , ils en abusent plusieurs , et sous le nom de Chrétien , dont ils se couvrent , ils leur inspirent en divers endroits la haine de Jésus-Christ. Les Mahométans ,

aussi-bien que les Idolâtres , continuent aussi à maltraiter les Fidèles , non-seulement en Asie et en Afrique , mais même en Europe. Encore s'ils se contentaient de les dépouiller de leurs biens ; mais ils en engagent un assez grand nombre à renoncer au Christianisme pour embrasser la brutale Secte de Mahomet. Joignez à cela les persécutions si souvent renouvelées de nos jours dans le Japon , contre une Eglise , qui , quoique naissante , s'est signalée par la fermeté de sa foi , et par la constance de ses Martyrs.

A l'égard des Hérétiques et des Novateurs , la Religion a-t-elle jamais tant souffert qu'elle souffre maintenant ; soit par l'effroyable multitude des Sectes , qui se sont élevées contre elle , et qui troublent son repos , soit par le faux zèle des Sectaires , à répandre partout leurs erreurs ; soit par les horribles cruautés qu'on exerce sur les Catholiques , et particulièrement sur les Prêtres ? Dans l'Orient , et du côté du Midi les anciennes hérésies de Nestorius et d'Eutichès subsistent encore. Dans l'Occident , et parmi les peuples du Nord , outre celles qu'on a inventées de nouveau , et qui sont sans nombre , on a fait revivre l'Arianisme , et les dogmes d'Ebion et de Cérinthe , qui foudroyés depuis plus de treize cents ans , paraissaient ensevelis dans l'oubli. Ainsi la persécution des Hérétiques de ce temps , surpasse toutes celles des siècles passés. Que doivent donc faire ceux à qui il reste quelque sentiment de Religion ? et que peuvent-ils faire de mieux que de verser des larmes en abondance ? Qu'y a-t-il de plus déplorable que la perte de tant d'ames , que l'amour de la nou-

veauté précipite tous les jours et à toute heure en Enfer ? Peut-on voir sans une extrême douleur le culte de Dieu , ou notablement diminué , ou tout à fait aboli ?

Mais que dirons-nous de la persécution des vices qui naissent de notre penchant naturel au mal ? Celle-ci est intérieure et cachée ; car elle nous est suscitée par des ennemis invisibles , qui sont les Démons , dont les traits ardens et envenimés , blessent d'autant plus dangereusement et plus immanquablement , que la plaie est faite avant qu'on ait pu prévoir le coup. Autrefois , comme on l'a déjà remarqué , une persécution succédait à l'autre , et Dieu qui dispose sagement de tout , pour mettre fin à celle des vices , envoyait , ou pour mieux dire , permettait celle des Tyrans. Mais aujourd'hui elles viennent toutes ensemble , sans que pour cela nous sortions de notre assoupissement , ni que nous sentions la main de Dieu , qui s'appesantit sur nous. Croyons-nous que nos vices soient , ou entièrement domptés , ou si affaiblis , qu'ils ne puissent plus nous faire la guerre , et que nous soyons en paix de ce côté là ? Plût à Dieu que cela fût vrai ! Mais je sais qu'en cette partie de l'Europe , que nous habitons , et où l'on ne craint ni les Turcs , ni les Hérétiques , on entend souvent proférer et contre Dieu et contre les Saints des blasphèmes qui feraient horreur aux Mahométans et aux Idolâtres. Et quel péché est-ce que le blasphème ? Il est si grand , que si l'on en croit saint Thomas , il n'y en a point de pareil. Aussi dans l'ancienne Loi , Dieu voulait que quiconque en serait trouvé coupable , fût puni de mort sans rémission.

Je n'ignore pas non plus, que les parjures, qui approchent fort du blasphème, sont devenus si communs en certains pays, que plusieurs n'ont point de honte d'assurer, même avec serment et en justice, les plus grandes faussetés. Je frémis, lorsque je pense aux adultères, aux homicides, aux larcins, et à tant d'autres crimes énormes, qui se commettent partout, et qui font voir clairement la vérité de ces paroles du Prophète Osée : *La médianse, l'imposture, l'homicide, le larcin, l'adultère se sont répandus, et ont fait une inondation dans le monde; et un sang a été suivi d'un autre sang*, c'est-à-dire, un crime a été suivi d'un autre crime. Pour marquer une quantité prodigieuse de toutes sortes de péchés, on en parle comme d'une inondation qui se fait, lorsqu'une rivière extraordinairement enflée par les pluies, se déborde avec impétuosité, et couvre les terres voisines. Ce qu'on ajoute qu'un sang a été suivi d'un autre, en fait voir aussi l'effroyable multitude. Car souvent dans l'Écriture le mot de sang, signifie péché, et quand on dit qu'un péché en suit un autre, de manière qu'ils se touchent, ainsi que parle le Prophète, on veut dire que ce ne sont pas seulement des gouttes de sang séparées, mais que ce sont comme des ruisseaux, qui venant à s'assembler, forment des torrens et des rivières larges et profondes.

Voyons encore à quel excès sont montés le luxe, et la vanité du monde. Ne les voit-on pas croître tous les jours, comme si l'on n'y avait pas renoncé solennellement au Baptême ? On en est venu au point de ne plus donner de bornes à l'avarice, à cette furieuse passion d'amas-

ser du bien, d'augmenter ses revenus, *de joindre héritage à héritage, maison à maison*, comme s'il n'y avait point de pauvres au monde, à qui l'on pût donner ce qu'on a de superflu. Que les Prélats considèrent avec attention ce que saint Bernard écrit là-dessus à un Archevêque de Sens ; que les Ecclésiastiques fassent reflexion sur ce qu'il en dit dans l'explication de ces paroles : *Voilà que nous avons tout quitté* ; que les gens d'Eglise et les gens du monde lisent son Sermon XXXIII sur le Cantique, et ils verront ce qu'on doit penser de nos Chrétiens d'aujourd'hui. Voici seulement quelques paroles de ce Sermon, qui m'ont semblé les plus remarquables.

« A la vérité le siècle où nous sommes est exempt de la frayeur de la nuit, et de la flèche qui vole durant le jour, figures du Paganisme et de l'hérésie ; mais il est fort infecté d'un autre mal, qui, comme un poison subtil, s'insinue à la faveur des ténèbres. Malheur à cette nation, qui ne se garde pas du levain des Phariséens, je veux dire, de l'hypocrisie ; si toutefois on doit appeler hypocrisie, un vice qui est devenu tellement commun, qu'il ne se peut plus cacher. Il se glisse maintenant une grande corruption dans tous les membres de l'Eglise, et le mal est d'autant plus incurable, qu'il est général, il est d'autant plus dangereux, qu'il est interne et couvert. Car si un ennemi déclaré, si un hérétique s'élevait contre elle, il serait incontinent jeté dehors, et sécherait comme le sarment, quand il est coupé : mais aujourd'hui, qui peut-elle rejeter, et où se cacherait-elle ? Tous sont ses amis et ses ennemis en même temps : ils sont tous ses domes-

tiques, et pas un d'eux ne veut vivre en paix; ils font profession d'être Ministres de Jésus-Christ, et ils servent l'Antechrist; ils marchent pompeusement enrichis des biens du Seigneur, et ils ne rendent point au Seigneur l'honneur qu'ils lui doivent; ils affectent une propreté et des parures immodestes; ils se font voir en public avec des habits de comédiens, et un équipage superbe; les brides et les selles de leurs chevaux, et jusqu'à leurs épérons, tout est doré; et souvent leurs épérons brillent plus que les Autels; leurs tables sont magnifiques; ce n'est chez eux que festins, que concerts de luths, de violons et de flûtes. Leurs pressoirs regorgent de vin; et leurs celliers sont si pleins, qu'un seul ne pouvant tout contenir, on en remplit plusieurs autres; ils ont des boîtes remplies de senteurs, et leur bourse n'est jamais vide. Voilà la vie des Ecclésiastiques de ce temps, Prévôts, Doyens, Archidiaques, Evêques, Archevêques. Ce désordre a été prédit autrefois, et présentement nous voyons la prédiction accomplie. Ainsi la paix dont jouit l'Eglise, lui est très-amère. L'amertume qu'elle sentait dans les premiers siècles, à la mort de ses Martyrs, était grande; celle que les guerres des Hérétiques lui ont causée depuis ce temps-là, a été encore plus grande; mais la plus grande de toutes, est celle, dont elle se trouve remplie aujourd'hui, qu'elle voit les mœurs corrompues de ses domestiques et de ses enfans. »

Tout ce discours est de saint Bernard; ajoutons-y celui de saint Cyprien, qui expliquant la raison pour laquelle Dieu permet que les siens soient persécutés, parle de la sorte : « Chacun

ne pensait qu'à s'enrichir, et oubliant ce que les premiers Chrétiens avait fait du temps des Apôtres, et ce qu'on devrait toujours faire, on avait une telle envie d'accroître son bien, qu'on ne croyait pas en pouvoir jamais acquérir assez. Il ne paraissait ni foi dans les Ministres de l'Eglise; point de régularité dans les mœurs, point de charité dans les œuvres. Les femmes se mettaient du fard sur le visage, les hommes savaient changer la couleur de leurs cheveux, et ils s'en étaient fait un art; on remarquait dans leurs yeux et dans leurs regards je ne sais quoi de lascif, beaucoup d'artifice dans leurs paroles pour en imposer aux plus simples et pour se tromper les uns les autres: on jurait non-seulement sans nécessité, mais à faux; on méprisait avec un orgueil insupportable les ordres des Supérieurs; on ne craignait point de médire du prochain, et l'on conservait long-temps dans son cœur des haines mortelles. Plusieurs Prélats qui devraient porter le peuple à la piété, et lui en donner l'exemple, négligeaient les choses de Dieu, quittaient leur siège, abandonnaient leur troupeau, et allaient dans des pays éloignés, pour y exercer un commerce sordide et indigne d'eux. On ne se mettait plus en peine de secourir les Fidèles dans leurs plus pressans besoins; on ne pensait qu'à amasser de l'argent, qu'à s'emparer des terres d'autrui, qu'à multiplier son bien par l'usure. Quel châtimement méritons-nous pourtant de péchés si énormes!

Voilà ce qu'écrivit saint Cyprien des désordres de son temps, voilà le tableau qu'il en fait; c'est à nous de voir si en ce temps-ci, l'on n'en commet point de pareils, et qui méritent d'être déplorés autant que ceux-là.

Songez que si les siècles passés ont eu des Cypriens et des Bernards, pour apprendre aux peuples par l'exemple de leur sainteté à vivre chrétiennement, et si ceux qui n'ont pas voulu les imiter sont inexcusables, on peut dire que ce dernier siècle, quelque corrompu qu'il soit, n'a pas manqué de grands hommes, dont la sainte vie peut servir à tous d'un parfait modèle des plus héroïques vertus. Pour nous autres Ecclésiastiques, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur saint Charles Borromée, cette grande lumière du monde, qui étant, non sous le boisseau, mais sur le chandelier, a éclairé toute la maison de Dieu. On pourra juger de son mérite par l'extrême différence qu'on voit entre lui et ceux dont saint Cyprien et saint Bernard condamnent avec raison les dérèglemens.

Ceux-ci négligeaient le ministère de la prédication, si propre aux Evêques; et lui ne cessa de prêcher qu'en cessant de vivre: ils abandonnaient leur troupeau, pour aller faire un honteux trafic dans des Provinces éloignées; et lui ne quitta jamais le sien, hors que ce fût pour le bien du troupeau même, et dans la seule nécessité. Ils laissaient des pauvres sans secours; et lui vendait tout, pour avoir de quoi subvenir à leurs besoins: ils exerçaient hautement l'usure, au grand scandale du peuple; et lui ne connaissait point d'autre usure que celle qui se pratique innocemment et saintement avec Dieu, suivant ce que dit le Sage: *Celui qui donne l'aumône au pauvre, prête au Seigneur à usure.* Ils n'étaient nullement touchés de ne voir ni piété dans les Prêtres, ni foi sincère dans les Ministères de l'Eglise, et lui travaillait jour et nuit à réformer le Clergé,

à rétablir dans son Diocèse la discipline ecclésiastique ; et c'est pour cela qu'il a fait tant de Statuts , et d'Ordonnances si sages qui serviront de règles à toute la postérité. Ils marchaient d'une manière pompeuse et pleine de faste, parés des biens du Seigneur, quoiqu'ils se missent peu en peine de ce qui regarde le service du Seigneur ; et lui, hors les marques de sa dignité, paraissait vêtu pauvrement, toujours occupé des choses de Dieu, prêchant et catéchisant en toute occasion, et passant souvent la nuit en prière. Ils aimaient le luxe dans leur table, et buvaient dans des vases de grand prix ; et lui aimait la frugalité, n'usant que de viandes très-communes, et ne se servant jamais de vaisselle d'or ni d'argent. Ils étaient toujours dans les festins, et y commettaient de grand excès ; et lui jeûnait fort souvent, et pour l'ordinaire au pain et à l'eau. Ils joignaient à la bonne chère les concerts de luths, de flûtes, et de violons : et lui ne pouvait souffrir à table d'autre divertissement que celui qu'on peut tirer de la lecture des saints Livres. Ils avaient du vin en abondance dans leurs pressoirs, leurs celliers regorgeaient de biens ; il avaient des boîtes pleines de poudres de senteurs, et leur bourse toujours bien remplie d'argent, et lui préférant à tous les trésors du monde la pauvreté de Jésus-Christ, de riche qu'il était, s'était fait pauvre, et non content d'employer tout son patrimoine en œuvres de charité, il quitta volontairement plusieurs bénéfices considérables qu'il possédait, exemple rare, et comme inoui jusqu'alors. O véritable disciple, ô parfait imitateur de Jésus-Christ ! O que nous serions heureux, si nous imitions celui dont nous admirons et

nous louons la sainteté. Mais que nous sommes à plaindre de ce qu'ayant devant les yeux un si grand exemple des plus excellentes vertus, nous ne voyons pas dans ce miroir nos défauts, et nous ne travaillons pas à les corriger!



CHAPITRE V.

Cinquième source des larmes : La considération de la dignité et des fonctions sacerdotales.

QUOIQUE dans le Chapitre précédent nous ayons considéré en général les misères de l'Eglise, et que nous ayons touché en particulier ce qui regarde les Prélats et les principaux Ministres de l'Eglise, néanmoins comme on ne saurait trop pleurer les déréglemens qui se glissent parmi les personnes consacrées à Dieu ni s'employer avec trop de soin à y remédier, il m'a semblé à propos de dire ici ce que le Saint-Esprit me suggérera sur le pitoyable état où sont tous les membres qui composent le corps de l'Eglise.

On peut distinguer parmi les Fidèles comme trois ordres. Le premier contient toutes les personnes, qui sont dans l'état de perfection acquise, savoir les Evêques et les Prélats, auxquels nous joindrons les Prêtres qui tiennent un rang inférieur dans la Hiérarchie, avec les autres Ministres Ecclésiastiques. Le second renferme tous ceux qui sont obligés par leur institut de tendre à la perfection, et ceux-ci sont les Religieux tant hommes que

filles et femmes , qui ont renoncé au monde , soit qu'ils vivent en Communauté , ou en solitude. Le troisième comprend les laïques de toute condition , lesquels engagés dans le mariage , ont une femme , des enfans , des serviteurs à gouverner , et sont quelquefois employés au maniement des affaires publiques , soit en temps de paix , soit en temps de guerre.

Commençons par le premier , et d'abord considérons ce que le Docteur des Gentils demande des successeurs des Apôtres , qui sont les Evêques , et nous jugerons par-là s'ils s'acquittent avec tant de soin de leur charge , qu'ils ne donnent aux bonnes ames aucun sujet de gémir sur leur conduite. Saint Paul marque donc en peu de mots quel doit être un vrai Evêque , lorsqu'écrivant aux Romains il commence ainsi son Epître : *Paul , serviteur de Jésus-Christ , appelé à l'Apostolat , et choisi pour annoncer l'Evangile.* Il distingue ici trois qualités que doivent avoir les Apôtres , et leurs successeurs , c'est-à-dire , les Prélats , et en quelque sorte aussi les Prêtres. Car c'est l'ordre qu'il observe , quand il veut former les Ecclésiastiques , et régler tout le Clergé. Il commence par les Evêques , puis il passe aux Diacres , et ne parle point des autres , parce qu'en enseignant les Evêques , il enseigne aussi les Prêtres , qui tiennent le second rang dans le Sacerdoce ; et qu'en instruisant les Diacres , qui sont les premiers parmi les Ministres , il instruit aussi les Sous-diacres , et apprend aux autres Ministres à exercer dignement les fonctions propres de leur Ordre.

La première qualité que doivent avoir les Evêques , et tous les Ecclésiastiques , est donc

celle de serviteur , et d'esclave volontaire de Jésus-Christ, leur souverain Maître ; et cela se doit entendre à la rigueur. Car tout Ecclésiastique est obligé de s'attacher tellement à Dieu, qu'il renonce à tout autre soin qu'à celui de le servir, et qu'en toutes choses son unique but soit de lui procurer de la gloire, et de lui gagner des ames. En effet l'esclave est tout à son maître, il ne travaille que pour son maître, il n'a rien qui n'appartienne à son maître. Ce fut dans cette pensée que saint Pierre dit au Sauveur : *Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi.* C'est par la même raison que saint Paul adresse à chaque Fidèle ces paroles : *Combattez, comme un bon soldat de Jésus-Christ. Qui combat pour Dieu, ne se mêle point des choses du monde, parce qu'il ne veut plaire qu'à celui auquel il s'est attaché.*

Mais voyons de quelle manière les Apôtres se comportaient à cet égard. Ils ne songeaient en nulle sorte aux affaires temporelles : tout ce qui les occupait, était la prédication de l'Evangile, et la conversion du monde. Ils ne daignaient même pas prendre connaissance des biens de l'Eglise, et ils en laissaient la dispensation à d'autres, afin de vaquer plus librement aux fonctions spirituelles, qui leur convenaient davantage. *Il n'est pas juste, disaient-ils, que pour prendre soin des tables et des aumônes, nous renoncions au ministère de la parole de Dieu.* Le quatrième Concile de Carthage ordonne aux Evêques de se délivrer de ce soin. Que les Evêques, dit-il, ne se chargent point de l'administration de leur temporel, mais qu'ils s'emploient uniquement à la lecture, à l'oraison, et à la prédication.

Saint Bernard écrivant au Pape Eugène , lui déclare avec beaucoup de liberté ses sentimens là-dessus. « Qu'y a-t-il de plus honteux à un Prélat, que de s'amuser à compter ses meubles et ses revenus ; que de mettre son principal soin à examiner jusqu'aux moindres choses , et à s'en faire rendre compte ; que de se remplir ainsi l'esprit de soupçons et de se troubler, dès qu'il y a quelque chose de perdu ou de négligé. Cet Egyptien qui ayant donné tout son bien en gouvernement à Joseph, ne savait seulement pas ce qu'il avait dans sa maison , n'en usait pas de la sorte. Il faudrait qu'un Chrétien eût honte de ne se pas fier en un Chrétien. Un infidèle ne craint point d'être trompé par un esclave , et par un esclave étranger ; il lui confie tout ce qu'il a. Chose surprenante ! Les Evêques trouvent assez sur qui se reposer de la conduite des ames , et ils ne sauraient trouver à qui se remettre du maniement de leur temporel. C'est bien manquer de discernement, que d'avoir beaucoup de soin des choses que l'on devrait mépriser , et d'en avoir peu ou point du tout des plus importantes. Mais il n'est que trop visible qu'on sent beaucoup plus ses pertes que celles de Jésus-Christ. On est exact à marquer ce qu'on dépense chaque jour , et on n'ouvre pas les yeux pour voir le mauvais état du troupeau de Jésus-Christ. On ne dort point en repos , qu'on n'ait su d'un officier , combien de viande et combien de pain on a mangé ce jour-là , et l'on consulte rarement les Prêtres , pour savoir d'eux quels sont les vices qui règnent le plus parmi le peuple. Une ânesse tombe , et l'on accourt pour la relever ; une ame périt , et l'on n'en plaint pas la perte. Mais il

ne faut point s'en étonner , puisque nous ne sentons pas nous-mêmes nos propres défauts. » Voilà ce que dit saint Bernard.

Une des principales raisons pourquoi il y a parmi les Princes de l'Eglise assez peu de zélés serviteurs de Jésus-Christ , c'est qu'il y en a peu qui soient appelés comme il faut à l'Episcopat. Ainsi la seconde condition leur manque , je veux dire la vocation , que l'Apôtre avait sans doute , lui qui disait hardiment : *Paul , serviteur de Jésus-Christ , appelé de Dieu à l'Apostolat.* Certainement ce serait merveille si ceux qui par intrusion , ou par brigue , entrent dans les charges Ecclésiastiques , cherchaient non leur intérêt , mais celui de Jésus-Christ. Quiconque donc cherche son propre intérêt , n'est point serviteur de Jésus-Christ , mais esclave de son ambition. Je dis même plus : car je soutiens que ceux qui parviennent aux Prélatures , et qu'on y élève , non pas à cause qu'on leur trouve plus de capacité et de mérite qu'à d'autres , ni parce qu'on juge qu'ils rendront de plus grands services à l'Eglise , mais ou par quelque considération de parenté , ou parce qu'ils ont trouvé de puissantes recommandations ; ceux-là , bien que par eux-mêmes , ils n'aient point sollicité , ne sont pas pour cela du nombre de ceux que Dieu appelle , mais de ceux qu'on peut justement nommer les créatures de la chair et du sang ; ce sont plutôt des gens de Cour , que des serviteurs de Jésus-Christ. Ce n'est point pour la gloire de Jésus-Christ , qu'ils souhaitent d'être Evêques , c'est pour vivre plus commodément , ou pour relever leur famille. C'est pourquoi saint Bernard écrivant au Pape Eugène : L'un , dit-il ,

brigue pour l'autre , et quelqu'un peut-être brigue pour lui-même. Tenez pour suspect quiconque emploie auprès de vous des intercesseurs : car celui qui sollicite par lui-même et pour lui-même , son procès est fait , il est déjà condamné , etc. Et plus bas : Gardez-vous bien d'élever à l'Episcopat ceux qui marquent pour cela beaucoup de passion et d'empressement ; prenez plutôt ceux qui s'en excusent ; forcez-les même , et leur faites violence.

Mais enfin quel doit être l'emploi des Evêques ? Saint Paul le déclare , en disant de lui que *Dieu l'a choisi entre plusieurs pour annoncer l'Evangile*. C'est là en effet la troisième condition nécessaire à tous les Prélats , dont le principal exercice est la prédication de la parole de Dieu. Le Sauveur le fit bien comprendre à ses Apôtres , quand il leur dit : *Je vous envoie , comme mon Père m'a envoyé*. Pourquoi pensez-vous que le Père a envoyé son Fils au monde ? Le Fils même nous l'apprend par Isaïe , en disant : *L'Esprit du Seigneur est descendu sur moi ; c'est pour cela que j'ai reçu l'Onction de lui , et qu'il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux Pauvres*. Voilà l'emploi ordinaire de Jésus-Christ ; ce doit être aussi l'occupation principale de ceux qui sont ici-bas ses Vicaires. Il s'en est toujours acquitté avec tant de soin , d'application , et de constance , qu'il ne faisait que parcourir les villes et les bourgades , prêchant le Royaume de Dieu partout. Il le prêchait non-seulement dans les Synagogues et dans le Temple , mais à la campagne , dans des lieux déserts , sur les montagnes , sur l'eau , dans les maisons particulières , étant à table , ou en voyage , sans prendre jamais de repos.

Les Apôtres à qui les Evêques ont succédé, firent bien voir que ce qu'ils avaient le plus à cœur, était la prédication. *Pour nous*, disaient-ils, *nous nous emploierons à l'oraison et à la prédication de la parole de Dieu.* Ils s'y employèrent effectivement de toutes leurs forces. Témoin saint Paul qui écrivait aux Corinthiens en ces termes : *Jésus-Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher. Si je prêche l'Evangile, je ne dois pas m'en glorifier ; car c'est pour moi une obligation indispensable. Malheur à moi si j'y manque !* Le même Apôtre recommandait ce saint exercice à Timothée, Evêque d'Ephèse, et en sa personne à tous les Prélats. *Prêchez l'Evangile*, lui disait-il ; *pressez vivement vos auditeurs, soit que l'occasion le demande, ou non. Reprenez-les, conjurez-les, menacez-les, usez envers eux d'une grande patience, et ne cessez point de les instruire.* Qu'y a-t-il de plus édifiant que ce que rapporte saint Jérôme du Disciple bien-aimé ? Ce saint Apôtre cassé de vieillesse, ne pouvant plus presque parler, ni aller à l'Eglise, qu'on ne l'y portât, disait sans cesse aux Fidèles qu'il instruisait : *Mes chers enfans, aimez-vous les uns les autres.* Ainsi voulant imiter, autant qu'il pouvait, son divin Maître, il continua jusqu'à la mort de faire l'office de Prédicateur. Saint Grégoire assure qu'il est du devoir d'un Evêque de ne se jamais dispenser du ministère de la prédication. Enfin tous les Evêques anciens en étaient très-persuadés, et leurs écrits en font foi. Car la plupart des Ouvrages de saint Cyprien, de saint Athanase, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Chrysostôme, de saint Ambroise, de saint Cyrille, de saint

Augustin , de saint Maxime , de saint Léon , de saint Grégoire-le-Grand , et des autres , sont des sermons ou des instructions qu'ils faisaient au peuple.

Mais nous ne sommes plus en ces temps-là , disent quelques-uns , et les choses sont bien changées. J'avoue qu'il s'est fait avec le temps de grands changemens dans la discipline et dans les mœurs : mais l'obligation est toujours la même. Ne dit-on pas encore aujourd'hui aux Evêques à leur sacre : Recevez l'Évangile , allez , instruisez le peuple qu'on vous a donné à conduire. Les Prélats ainsi ordonnés , n'ont-ils pas sujet de craindre qu'au grand jour du Jugement , on ne leur demande pourquoi ils se sont chargés de l'obligation de prêcher , s'ils n'avaient pas la volonté de le faire ? Mais si cette obligation ne subsistait plus , pourquoi le Concile de Trente dirait-il , que parmi les fonctions Episcopales , la prédication est la première ?

Quelqu'un pourra s'excuser en disant qu'il ne s'est jamais appliqué à l'étude des saintes Lettres , mais seulement à celles des lois , et qu'il sait l'éloquence du barreau , mais non pas celle de la chaire. Quand cela serait , saint Ambroise et saint Grégoire , tout éloquens qu'ils étaient , n'avaient point prêché , et ils savaient mieux plaider une cause , que faire un sermon ; et néanmoins quand Dieu les eut appelés à l'Épiscopat , ils commencèrent à étudier l'Écriture , et apprirent à expliquer au peuple les Mystères de la Foi. Saint Charles en fit autant. Il était savant en Jurisprudence , mais il n'avait nulle habitude de prêcher ; il n'avait pas même la langue fort libre , et cependant

il surmonta toutes ces difficultés pour l'amour de Notre-Seigneur, et prêcha très-utilement jusques à la mort ; tant il désirait de satisfaire à une obligation aussi pressante et aussi indispensable que celle-là.

Mais enfin, me dira-t-on, il y a en ce temps-ci, dans tous les Ordres Religieux plus de Prédicateurs que jamais. Je l'avoue, et que s'ensuit-il de là ? Les Religieux sont appelés non pas pour faire l'office des Evêques, mais pour leur aider à le faire. Peut-on dire véritablement qu'on aide un homme qui ne fait rien, et qui se contente de voir les autres agir et travailler en sa place ? Le Sauveur voulait être aidé, et c'est pour cela qu'il envoyait ses douze Apôtres et ses soixante-douze disciples publier de tous côtés sa nouvelle Loi : mais en même temps il la publiait lui-même, pour les animer au travail. Aussi, disait-il, que *les brebis entendent la voix du Pasteur, et qu'elles le suivent*. Si donc les Prélats sont de vrais Pasteurs, comme il est certain qu'ils le doivent être, demeureront-ils sans rien dire ? et ne faut-il pas qu'ils prêchent, afin que leurs brebis entendant leur voix, puissent marcher sur leurs traces ? Il s'ensuit aussi de là qu'ils sont obligés de ne se pas éloigner de leur troupeau. Car comment se peut-il faire que les brebis entendent la voix de leur Pasteur, s'il est absent, et qu'elles le suivent, s'il ne va pas devant elles ?

Mais voici encore une de leurs obligations les plus essentielles : c'est d'observer ce que saint Paul ordonnait à son disciple Timothée, de n'imposer les mains à personne, sans y avoir bien pensé ; car Dieu les ayant choisis pour être

Pasteurs des ames , ils doivent tâcher d'avoir des Ministres capables de les seconder dans l'exercice de leur charge , et ne se pas trop hâter de leur imposer les mains. La trop grande facilité , et le peu de circonspection qu'on apporte maintenant à donner les Ordres , fait que le Clergé est rempli de gens qui aspirent à être Prêtres , non pas afin que Dieu seul soit leur héritage , mais pour se soustraire à la Juridiction laïque , ou pour avoir de quoi subsister , ou dans l'espérance de parvenir aux dignités de l'Eglise.

De là vient aussi qu'on voit des Prêtres , qui réduits à une honteuse mendicité , vont de porte en porte demandant leur subsistance , ou qui par des crimes énormes , déshonorant leur caractère , forcent la Justice à les condamner , les uns aux galères , les autres à des prisons perpétuelles. Demandons à Dieu , dit saint Grégoire , les larmes de Jérémie , et disons avec douleur : *Comment l'or a-t-il perdu son éclat ? Comment n'a-t-il plus sa couleur si belle ?* On n'imposait point autrefois aux Prêtres de pénitence publique , quelque crime qu'ils eussent commis , tant on craignait de ternir en quelque manière la gloire du Sacerdoce ; et s'ils méritaient quelque grande punition , on se contentait de les enfermer dans des Monastères , pour y expier leur faute ; mais aujourd'hui on en trouve parmi les plus scélérats dans les cachots , et sur les galères. Ce que j'en dis , ce n'est pas pour blâmer les Juges , qui font leur devoir ; c'est pour déplorer le malheur du siècle , où nous sommes , et où nous avons le déplaisir de voir flétrir honteusement des personnes consacrées au service de l'Autel.

J'ajoute à tous ces désordres qu'on ne peut assez pleurer, la négligence et l'indévotion de quelques Prêtres, qui célèbrent avec si peu de respect et de bienséance, qu'à les voir, il semble qu'ils ne croient pas que Dieu soit présent. En effet ils disent la Messe sans dévotion, sans révérence, avec un esprit dissipé, et toujours fort vite, comme s'ils ne voyaient pas des yeux de la Foi, Jésus sur l'Autel, et entre leurs mains, ou qu'ils ne fussent pas persuadés qu'il les voit à travers les espèces du Sacrement.

Joignez à cela ce qu'on remarque en plusieurs endroits, que les vêtemens sacerdotaux, et les vases même sacrés sont si sales, qu'on devrait avoir scrupule de s'en servir pour le sacrifice. Et qu'on ne me dise pas que les Eglises sont pauvres. Si les vases ne sont pas d'un métal précieux, du moins qu'ils soient nets, et qu'en tout le reste il paraisse de la propreté. Il me souvient que faisant voyage, je fus un jour prié à souper par un Evêque fort riche et de grande qualité. On me fit entrer dans une salle magnifiquement meublée, où je vis une table couverte de tout ce qu'on peut manger de plus délicieux. Les nappes étaient fort blanches, et fort fines, et sentaient fort bon. Le lendemain étant allé de bonne heure dire la Messe à l'Eglise qui joint le Palais Episcopal, je fus bien surpris d'y trouver tout le contraire de ce que j'avais vu chez le prélat, le jour précédent. C'était une mal-propreté affreuse : tout y paraissait tellement négligé et en désordre, qu'à peine pus-je me résoudre à offrir le Sacrifice dans un lieu et avec des ornemens si sales. Je sais qu'il y a beaucoup de bons Prêtres, qui célèbrent les saints Mystères avec une grande

pureté de cœur , et avec toute la décence requise pour une si grande action , et on leur en doit savoir bon gré : mais il n'y en a peut-être pas moins qui font gémir ceux qui savent que par la négligence du dehors , ils font voir l'impureté et la corruption du dedans.



CHAPITRE VI.

Sixième source des larmes : Le relâchement de plusieurs Ordres Religieux.

COMME les saints Religieux donnent à tous les Fidèles un juste sujet de louer Dieu : aussi les méchants et les libertins leur causent une vraie douleur ; ils leur font souvent verser bien des larmes , lorsqu'ils pensent à ce que disait saint Augustin , qu'il n'avait point vu de gens , ni plus vertueux , que ceux qui s'étaient perfectionnés dans les Monastères , ni plus vicieux que ceux qui s'y étaient relâchés. Les Religieux ressemblent aux figes que vit Jérémie , et dont il goûta , qui étaient toutes ou extrêmement bonnes ou extrêmement mauvaises. Avant que de rapporter la chute funeste de quelques-uns d'eux , voyons quelle était la sainteté de ces premiers Solitaires dont les Pères de l'Eglise nous ont laissé de si beaux éloges. Pour en bien juger il nous suffira du témoignage de quatre illustres Docteurs , qui sont saint Grégoire de Nazianze , saint Jean Chrysostôme , saint Jérôme , et saint Augustin.

Le premier , après avoir dit beaucoup de choses à la louange de l'état Religieux , conclut

de la sorte : C'est le partage de Jésus-Christ , c'est le fruit de ses souffrances , c'est l'appui de la vraie Religion , l'honneur du peuple Chrétien , le soutien du monde , et un ornement qui ne cède guère en beauté à ce qu'il y a de plus beau et de plus brillant dans le Ciel. Saint Jean Chrysostôme en parle ainsi : Si quelqu'un vient maintenant dans les déserts de l'Egypte , il préférera sans doute cette solitude à un Paradis , il la trouvera remplie de troupes innombrables d'Anges revêtus de corps mortels. Car c'est là que campent les armées de Jésus-Christ ; c'est là qu'on voit ce troupeau Royal , ces hommes divins , qui possèdent sur la terre toute la perfection des vertus célestes. Saint Jérôme n'en dit pas moins ; car tout transporté de joie , il s'écrie : O Désert , où Jésus-Christ a mis ses plus belles fleurs ! ô solitude , où se forment et se taillent les grandes pierres qui servent à la structure de la Cité du grand Roi , et où l'on traite familièrement avec Dieu ! Saint Augustin relève aussi beaucoup la perfection d'un état si saint. Je ne parlerai point , dit-il , de ceux , qui n'ayant plus de commerce avec les hommes , vivent de pain et d'eau dans d'horribles déserts , conversant toujours avec Dieu , se tenant très-étroitement unis à lui par une grande pureté de cœur , jouissant de la vue de son infinie beauté , que les Ames saintes sont seules capables de contempler. Et un peu plus bas : Celui , poursuit-il , qui de lui-même n'a pas conçu pour cet état souverainement saint de l'estime et de la vénération , comment pourrai-je lui en inspirer ?

Tout cela regarde les Anachorètes ; mais afin qu'on ne croie pas qu'il n'y ait qu'eux qui

méritent d'être loués , j'ajouterai deux témoignages très-authentiques , l'un de saint Jérôme , l'autre de saint Augustin , en faveur des Cénobites , qui vivent en Communauté. Saint Jérôme , dans son Epître à Eustochium , expose toute la manière de vivre des Moines de ce temps-là , et l'on ne peut lire ce qu'il en écrit , qu'on ne soit persuadé qu'ils vivaient comme des Anges. Je ne rapporterai pas ses paroles , qui feraient un discours trop long. Saint Augustin , après avoir loué les Solitaires , comme nous l'avons remarqué , passe aux Cénobites , et voici ce qu'il en dit : Si l'on n'a pas assez de vertu pour vivre dans la solitude , qui est-ce , du moins , qui n'admira et n'exaltera la vertu de ceux qui ayant méprisé les plaisirs du monde , se joignent ensemble , et mènent une vie toute sainte , s'employant à l'oraison et à la lecture , conférant entre eux des matières de piété , sans donner aucune marque , ni de vaine gloire , ni d'entêtement , ni de jalousie : toujours modestes , retenus , paisibles , ennemis de la discorde , unis avec Dieu par un amour très-ardent , qui est la chose du monde par laquelle ils peuvent lui témoigner davantage leur reconnaissance pour tous ses bienfaits. Nul d'entre eux ne possède rien en propre ; nul n'est incommode à ses frères ; les anciens qui excellent parmi eux , non-seulement en sainteté , mais en connaissance des choses divines et spirituelles , gouvernent les jeunes avec une bonté paternelle , et s'ils montrent une grande autorité à commander , les autres ne font pas moins voir de docilité à obéir. Enfin après avoir dit sur ce sujet beaucoup de choses que j'omets , et entre autres , qu'un seul Ancien avait au

moins trois mille Moines sous sa conduite , il conclut de cette sorte : Si je voulais louer cette manière de vie , cet ordre , cette institution , il me serait impossible de le faire dignement.

Ce que saint Grégoire de Nazianze , saint Chrysostôme , saint Jérôme et saint Augustin disent des Moines , anciens , se peut dire de tous les ordres Religieux , dans leur établissement. Car les enfans de saint Benoît , de saint Dominique , de saint François , et des autres Fondateurs , ont vécu assez long-temps d'une manière si religieuse , qu'on peut dire qu'ils étaient tous , ou presque tous , éminens en sainteté ; mais les Ordres ayant commencé à s'étendre , et à s'augmenter beaucoup dans la suite , plusieurs qui n'y étaient point appelés de Dieu , y sont entrés par des motifs que leur suggérait la chair et le sang ; et ainsi s'est accompli à la lettre , ce que disait Isaïe : *Vous avez multiplié le peuple , mais vous n'avez pas pour cela augmenté la joie.* De là sont venus tant de scandales si publics , qui ont fait gémir la Colombe , sur la décadence , pour ne pas dire , sur la ruine entière des Religions les plus saintes.

Ce n'est pas qu'en tous les Ordres il ne se trouve des personnes d'une piété exemplaire , mais on ne peut nier qu'il n'y ait dans quelques-uns du dérèglement , et peut-être est-il arrivé en ceux-ci , ce qui arriva autrefois en celui de saint Pacôme. La chose est terrible , et je ne puis y penser ni en parler sans horreur. Voici de quelle manière elle est racontée par l'Abbé Denys , excellent Auteur , qui a traduit fidèlement la vie de saint Pacôme du Grec en Latin. Un jour tandis que les frères s'assemblaient au refectoire , le vénérable vieil-

lard saint Pacôme se retira dans une cellule où il avait accoutumé de s'entretenir seul avec Dieu. Là il se mit à conjurer le Seigneur de lui faire voir ce que deviendrait après lui sa nombreuse Congrégation. Il persévéra en oraison depuis l'heure de None, jusqu'à ce qu'un Frère qui avait soin d'éveiller les Religieux pour la prière de la nuit, le vint avertir. Comme sa ferveur redoublait toujours, il eut tout à coup, sur le minuit, une vision dans laquelle Dieu lui fit connaître, sous une figure toute mystérieuse, que ses Monastères se multiplieraient dans la suite ; que quelques-uns de ceux qu'on y recevrait, y vivraient avec beaucoup de piété et de pureté, mais que la plupart s'y perdraient par leur négligence.

Remarquez que d'un très-grand nombre de Religieux, il y en devait avoir quelques-uns, c'est-à-dire, peu qui se sauveraient, et que la plupart devaient périr malheureusement. L'auteur continue, et raconte ainsi les particularités de la vision. Le saint homme, comme on le sut de sa propre bouche, vit une foule de Moines dans une vallée assez profonde et obscure. Quelques-uns d'eux voulaient monter ; mais ils en étaient empêchés par d'autres, qui descendaient, de manière qu'il leur était impossible de sortir de là. D'autres, après quelques inutiles efforts, n'en pouvant plus, tombaient jusqu'au fond. D'autres étendus par terre, versaient des pleurs, et jetaient des cris pitoyables. Quelques-uns avec des peines extrêmes, montaient enfin, et dès qu'ils étaient arrivés au haut, ils se trouvaient environnés d'une lumière céleste, dans laquelle ils bénissaient Dieu de les avoir tirés de l'abîme.

C'est là ce que contenait toute la vision ; par où il paraît que le principe du relâchement des Religieux , est l'aveuglement d'esprit, comme saint Pacôme l'expliquait lui-même. Car c'est pour cela que Dieu lui montra tant de Moines , qui de l'état de perfection , où il les avait attirés , étaient tombés dans cette vallée profonde et obscure. Ce n'est point l'étoile qui les avait conduits à l'Etable de Bethléem, et s'ils avaient embrassé la pauvreté Evangélique , ce n'est pas que Dieu les y eût appelés , ni qu'il leur en eût donné la pensée ; c'est parce que manquant de tout chez eux , ils espéraient ne manquer de rien dans le Monastère, ou parce que n'étant pas de naissance à être considérés dans le monde , ils croyaient qu'ils le seraient dans la Religion , ou par quelque autre semblable motif , qui ne pouvait être qu'une suggestion de la nature corrompue.

Ainsi ils avaient changé d'habit sans changer de mœurs. Et après cela faut-il s'étonner si aujourd'hui on voit tant de gens , qui cachent sous un extérieur religieux un esprit mondain , et s'il se trouve des partialités et des brigues pour les charges dans la maison même de Dieu, qui devrait être la maison de paix ? D'où vient ce désordre , sinon de ce qu'on n'y est point appelé par celui qui dit : *Mettez sur vous mon joug , et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Il faut donc que les Supérieurs zélés pour la réformation de leur Ordre , aient un soin très-particulier de n'y recevoir personne , dont ils n'aient examiné la vocation , et qu'au Noviciat on les éprouve tout de bon , non-seulement en les reprenant et les corrigeant de leurs fautes , mais en les accoutu-

mant en toute rencontre , à mortifier leurs passions.

Revenons à la vision de saint Pacôme. Dans cette vallée profonde , où il vit une si grande multitude de Religieux , il en distingua de quatre sortes.

Les premiers tâchaient de monter ; mais ils en étaient empêchés par d'autres qui descendaient et qui occupaient le chemin , et ils ne se connaissaient point les uns les autres. Cela voulait dire que dans les ordres les plus déréglés , il y a toujours quelques gens de bien , qui aspirent à la perfection , et qui s'efforcent d'y arriver ; mais ils en sont détournés tant par le mauvais exemple , que par les discours scandaleux des autres. Or on dit qu'ils ne se connaissent point , parce qu'il arrive souvent que ceux qu'on regarde comme frères , ou comme amis , et qui en ont l'apparence , sont de véritables ennemis.

Les seconds tâchaient de monter aussi-bien que les premiers ; mais ils se lassaient incontinent , et perdant courage , ils tombaient au fond de l'abîme. Cela signifie qu'il n'y a point d'Ordre Religieux , quelque relâché qu'il soit , où il ne se trouve des personnes , qui non-seulement veulent la réforme et le rétablissement de la discipline , mais qui commencent à se reformer eux-mêmes , à résister aux tentations , et à reprimer leurs appétits déréglés. Cependant vaincus et entraînés par leurs anciennes habitudes , ils quittent enfin leurs bonnes résolutions , et meurent dans l'impénitence.

Les troisièmes couchés par terre , qui ne faisaient que pleurer et que gémir , représentaient assez naturellement les Religieux la-

ches, qui ne font pas le moindre effort pour gagner le haut de la montagne, où ils jouiraient d'un parfait repos, mais qui demeurent à terre, soupirant sans cesse, et pleurant non pas leurs péchés, mais leur misère, se plaignant souvent des occupations laborieuses et humiliantes que l'obéissance leur ordonne. O vie malheureuse, où l'on s'afflige, sans pouvoir attendre de consolation du Ciel; où l'on travaille sans mériter de récompense; où le chagrin suit le travail, et où la mortification temporelle traîne après elle la mort éternelle! Qu'on serait heureux, si ce qu'on souffre par nécessité, on le souffrait de bon cœur, pour l'amour de Jésus-Christ! Sans doute que l'on trouverait son joug fort doux, et son fardeau fort léger; et que par quelques peines passagères, on mériterait une éternité de bonheur.

Les derniers, avec un courage invincible, surmontant toutes les difficultés, écartant tout ce qui s'opposait à eux, arrivaient enfin à la cime de la montagne. Ceux-là figuraient les grandes Ames, qui malgré tout ce qu'il y a de rude et d'épineux dans la voie étroite de la perfection, ne s'arrêtent point qu'elles n'y soient parvenues. Alors il leur vient d'en haut une abondance de lumière, qui dissipant toutes les ténèbres de l'erreur, leur fait connaître ce que c'est que la véritable liberté. *Vous connaîtrez la vérité*, disait le Sauveur, *et la vérité vous affranchira*. En effet ceux à qui Dieu éclaire l'esprit, et dont il purifie le cœur, comprennent incontinent que hors sa grâce en cette vie, et sa gloire en l'autre, il n'y a rien d'estimable, rien qui puisse rendre l'homme heureux. Ainsi délivrés de toute crainte, et de tout amour des

choses du monde, ils entrent dans la voie de la paix, ils y marchent sûrement et avec joie, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la Jérusalem céleste.

On peut confirmer la vision de saint Pacôme, par celle qu'eut saint François sur le progrès et sur la décadence de son Ordre. Dieu lui fit voir une statue toute semblable à celle que Nabuchodonosor avait vue autrefois en songe. C'était un Colosse, qui avait la tête d'or, la poitrine d'argent, les jambes de fer, les pieds en partie de fer, en partie d'argile. Tout cela est expliqué assez au long dans les Chroniques de saint François qui contiennent beaucoup de choses fort remarquables de la ferveur des premiers Pères de cet Ordre, et du relâchement des derniers. D'où l'on peut conclure que d'une part il faut bénir Dieu d'avoir donné et de donner encore à présent une infinité de Saints à l'Eglise, dans tous les Ordres Religieux; et que d'autre part on ne saurait assez gémir pour les grandes plaies qu'a souffertes avec le temps cette partie, autrefois si saine et si entière, du troupeau de Jésus-Christ; qu'enfin on doit prier Dieu qu'il lui plaise *tourner le cœur des pères vers les enfans*, et faire revivre dans les enfans la sagesse sainte, et la fervente piété des pères.

CHAPITRE VII.

Septième source des larmes : Les dérèglemens des gens du siècle.

IL nous reste encore à considérer l'état présent des gens du monde, état pitoyable, et qu'on ne pourra s'empêcher de déplorer, pour peu qu'on fasse de réflexion sur ce que les Chrétiens doivent être et sur ce qu'ils sont aujourd'hui. L'Écriture nous apprend ce que doivent être les Chrétiens même laïques, lorsqu'elle leur ordonne à tous de se rendre saints, c'est-à-dire, purs et sans tache.

Les gens du siècle ont beau dire aux Ecclésiastiques et aux Religieux : Nous qui vivons dans le monde, et qui ne pouvons nous dispenser de donner presque tous nos soins aux affaires temporelles, nous ne saurions être saints : cela est bon pour des gens, à qui Dieu a inspiré, comme à vous, de renoncer aux biens de la terre, afin de mener une vie toute spirituelle. S'ils veulent dire seulement que les gens d'Eglise et les Religieux doivent surpasser en vertu les gens du monde, qui ont l'embaras d'une famille, et souvent des charges et des emplois, qui demandent toute leur application, ils disent vrai ; j'en conviens : mais quelque chose qu'ils disent, je soutiens toujours que c'est pour eux une nécessité ou d'être saints, ou d'être exclus pour jamais du Royaume de Jésus-Christ.

Saint Paul commence par ces paroles l'Épi-

tre aux Romains : *Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'Apôtolat, à tous ceux qui sont à Rome, chéris de Dieu et appelés à une vie sainte.* Comme il dit que sa vocation est d'être Apôtre, il dit que celle de tous les Fidèles est d'être saints. Il le déclare encore plus expressément aux Ephésiens, en disant : *Dieu nous a choisis par lui, c'est-à-dire par les mérites de son Fils, avant que le monde fût créé, afin que nous soyons purs et sans tache.* Et plus bas : *Que nul d'entre vous ne parle de fornication, ni d'aucune autre sorte d'impureté, ni d'avarice, comme il est de la bienséance et du devoir des saints. Qu'il ne vous échappe point non plus de paroles sales, ou badines, ou bouffonnes ; car tout cela ne vous convient pas.* Ce n'est point à des personnes consacrées à Dieu, que l'Apôtre parle ici ; c'est en général à tous les Chrétiens, et il exige de tous une telle perfection, que non-seulement il leur ordonne de s'abstenir de toute sorte d'impudicité et d'avarice, mais qu'il semble même désirer que parmi eux on ne sache pas le nom de ces vices abominables.

Saint Pierre recommande à tous la même chose en ces termes : *Comme l'auteur de votre vocation est souverainement saint ; soyez saints aussi dans toute votre conduite, car il est écrit : Soyez saints parce que je suis saint.* Et de fait ce n'est pas les Ecclésiastiques seuls, ni les Religieux seuls, qui doivent renoncer au monde, n'être point du monde, et ne point aimer le monde. Car saint Paul écrit aux Corinthiens, qui pour la plupart étaient laïques : *Vous devriez vous être séparés du monde, et l'avoir quitté.* Saint Jacques demande à tous les Fidèles : *Ne savez-vous pas que si quelqu'un aime le monde,*

il est ennemi de Dieu ? Saint Jean n'excepte point les laïques , ni les personnes du siècle , lorsqu'il dit : *N'aimez point le monde , ni ce qui appartient au monde. Si quelqu'un aime le monde , l'amour du Père n'est point en lui.* Enfin le Sauveur nous dit à tous généralement , de quelque condition que nous soyons : *Si quelqu'un vient à moi , et qu'il ne hâisse pas son père , sa mère , sa femme , ses enfans , ses frères , ses sœurs et même sa propre personne , il ne peut être mon Disciple.*

Cette haine qu'on doit avoir pour son père et pour sa mère , pour sa femme et pour ses enfans , pour ses frères et pour ses sœurs , et qui plus est , pour soi-même , ne peut être que l'effet d'une charité parfaite. Car la charité n'est-elle pas dans sa perfection , quand elle peut faire qu'un homme souffre avec autant de constance qu'on ôte la vie , et à lui , et à tous les siens , que s'il portait et à lui et à tous les siens une véritable haine ? Saint Paul explique parfaitement bien cette doctrine du Sauveur , en disant : *Mes frères , le temps est court : tout ce qu'il y a donc à faire , c'est que ceux qui sont mariés , vivent comme s'ils n'avaient point de femme ; ceux qui pleurent , comme s'ils ne pleuraient point ; ceux qui se réjouissent , comme s'ils ne se réjouissaient point ; ceux qui acquièrent , comme s'ils n'avaient point de bien ; ceux qui usent des commodités de la vie , comme s'ils n'en usaient point. Car le monde est comme une ombre qui passe.* Par ce discours de l'Apôtre , les hommes doivent apprendre à étouffer dans leur cœur toute affection déréglée envers leurs femmes et leurs enfans ; à mépriser tellement toutes les choses du monde , qu'ils les regardent

comme des choses de rien , et qu'ils n'aient nulle peine à y renoncer pour gagner la vie éternelle.

Tenons donc pour indubitable cette maxime, que le Saint-Esprit nous a enseignée par la bouche de Notre-Seigneur , et par celle de ses Apôtres , qu'il y a une obligation générale , non-seulement pour les gens d'Eglise , et pour les Religieux , mais encore pour les laïques , de se rendre saints , de se séparer du monde , de quitter l'esprit du monde , d'aimer Dieu de telle sorte qu'on soit prêt à lui sacrifier tout ce qu'on a de biens , de parens , d'amis , sans épargner sa propre personne , comme si c'étaient des choses ou indifférentes , ou dignes même de haine. Mais qu'on trouve dans le siècle peu de personnes , qui comprennent cette vérité , ou qui y fassent réflexion , bien loin d'en venir à la pratique ! A peine en voit-on quelques-uns dans la Religion et dans le Clergé , qui arrivent à cet entier détachement de toutes choses. Que sera-ce donc des [marchands , des artisans et de tout le petit peuple ? Du temps même des Apôtres , il y avait dans l'Eglise beaucoup de gens faibles et imparfaits , qu'il fallait nourrir de lait comme des enfans , et à qui l'on n'osait donner une nourriture solide. Ils mangeaient pourtant tous les jours le Pain de vie , et avaient continuellement devant les yeux de grands exemples de vertu. Quelle ferveur , quel zèle pour la perfection chrétienne espérons-nous donc rencontrer en ce siècle corrompu , où les bons exemples sont rares , et où la plupart ne communient qu'une fois l'année ?

Mais qu'est-il besoin de chercher des preuves,

pour montrer qu'il n'y a rien de plus opposé aux maximes de l'Évangile que la vie des gens du monde ? Ne voyons-nous pas les meurtres, les assassinats, les vols, les sacrilèges, les adultères, les parjures, les calomnies, les fraudes, les injustices, qui se commettent partout, sans parler du luxe, des vanités, et des autres œuvres du Démon, à quoi tout Chrétien renonce solennellement au Baptême ? L'Église célèbre la mémoire de beaucoup de saints Evêques, de saints Prêtres, de saints Religieux ; mais il y en a peu parmi les laïques, qu'elle reconnaisse pour saints ; et hors les Martyrs, à peine l'histoire en marque-t-elle un ou deux de canonisés dans chaque grande Province. En ce temps-ci même nous comptons plusieurs Prélats, et plusieurs Religieux mis au Catalogue des Saints, et il y en a encore assez d'autres, que leurs vertus et leurs miracles rendent dignes du même honneur : mais de saints laïques, on n'en parle point.

Plût à Dieu que cette considération excitât les Rois et les Princes à imiter un saint Louis, Roi de France, un saint Edouard Roi d'Angleterre, un saint Etienne Roi de Hongrie, un saint Casimir, fils d'un Roi de Pologne, et quelques autres semblables, et que toute leur ambition fût de se rendre dignes de la Couronne de gloire ! Plût à Dieu que les personnes privées dans le monde lussent souvent la vie admirable de saint Homobon Crémonais, qui quoique marié et chargé du soin d'une famille, vécut si chrétiennement, qu'incontinent après sa mort, contre la coutume, il fut déclaré Bienheureux et Saint par le Pape Innocent III. C'est ce qui serait à souhaiter, mais ce qu'on n'oserait espérer.

L'Eglise a donc grand sujet de gémir, comme la Colombe, et de répandre des larmes devant le Seigneur, comme faisait Anne, mère de Samuël, afin qu'il lui plaise guérir sa stérilité, surtout à l'égard des gens du monde; car il peut donner beaucoup d'enfans à celle qui est stérile; et des pierres même les plus dures, faire naître des enfans à Abraham.



CHAPITRE VIII.

Huitième source des larmes : Les misères du genre humain.

NOUS avons pleuré jusques à présent les misères spirituelles de l'Eglise, et de ses principaux membres; il nous reste encore à déplorer les misères temporelles du genre humain, qui sont communes et aux enfans de l'Eglise, et à tous les peuples du monde. Il y en a trois principales, auxquelles tous les hommes sont sujets, et qu'on ne peut ignorer: la maladie, la pauvreté, et la servitude. A ces trois maux, on en peut joindre trois autres encore plus grands, mais bien moins connus, qui sont le trop de santé, l'abondance des richesses, la grandeur et l'élévation. Toutes ces choses bien considérées, sont de vraies sources de larmes, et de très-justes sujets de compassion du prochain.

A l'égard de la maladie, il n'y a personne qui ne sache ce que c'est, et tous en peuvent parler, soit pour avoir été malades, ou pour avoir vu des gens qui l'étaient. Elle attaque le

corps humain par autant d'endroits , qu'il a les parties différentes. Car le souverain Ouvrier l'a composé de tant de membres , d'humeurs , de facultés , et d'organes , pour le rendre propre à exercer diverses fonctions nécessaires à la vie , qu'il est difficile que tout cela se conserve long-temps , sans qu'il s'y fasse quelque altération. Lorsque Dieu forma de terre le premier homme , il communiqua à son corps , naturellement fragile et mortel , une vertu surnaturelle , par où son tempérament devait demeurer toujours égal et inaltérable : mais cet avantage lui fut ôté en punition de sa désobéissance ; et ce corps , qui jamais n'eût été sujet à la maladie , ni à la mort , réduit à sa condition naturelle , commença à éprouver les misères de cette vie , qui sont autant de dispositions à la mort.

Sitôt que Dieu l'eut créé , il lui fit cette terrible menace : *En quelque jour que vous mangiez du fruit de cet arbre , vous mourrez ;* et quand il en eut mangé : *Souvenez-vous ,* lui dit-il , *que vous êtes poudre , et que vous retournerez en poudre.* Depuis ce temps-là , tous les élémens avec tous les animaux ont conspiré contre l'homme. Le Soleil , que le Créateur a mis dans le Ciel pour la conservation de toutes les choses vivantes , et particulièrement de l'homme , combien en a-t-il fait périr par son excessive ardeur ? L'air , cet élément si faible , et en apparence si innocent , n'est-il pas rempli de vapeurs et d'exhalaisons malignes , d'où naissent plusieurs maladies mortelles. L'eau engloutit beaucoup de monde et de vaisseaux ; et souvent par sa trop grande humidité elle cause bien de la corruption dans les corps. La terre , qui

est notre mère commune, ne laisse pas de porter des ronces et des chardons fort piquans , et de produire diverses sortes d'herbes vénéneuses , qui servent aux empoisonneurs. Les animaux , quoique soumis à la puissance de l'homme , se révoltent contre lui , et les uns avec leurs cornes , les autres avec leurs griffes , les autres avec leurs dents , quelques-uns avec leur haine seule , percent , déchirent , tuent une infinité de personnes , ou leur causent des langueurs longues et fâcheuses. Les hommes mêmes se font la guerre les uns aux autres , et ne peuvent éteindre leurs ressentimens que dans le sang de leurs ennemis. Et ce n'est pas seulement un ennemi qui a à souffrir de son ennemi ; c'est un ami qui fait de la peine à son ami. Quand les Juges font appliquer un criminel à la question , ou qu'ils le condamnent au feu , au fouet , à avoir la langue ou la main coupée , ils le font , non comme ennemis , mais comme amis ; ils aiment celui qu'ils punissent , mais ils haïssent son crime ; et s'ils le châtient rigoureusement , c'est afin de le corriger , s'il est possible , ou de délivrer les gens de bien de ses vexations et de ses violences. Ainsi ce n'est point par haine pour sa personne , mais par zèle pour le bien public , qu'ils en usent de la sorte. Les Médecins ont de l'affection pour leurs malades , ils les traitent avec soin , et ne désirent rien tant que leur guérison , et néanmoins quelles tortures ne leur font-ils pas souffrir ? Les remèdes qu'ils leur ordonnent , ne leur sont-ils pas souvent plus insupportables que le mal même ?

Tout ceci nous montre combien il y a de malades qui gémissent , et qui se plaignent sans

cesse e n ce monde. Lesuns ont mal à la tête, les autres aux yeux, les autres à la poitrine, les autres aux jambes, ou aux pieds. Les hôpitaux, les places publiques, et quelquefois même les grands chemins sont tellement pleins de misérables, qu'ils surpassent de beaucoup en nombre ceux qui sont malades dans leur maison. Quand je considère une grande partie du monde, je me figure cette piscine de l'Evangile, tout entourée de galeries, où l'on ne voyait que boiteux, qu'aveugles, que paralytiques, et autres pareilles gens, qui attendaient le moment que l'Ange viendrait agiter l'eau. Quelle eau peuvent demander de nous tous ces malades dont le monde est plein, si ce n'est celle que la charité et la compassion doivent faire couler de nos yeux, à la vue de tant de maux ? Car si selon la doctrine de Notre-Seigneur, tout homme est notre prochain, et notre frère ; si tous peuvent dire également : *Notre Père, qui êtes dans le Ciel* ; chacun ne devrait-il pas se représenter cette multitude innombrable de malheureux étendus sur toute la face de la terre, languissans, pleurant, criant au secours, et songer qu'ils lui touchent de fort près, que ce sont ses frères, qu'il ne peut se dispenser de prier pour eux ? Sans doute que la divine Bonté aurait égard à nos prières, qu'elle écouterait nos gémissemens, que gagnée enfin par nos larmes, elle assisterait ceux qui souffrent et saurait bien récompenser notre charité. Qu'on ne s'imagine pourtant pas que je veuille dire que la charité n'exige de nous que des pleurs, quand nous pouvons y ajouter les visites, les exhortations, les aumônes. Je ne parle que de ceux qui étant éloignés de

nous, n'en peuvent attendre d'autre secours que celui de nos prières.

La seconde sorte de misère qui afflige le genre humain, c'est la pauvreté. Celle-ci n'est peut-être pas moins insupportable ni moins commune que la maladie. Le Sage demandait à Dieu *qu'il ne lui donnât ni la mendicité ni les richesses, mais seulement ce qui lui était nécessaire pour sa subsistance*. Il est bien dur de dépendre entièrement de la miséricorde d'autrui, quand on a besoin de pain pour manger, ou de vêtemens pour se couvrir, ou de maison pour se défendre de la rigueur des saisons. Et qui pourrait dire combien il y a de pauvres dans cette fâcheuse dépendance ? Le nombre en est infini ; et cela vient de trois causes, dont la première est l'avarice ou la prodigalité des riches ; la seconde, la vanité, ou la négligence des pauvres ; la troisième, le manquement de confiance des uns et des autres en la bonté et en la Providence divine.

Premièrement donc, les riches avares, oubliant les Commandemens de Dieu, et surtout celui d'aimer son prochain comme soi-même, serrent et retiennent ce qu'ils devraient distribuer aux pauvres. D'un autre côté ceux qui sont prodigues, dissipent le bien que Dieu leur a donné, et le consomment en débauches, en festins, en meubles précieux, en pompes et en vanités, malgré la promesse solennelle qu'ils ont faite à Dieu sur les saints Fonts de Baptême, de renoncer à toutes ces choses : de là vient qu'il ne leur reste jamais rien pour faire l'aumône. Dieu, qui étend ses soins sur toutes ses créatures, a donné tant de fécondité à la terre, qu'elle produit en abondance tout

ce qu'il faut pour la nourriture et des hommes et des bêtes même : mais la grande épargne, ou la profusion excessive de quelques-uns, fait que la plupart manquent des choses nécessaires, ou commodes à la vie. Écoutons ce que les Pères disent là-dessus.

Saint Basile faisant réflexion sur ces paroles d'un riche avare et insensé : *J'abattraï mes greniers, et j'en ferai de plus grands* : N'êtes-vous pas, dit-il, un voleur, vous qui vous appropriez ce que vous avez reçu pour en faire part aux autres ? Ce pain que vous avez de trop, appartient à ceux qui ont faim ; ces habits que vous gardez, et qui se gâtent dans vos coffres, appartiennent à ceux qui sont nus ; cet argent que vous tenez caché dans la terre, appartient aux pauvres, qui manquent de tout. Vous faites donc autant d'injustices qu'il y a de personnes nécessiteuses que vous pourriez secourir, et que vous abandonnez.

Saint Ambroise s'explique encore d'une manière plus forte : Vous me demandez : A qui fais-je tort, lorsque sans rien dérober, je conserve ce qui est à moi : O insolente parole ! Ce qui est à vous ? Qu'avez-vous apporté au monde, de tout ce que vous gardez avec tant de soin ? Et plus bas : Refuser un pauvre, quand on a de quoi lui donner, ce n'est pas un moindre crime que de voler le bien d'autrui.

Saint Jérôme écrivait à Hédibia en ces termes : Si vous avez quelque chose de plus que ce qui est nécessaire pour la nourriture et pour le vêtement, faites-en des aumônes, et sachez que vous y êtes obligée.

Saint Chrysostôme prêchant au peuple d'Antioche, lui disait : Vous demande-t-on quelque

chose de difficile et d'onéreux ? Dieu veut que vous employiez votre superflu à subvenir aux nécessités des pauvres, et que ce que vous gardez sans aucune utilité, vous en tiriez du profit, en le distribuant. Vous êtes les dispensateurs de leurs biens, comme les Bénéficiers le sont de ceux de l'Eglise. Ce que vous avez, vous ne l'avez pas reçu pour vivre dans les délices, mais pour en faire des charités. Pensez-vous qu'il vous appartienne ? Non, il est aux pauvres, soit que vous l'ayez acquis par votre travail, ou que ce soit l'héritage de vos pères. Voilà ce que disait saint Chrysostôme en parlant du superflu, et non pas de ce qui est nécessaire pour l'entretien de la personne et de la famille.

Saint Augustin en dit autant. Le superflu des riches est le nécessaire des pauvres. On retient le bien d'autrui, quand on garde quelque chose de superflu.

Saint Léon est de même sentiment. Les biens temporels, dit-il, sont aussi des dons de Dieu, et il en demandera compte à ceux qui les ont reçus pour les distribuer, aussi-bien que pour s'en servir.

Saint Grégoire, parlant de certaines gens qui ne veulent ni ravir le bien d'autrui, ni donner le leur, souhaite qu'on leur représente fortement que la terre, dont nous avons tous été formés, devant être à tous, et produisant de quoi nourrir tous les hommes, on ne doit pas se croire exempt de péché, lorsqu'on veut se rendre propre ce qui est un bien commun.

Saint Bernard, en confirmation de tout ce qui a été dit, fait parler ainsi les pauvres : Le bien que vous prodiguez, est à nous ; vous

nous ôtez injustement ce que vous dépensez inutilement. Et afin qu'on voie que la doctrine des Pères s'accorde parfaitement avec celle des Docteurs les plus célèbres dans l'Ecole, voyons quelle est la pensée de saint Thomas sur cette matière. Ce que quelques-uns, dit-il, ont de superflu, au-delà du nécessaire, appartient aux pauvres de droit naturel. Le Seigneur veut que l'on donne aux pauvres non-seulement la dixième partie de ses biens, mais tout ce qu'on a de superflu. Il dit ailleurs, que c'est là le sentiment général des Théologiens. J'ai cru devoir rapporter tous ces témoignages des Pères et des Docteurs, pour montrer que ce que j'ai dit de l'obligation de l'aumône, n'a rien de trop rigoureux.

Mais il arrive souvent que les pauvres mêmes sont cause de leur misère et de celle de leur famille. Car tout ce qu'ils gagnent durant la semaine, ils le dépensent le Dimanche, au jeu et à la débauche. D'autres, honteux de leur pauvreté, et ne pouvant se résoudre à paraître dans le monde, comme Jésus-Christ, qui *de riche s'est fait pauvre*, veulent être braves, et dépensent en habits ce qui leur suffirait pour s'entretenir, dans leur domestique, d'une manière honnête et frugale.

Mais la principale raison qui fait que beaucoup de pauvres se trouvent réduits à une extrême nécessité, et que beaucoup de riches cachent leur bien, et aiment mieux quelquefois se laisser mourir de faim que de faire de la dépense, c'est que les uns et les autres manquent de confiance en Dieu, qui, comme dit saint Paul, *est riche en miséricorde*. Il est surprenant qu'après ce que le Sauveur nous a

dit, pour nous persuader que notre Père céleste prend soin de nous, et que tant que nous espérons en lui, il ne nous manquera rien ni pour le vivre ni pour le vêtement, il se trouve encore si peu de gens qui le croient. Examinons bien ce raisonnement, et nous en verrons la force : Si le Créateur nourrit les oiseaux du Ciel, qui ne sèment, ni ne moissonnent : s'il pare magnifiquement les lis qui ne travaillent ni ne filent, refusera-t-il aux hommes ce qu'il leur faut pour se nourrir et pour s'habiller, aux hommes qu'il a créés à son image, et adoptés pour ses enfans, par la grâce du Saint-Esprit ? Et si, après cette divine adoption, il leur prépare une couronne de gloire dans le Royaume des Cieux, pourra-t-il les voir dénués des choses nécessaires à la vie présente, et ne les pas assister ?

Enfin c'est une vérité constante, que Dieu tout d'un coup peut non-seulement donner à un pauvre tout ce qui lui est nécessaire, mais même le combler de biens. C'est encore une vérité non moins assurée, qu'il veut tout de bon pourvoir aux besoins de ses amis qui attendent tout de lui. Rien n'est marqué plus expressément dans l'Écriture : *Ceux qui craignent Dieu, dit le Roi Prophète, ne manquent de rien. Je n'ai jamais vu un homme de bien délaissé, ni ses enfans demander leur vie.* De ces deux principes, il s'ensuit manifestement que si plusieurs pauvres périssent de faim et de misère, c'est particulièrement parce qu'ils se confient moins en la Providence de Dieu, qu'en leur industrie. Cela ne doit pourtant pas détourner les personnes charitables, ou de leur donner l'aumône, quand ils ont de quoi, ou de prier le

Seigneur, les larmes aux yeux, qu'il lui plaise de les assister. Car ils sont d'autant plus à plaindre, qu'ils manquent non-seulement de biens temporels, mais encore de foi, et que rarement ils font réflexion qu'ils ont dans le Ciel un Père infiniment bon, infiniment sage et infiniment puissant. En effet ce manque de foi, cette indigence spirituelle est un mal sans comparaison plus grand que la pauvreté temporelle, quelque excessive qu'elle puisse être.

La troisième espèce de misère, qui rend à plusieurs la vie amère et insupportable, c'est la servitude, et particulièrement celle des esclaves, qui à cet égard ne diffèrent guères des bêtes. Toute servitude est fâcheuse à l'homme, qui de sa nature est libre, et qui préfère la liberté à toutes choses; mais de toutes les conditions de l'homme, la plus rude est celle de ces misérables qu'on achète, et qu'on accable de travail, ou qui arrêtés et chargés de fers pour leurs crimes, sont condamnés les uns aux galères, les autres aux mines, les autres à tourner la meule dans un moulin. Car on ne leur donne point de repos, non plus qu'à des bêtes, et pour les presser de travailler, souvent on les bat jusqu'à les meurtrir de coups. Avec cela du pain et de l'eau font toute leur nourriture. Et néanmoins ce sont des hommes, et des hommes souvent innocens, qui ont pour maîtres des impies et des scélérats. En vérité si quelqu'un considérait des yeux de l'esprit, toute la face de la terre, et qu'il remarquât ce que souffrent tant de malheureux, qu'il doit aimer comme ses frères, pourrait-il, quand il le voudrait, retenir ses larmes? et le voudrait-il, s'il avait quelque

sentiment d'humanité ? Bien loin de cela , ne prierait-il pas le Père céleste de les consoler , et ne serait-il pas lui-même vivement touché de leurs maux ?

Passons maintenant aux trois autres sortes de malheurs tout opposés aux premiers , qui sont le trop de santé et d'embonpoint , l'abondance des richesses , la grandeur et l'autorité. J'avoue qu'à parler absolument , ces trois choses ne sont point mauvaises ; que ce sont des dons de l'Auteur de la nature ; qu'elles peuvent compatir avec la vraie piété , et servir même , quand on en use comme il faut , à acquérir les biens éternels : mais après tout , je ne laisse pas de dire que ce sont des maux plus à craindre que ceux qui leur sont contraires , parce qu'où il s'agit du salut et de mériter la vie éternelle , qui est le souverain Bien , pour lequel Dieu nous a créés , il arrive assez souvent que la santé nous nuit plus que la maladie , l'abondance des richesses que la pauvreté , la liberté que la servitude.

Mettez donc en parallèle la santé et la maladie. Un homme qui se porte bien , pense rarement à Dieu , parce qu'il ne sent guères le besoin qu'il a de son assistance : il a un furieux penchant au vice , surtout à l'impureté et à la mollesse ; il joue , il se divertit , il aime à boire , à manger et à dormir ; sa plus grande peine est de prier , de jeûner , de veiller , de se mortifier. Un malade , tout au contraire , soit que la faiblesse l'oblige de garder le lit , ou qu'étant debout , il souffre de grandes douleurs ; un malade , dis-je , n'aime ni la bonne chère , ni le plaisir , ni le jeu ; il songe aux misères de cette vie et aux joies de l'autre , à la mort prochaine , et au

compte des paroles oiseuses , qu'il doit bientôt rendre à Dieu. De cette sorte , non-seulement il s'abstient de beaucoup de fautes , où il tomberait peut-être , s'il se portait mieux , mais il pratique beaucoup de vertus , qu'il ne pratiquerait peut-être pas , s'il jouissait d'une meilleure santé.

Saint Grégoire écrit qu'il y avait de son temps à Rome un pauvre , nommé Servule , et une vertueuse fille nommé Romula , paralytiques l'un et l'autre , de tout le corps , et depuis plusieurs années. Il dit que Servule ne pouvait ni se lever de son lit , ni porter la main à la bouche , ni se tourner d'un côté à l'autre , et qu'il demeura toute sa vie en cet état. Il dit à peu près la même chose de Romula ; il remarque ensuite combien ils surent profiter de cette longue et fâcheuse maladie , et comme Dieu fit connaître leur mérite , par les grands miracles qui arrivèrent à leur mort. Avant que Servule expirât , on ouït les Anges qui chantaient ; et sitôt qu'il eut rendu l'ame , il se répandit autour du corps une odeur très-douce. Pour ce qui est de Romula , outre que sa chambre fut éclairée d'une lumière miraculeuse , et remplie d'une odeur toute céleste , on entendit deux Chœurs d'Anges chanter alternativement , et se répondre l'un à l'autre.

Pourquoi pensez-vous que le Ciel honora ainsi la mort de ces deux paralytiques ? Ce fut sans doute , parce qu'une longue maladie leur avait ôté les occasions de pécher , et en même temps leur avait beaucoup servi à exercer la patience , et à s'unir très-étroitement à Dieu par l'exercice continuel de l'oraison. C'est la remarque que fait saint Grégoire , quand il dit :

La faiblesse de leur corps leur fut un moyen de s'affermir dans la vertu. Ils s'appliquaient d'autant plus à la prière, qu'ils étaient dans l'impuissance de faire autre chose. Je ne finirais jamais, si je voulais rapporter ici les exemples de tous ceux que la maladie a sanctifiés, et qui, sans sortir du lit, ont appris à se détacher du monde, et à s'attacher à Dieu. Les infirmités du corps sont en effet comme les verges, dont Dieu se sert pour corriger les pécheurs, et les ramener à leur devoir. *Lorsqu'il leur donnait de rudes coups, disait David, ils retournaient promptement à lui.* Dieu lui-même parlant à son peuple : *Il n'y a, lui disait-il, que l'affliction qui puisse vous faire concevoir ce qu'on vous a enseigné et ce que vous avez entendu.*

Des gens qui se sentent beaucoup de force et de santé, entendent souvent les Prédicateurs parler de la mort, du Jugement, et de l'Enfer; et néanmoins on voit assez, par le peu d'amendement qui paraît dans leur conduite, que toutes ces choses ne les frappent point, ou leur entrent peu dans l'esprit. Mais si Dieu, voulant leur ouvrir les yeux, leur envoie quelque maladie dangereuse, alors ils commencent à se reconnaître, et à rentrer en eux-mêmes. Ils se ressouviennent de la mort, du jugement, de l'enfer; et l'infirmité du corps est souvent le salut de l'ame.

Voyons maintenant ce qu'il faut penser de l'abondance des richesses : Le monde croit que les richesses sont un bien qu'on peut désirer, et que ce n'est point mal fait de tâcher de s'enrichir. Mais le Saint-Esprit, qui est l'Esprit de sagesse, d'intelligence et de vérité, a prononcé contre les riches, et contre les

richesses même , une Sentence si effroyable , que je ne la puis rapporter sans frémir de crainte. Voici ce que nous lisons dans les Proverbes : *Seigneur, je vous ai demandé deux choses, avant que je meure : ne me les refusez pas. Ne me donnez ni la pauvreté, ni les richesses ; mais donnez-moi seulement ce qui m'est nécessaire pour vivre.* Remarquez que celui qui fait cette prière , c'est Salomon , c'est un Roi puissant , c'est celui qui avait dit auparavant : *Voilà ce qu'a vu, et ce que dit un homme avec lequel Dieu demeure, et qu'il fortifie par sa présence.* Cet homme donc , qui prie instamment le Seigneur de ne le point combler de biens temporels , n'était pas un ignorant ni un insensé ; c'était un Prophète fort éclairé , et le plus sage de tous les hommes. Qui est-ce donc , s'il est sage , qui osera demander à Dieu des richesses , qui s'empressera pour en acquérir par toutes sortes de voies , non-seulement légitimes , mais frauduleuses et injustes ?

Écoutons encore ce que dit sur ce sujet un autre Ecrivain sacré , qui sans doute n'avance rien qui ne lui ait été enseigné par le Saint-Esprit : *Si vous êtes riches, vous ne serez pas exempts de péché.* Qu'y a-t-il de plus terrible que cette parole ? Peut-on désirer des biens , qu'on ne saurait posséder sans être pécheur , et par conséquent sans être ennemi de Dieu ? Quelqu'un à la vérité pourrait être riche et homme de bien tout ensemble , comme l'ont été Abraham , Isaac , Jacob , et David : mais un homme riche est pour l'ordinaire si porté au mal , que le Sage a cru pouvoir dire absolument et en général : *Si vous êtes riche, vous ne serez pas sans péché.* Et de fait les Riches s'en font aisés-

ment accroire ; ils ont du mépris pour les pauvres , et ils les traitent avec hauteur , quoiqu'aux yeux de Dieu , ils leur soient souvent fort inférieurs en mérite ; ils ne songent guères à faire l'aumône de leur superflu ; ils n'emploient leur bien qu'à satisfaire leur cupidité ; enfin , quelque riches qu'ils soient , ils ne le sont jamais assez à leur gré , et il n'y a rien qu'ils ne fassent pour accumuler trésors sur trésors.

Le Sauveur avait donc raison de parler du salut des riches , comme d'un miracle. *Il est plus aisé , disait-il , qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille , qu'il ne l'est qu'un homme riche entre dans le Royaume des Cieux.* Qui est-ce qui après cela , pour de l'or et de l'argent , exposera son salut à un tel danger ? Mais , me direz-vous , il ne parle que de ceux qui ont de l'attache aux biens temporels , et qui les emploient non à des usages nécessaires , mais à vivre dans le plaisir , dans le luxe et dans la mollesse. Il est vrai : mais combien y en a-t-il qui en usent autrement ? Il y en a si peu , que le Sauveur ne fait pas difficulté de dire généralement que les gens riches ne se sauvent point sans miracle. Aussi les appelle-t-il malheureux : *Malheur à vous , riches , qui avez votre satisfaction en ce monde.* Et parce que ceux qui vivent dans l'opulence , ont accoutumé de se nourrir délicatement , d'aimer à se divertir et à rire , il ajoute : *Malheur à vous qui êtes rassasiés ; car vous aurez faim ! Malheur à vous qui riez maintenant ; car vous serez affligés un jour , et vous verserez bien des larmes !* Voilà ce que pense des richesses celui même qui les a faites , et qui sachant beaucoup mieux que nous

ce que l'on en doit penser , a embrassé la pauvreté , a donné sa malédiction aux riches , et a déclaré bienheureux *ceux qui sont pauvres d'esprit et d'inclination*. Y aura-t-il donc encore parmi les Chrétiens des avares , qui mettront leur béatitude dans les richesses ? et ne seront-ils jamais convaincus de cette maxime de Jésus-Christ , que c'est un malheur que d'être riche !

Enfin entendons sur cela l'Apôtre saint Paul , qui ayant été ravi jusques au troisième ciel n'a pu ignorer quels sont les vrais biens , ni si les richesses servent plus qu'elles ne nuisent à notre salut. *Ceux , dit-il , qui veulent amasser du bien , s'exposent à être tentés , et sont en danger d'être pris dans les filets du Démon , et de concevoir beaucoup de désirs inutiles et pernicieux , qui les mènent à la perdition*. Il ne parle pas d'un petit nombre de personnes , qui ont de grands biens , mais qui les possèdent sans attache , et qui les emploient en des œuvres saintes et agréables à Dieu. Ceux dont il parle , sont ceux qui désirent d'être riches , qui aiment passionnément les richesses , qui travaillent jour et nuit , non-seulement à conserver ce qu'ils ont , mais à l'augmenter , et qui en un mot n'en sont pas les maîtres , mais les esclaves. Ceux-ci , comme dit l'Apôtre , *sont sujets à être tentés* , et le Démon excite en eux de violens mouvemens d'orgueil , d'impureté , de jalousie , de vengeance , et une furieuse envie de satisfaire , à quelque prix que ce soit , leur cupidité : car l'argent est l'instrument général de tous les grands crimes. Et comme de si fortes tentations sont difficiles à surmonter , l'Apôtre ajoute que les gens riches *tombent dans*

les pièges du Démon. Car succomber à la tentation, c'est s'assujettir au Tentateur, et lui engager sa liberté. Et qu'y-a-t-il de plus misérable que d'avoir pour maître un si cruel ennemi?

Mais ce n'est pas tout. Ceux que le Démon tient ainsi captifs, bien loin de sentir leur mal, et d'essayer de rompre leurs chaînes, ne font qu'augmenter leurs engagements, en formant toujours de nouveaux désirs *ou inutiles, ou même mauvais et pernicieux*; inutiles, tels que sont ceux qui ont pour but ou le vain éclat du monde, ou le divertissement et le jeu : mauvais et pernicieux, comme ceux qui se terminent à des adultères, à des meurtres, à des trahisons, à des brigandages, et à d'autres semblables crimes, dont ces esclaves du Démon ne rougissent point. De là vient aussi qu'ils tombent dans un abîme de malheurs, qui est ce que saint Paul appelle la perdition et la mort. Nous pouvons donc comparer les biens de la terre, non à des vents favorables, qui conduisent doucement le vaisseau au port; mais à des vents furieux et contraires, qui *causent d'horribles tourmentes*, et font périr le vaisseau avec l'équipage.

Après cela n'avouera-t-on pas que les riches sont malheureux, et dignes de compassion, et qu'on doit gémir continuellement pour eux devant le Seigneur?

Il ne reste plus qu'à voir ce qu'on doit penser de l'élévation et de la grandeur, qui est la chose dont les hommes se piquent le plus, et par où souvent ils s'aveuglent, jusqu'à se croire des Dieux sur la terre. Ce qu'on en peut dire, c'est que plus on est élevé, plus on doit craindre le précipice. Saint Bernard en avertit

sagement son ancien disciple Eugène , qui de simple Religieux avait été fait souverain Pontife. Je considère , lui dit-il , la place où vous êtes , et j'appréhende la chute ; je regarde votre dignité suprême , et je tremble quand je vois le précipice qui est sous vos pieds. On vous a mis dans une place plus élevée , mais non pas moins dangereuse : plus honorable , mais non pas plus sûre. Nous pouvons en dire autant de toutes les dignités ou Ecclésiastiques , ou autres. Car tous ceux qui sont dans les hautes charges , sont exposés à de grands dangers , et leurs inférieurs doivent bien implorer pour eux le secours du Ciel. Que peut-on imaginer de plus terrible que ce que le Saint-Esprit leur dit par la bouche du Sage : *Il se fera bientôt voir à eux d'une manière à les remplir de terreur. Car ceux qui commandent seront jugés très-sévèrement : on a de l'indulgence pour les petits ; mais on n'aura que de la rigueur pour les Grands. Dieu n'épargnera qui que ce soit , et il n'aura nul égard à la qualité des personnes ; parce qu'il est le Créateur et des petits et des Grands , et qu'il a soin généralement de tous : mais c'est pour les Grands qu'il prépare de plus grands tourmens. O ! si l'on faisait là-dessus de sérieuses réflexions , pour peu que l'on y pensât , on ne courrait pas , comme on fait , après les honneurs et les grands emplois.*

Mais enfin pourquoi Dieu menace-t-il d'un jugement si rigoureux les Rois et les Princes ? C'est particulièrement parce que leurs péchés sont d'ordinaire plus grands et plus punissables que ceux des particuliers. Les particuliers se cachent pour voler pendant la nuit assez peu de chose : mais les Princes ne craignent

point d'envahir les Villes, les Provinces, et les Royaumes entiers. Ceux-là vident leurs querelles seul à seul : mais ceux-ci lèvent des armées, et entrent avec violence dans les terres de leurs ennemis ; et si la guerre est injuste, qui pourrait dire de combien de péchés elle est cause ? Tant de vols, de massacres, de saccagemens de villes, d'embrasemens de maisons, de profanations de Temples, de sacrilèges horribles, de violences, et d'autres crimes infames, qui sont les suites des guerres entreprises injustement, retombent sur ceux qui les entreprennent, et ils en seront d'autant plus rigoureusement punis, qu'il n'est pas en leur pouvoir de réparer les maux infinis que cause partout la licence des soldats. Il ne faut pas s'étonner que le Saint-Esprit menace *d'un jugement très-sévère ceux qui commandent* : on devrait plutôt être surpris de voir des personnes qui aiment à commander.

Donc si Dieu châtie avec tant de sévérité les péchés des Princes temporels, il punira très-sévèrement ceux des Princes Ecclésiastiques, à proportion de la différence qu'il y a du spirituel au temporel, et du sacré au profane. Quiconque regardera des yeux de la foi les dangers inséparables de la vie des Grands de la terre, en sera ému de compassion, et aura la charité de prier pour eux. Au reste, ce que nous disons, qu'il faut plaindre plus ceux qui commandent que ceux qui obéissent, saint Augustin le confirme, lorsqu'il dit qu'il est plus aisé aux serviteurs de bien obéir, qu'aux maîtres de bien commander.



CHAPITRE IX.

Neuvième source des larmes : Les peines du Purgatoire.

LES Ames qui brûlent dans le Purgatoire , sont un objet digne de pitié , et l'on peut dire que la considération de leurs peines est pour ceux qui vivent encore , une vraie source de larmes. Quatre choses montrent la grandeur de ces peines , et l'obligation où nous sommes de compatir et d'apporter tout le soulagement qu'il se peut aux maux de nos frères.

La première est que les peines du Purgatoire surpassent de beaucoup toutes les nôtres. La seconde , que pour l'ordinaire elles durent plus long-temps. La troisième , que les Ames qui endurent de si rudes peines , sont hors d'état de se soulager elles-mêmes. La quatrième , que ces peines sont en très-grand nombre. D'où il est aisé de conclure qu'elles méritent une extrême compassion , et que c'est une folie d'aimer mieux brûler en l'autre monde , que de se priver en celui-ci de quelque satisfaction légère.

Premièrement donc il faut tenir pour certain qu'il n'y a point de proportion des souffrances de cette vie avec celles du Purgatoire. Saint Augustin , sur le Psaume 31 , le déclare nettement : Seigneur , dit-il , ne me reprenez pas dans votre fureur , et ne me rejetez pas avec ceux à qui vous direz : *Allez au feu éternel.* Ne

me châtiez pas non plus dans votre colère ; mais purifiez-moi tellement en cette vie , que je n'aie pas besoin d'être purifié en l'autre par le feu qui a été allumé pour ceux qui *seront sauvés , mais en passant auparavant par le feu*. Et plus bas : Parce qu'on dit qu'ils seront sauvés , on ne craint guères ce feu. Ils seront sauvés à la vérité , après l'épreuve du feu : mais ce tourment sera plus insupportable que tout ce qu'on peut souffrir de plus douloureux en ce monde. Vous savez quels cruels supplices ont souffert et peuvent souffrir les méchans : mais qu'ont-ils souffert de plus que les Saints ? Quel criminel , quel voleur , quel adultère , quel sacrilège a jamais été condamné par la Justice à de plus horribles peines , que celles auxquelles les Tyrans ont condamné les Martyrs pour le nom de Jésus-Christ ? Sachez néanmoins que tous ces tourmens sont plus supportables de beaucoup que ceux par lesquels il faut passer en l'autre vie , pour être sauvé. Et cependant il n'est point de commandement si rude , que l'on n'accomplisse pour les éviter. A combien plus forte raison doit-on obéir à Dieu , de peur d'encourir ces autres peines , infiniment plus rigoureuses ?

Voilà ce que dit saint Augustin , et ce qu'ont dit après lui plusieurs autres Pères. Saint Grégoire , expliquant le troisième Psaume de la Pénitence , remarque que quand le Prophète disait : *Seigneur , ne me reprenez pas dans votre fureur , et ne me corrigez pas dans votre colère ;* c'était comme s'il eût dit : Je sais que de ceux qui meurent coupables , les uns doivent expier leurs fautes dans le feu du Purgatoire , et les autres seront condamnés à brûler éternellement dans l'Enfer : mais parce que ce feu pas-

sager me semble plus insupportable que tous les maux de ce monde , je prie Dieu , non-seulement de ne me pas punir à jamais dans sa fureur , mais de ne me pas châtier même pour un temps dans les flammes du Purgatoire. Le vénérable Bède , saint Anselme et saint Bernard disent la même chose. Saint Thomas dit encore quelque chose de plus ; car il soutient que la moindre peine du Purgatoire surpasse toutes celles de cette vie , quelles qu'elles soient ; et néanmoins une infinité de gens , qui ne peuvent supporter les douleurs de cette vie , méprisent celles de l'autre. O aveuglement qu'on ne saurait assez déplorer , et qu'il faut compter parmi les malheurs qui doivent faire gémir tous les gens de bien dans cette vallée de larmes !

Voici comme saint Thomas prouve sa proposition. Il est constant que ce qu'on nomme peine du Dam est un plus grand mal que toute peine du sens : or on ne peut nier que les Ames du Purgatoire ne souffrent la peine du Dam. Quelqu'un me dira que quand la peine du Dam est éternelle , comme elle l'est dans l'Enfer , c'est une vraie peine , et la plus grande de toutes ; mais qu'il semble qu'en Purgatoire ce n'en est pas une de ne point voir Dieu , ou que du moins ce n'en est pas une qui surpasse toutes celles des Martyrs. Car nous qui vivons encore , quoique nous ne voyions pas Dieu face à face , nous ne souffrons pas pour cela la peine du Dam , parce qu'un jour nous le verrons , si nous avons soin de bien purifier nos cœurs. De plus , il est très-certain que les Patriarches , les Prophètes , et tous les Pères de l'ancienne Loi , qui attendaient dans les Limbes la venue

de leur Sauveur, étaient privés de la vue de Dieu ; et néanmoins on ne peut pas dire que cette privation fût, à proprement parler, la peine du Dam, parce qu'ils savaient certainement qu'ils verraient Dieu dans le temps que sa Providence leur avait marqué. Ne fut-ce pas pour cela qu'Abraham répondit au mauvais riche : *Qu'il vous souvienne, mon fils, que vous avez été comblé de biens, pendant votre vie, et que Lazare n'a eu que du mal. Tout est changé maintenant ; car il est rempli de joie, et vous êtes dans les tourmens.* Le saint Patriarche ne dit pas : Lazare souffre la peine du Dam : il dit au contraire qu'il était rempli de joie, d'où il s'ensuit manifestement qu'il n'était point dans un état de souffrance. Ajoutez que le vieillard Siméon, lorsqu'il s'écriait : *C'est à cette heure, Seigneur, que vous laissez aller votre serviteur en paix*, ne croyait pas que la mort le dût conduire à un supplice, mais à une paix très-douce. Enfin saint Grégoire nous assure que les Pères, qui étaient captifs dans les Limbes, ne sentaient aucune peine, mais qu'ils jouissaient d'un agréable repos.

Quelque spécieuse que soit cette objection, il est aisé d'y répondre. Premièrement pour nous qui vivons dans les ténèbres, nous ne faisons qu'entrevoir le malheur d'un homme séparé de Dieu, et nous y sommes insensibles ; soit parce qu'ayant besoin du ministère des sens et de l'imagination pour concevoir toutes choses, nous ne pouvons nous en former qu'une idée fort imparfaite ; soit parce que les plaisirs sensuels nous charment de sorte, que nous méprisons les délices de l'esprit. Quant aux anciens Pères, qui attendaient dans les

Limbes , leur libérateur , ils ne sentaient point la peine du Dam , parce que , quoiqu'ils fussent privés pour un temps de la claire vision de Dieu , ils se consolait , sur ce qu'ils savaient que ce n'était point par leur faute que leur bonheur était retardé , mais par la seule disposition de la Providence. Il en est tout au contraire de ceux qui depuis la mort de Notre-Seigneur , sont justement condamnés aux flammes du Purgatoire. Car comme ils sont hors d'état de trouver de la douceur dans les voluptés de la chair , dans les grands festins , dans l'abondance des richesses , dans les vains applaudissemens du monde ; ils soupirent après le bonheur de contempler la première Vérité , et de jouir du souverain Bien , qui est la dernière fin , pour laquelle Dieu les a créés. D'ailleurs ils n'ignorent pas que le Royaume des Cieux fermé autrefois , est maintenant ouvert aux Elus ; que la seule chose qui les empêche d'y entrer , ce sont leurs péchés , et que si l'on ne veut pas les y recevoir , ils doivent s'en prendre à eux-mêmes ; ce qui ne peut que leur causer un très-grand chagrin. Ils ressemblent à un homme qui tourmenté de la faim et de la soif , aurait devant lui une table bien couverte , mais qui en punition de quelque faute qu'il aurait commise , n'aurait pas la liberté d'y porter la main.

Pour ce qui est de l'autorité des Pères , qu'on nous oppose , ils ne touchent point la peine du Dam ; ils ne parlent que de la peine du sens , qu'on souffre dans le Purgatoire , et qu'ils disent être plus insupportable que tout ce qu'il y a de plus douloureux en cette vie. Car bien que dans nos maisons nous ayons du feu , et que

nous ayons peut-être éprouvé combien la brûlure cause de douleur, néanmoins cet autre feu qui ne se nourrit ni de bois ni d'huile, et qu'on ne saurait éteindre, étant l'instrument de la Justice de Dieu, ce feu, dis-je, tourmente les Ames d'une manière encore plus rude et plus violente. Quand donc nous n'avouerions pas que la peine du Dam, lorsqu'elle n'est pas éternelle, comme elle ne l'est pas dans le Purgatoire, surpasse toutes les peines de cette vie, nous confesserions toujours que le tourment du feu les surpasse beaucoup, et nous ne le pourrions nier, sans contredire ouvertement saint Grégoire, et les autres Pères.

Mais parce qu'une infinité de gens ne croient point ce qu'ils ne voient pas, Dieu a bien voulu ressusciter de temps en temps quelques-uns de ses serviteurs, et leur ordonner de raconter aux vivans ce qu'ils avaient vu de plus terrible dans l'autre monde. Parmi plusieurs de ces témoins oculaires et dignes de foi, j'en ai choisi deux, qui nous instruiront de ce qui se passe dans le Purgatoire. Je n'en dirai rien que je n'aie tiré d'Auteurs très-célèbres pour leur probité et pour leur savoir.

Le premier est un Anglais, nommé Drithelme, dont le vénérable Bède a écrit l'étrange aventure, qui ne pouvait lui être inconnue, la chose étant arrivée de son temps, et presque à ses yeux, au grand étonnement d'une infinité de personnes. Voici comme il la rapporte : Il s'est fait en ce temps-ci dans l'Angleterre, un miracle insigne, et comparable à ceux qu'on a vus dans les premiers siècles. Pour exciter les vivans à craindre la mort de l'ame, Dieu permit qu'un homme mort depuis quelque

temps , recouvrât la vie du corps , et racontât beaucoup de choses qu'il avait vues , et dont je ne ferai que toucher ici les plus remarquables circonstances. Il y avait dans un lieu appelé Nordan , un homme qui vivait fort chrétiennement avec toute sa famille. Il tomba malade , et comme son mal augmentait de jour en jour , réduit enfin à l'extrémité , il mourut au commencement de la nuit. Mais le lendemain matin il ressuscita tout à coup , et s'étant mis sur son séant , il remplit tellement d'effroi ceux qui avaient passé la nuit en pleurs auprès de son corps , qu'ils s'enfuirent tous. Sa femme , qui l'aimait beaucoup , resta seule fort épouvantée et toute tremblante. Il la rassura , en lui disant : Ne craignez point ; car je suis véritablement ressuscité , et Dieu m'a permis de vivre encore , mais d'une façon bien différente de la première. Là-dessus il se leva , s'en alla droit à la Chapelle du Village , et y demeura long-temps en prière. Quand il fut revenu chez lui , il divisa tout son bien en trois parties : il en donna une à sa femme , et une autre à ses enfans ; la troisième , il se la réserva pour en faire des aumônes. Peu de temps après , ayant renoncé au monde , il se retira en un Monastère , où il se fit couper les cheveux. L'Abbé avait préparé pour lui une cellule à l'écart , dans laquelle s'étant enfermé , il y passa toute sa vie , donnant toujours de si grandes marques de pénitence , et pratiquant de si étranges mortifications , que quand même il n'eût rien dit , on eût bien jugé à sa manière de vie , qu'il avait vu des choses extraordinaires , inconnues aux autres , et capables d'exciter dans tous les cœurs de grands

sentimens ou de crainte, ou d'espérance. Il racontait donc ainsi sa vision : Celui qui me conduisait, avait le visage rayonnant, et paraissait environné de lumière. Nous arrivâmes dans une vallée également large et profonde, d'une longueur infinie, et située à notre gauche. D'un côté elle paraissait toute en feu, et de l'autre couverte de neige et exposée à un vent très-froid. Tout était plein d'ames, qui comme agitées par une furieuse tempête, ne faisaient qu'aller d'un côté à l'autre. Car quand elles ne pouvaient souffrir la violence de la chaleur, elles cherchaient à se rafraîchir parmi les glaces et les neiges : mais n'y trouvant point de véritable soulagement, elles se rejetaient au milieu des flammes. Je considérais avec attention ces vicissitudes continues d'horribles tourmens, et tant que ma vue pouvait s'étendre, je ne voyais qu'une multitude innombrable d'ames d'un aspect affreux, et qui n'avaient pas un seul moment de repos. Je crus d'abord que ce pouvait être là l'Enfer, ce lieu de tourmens, dont j'avais souvent entendu parler. Mais mon guide qui marchait devant, me dit : Otez-vous cela de l'esprit : Non, ce n'est point ici cet Enfer que vous vous imaginez.

L'Auteur fait ensuite de l'Enfer et du Paradis une longue description, que je ne rapporte point, de peur d'ennuyer le Lecteur. Savez-vous, continua mon Guide, ce que c'est que tout cela ? Non, répondis-je. Sachez donc que cette vallée, où vous avez vu tant de feux et tant de glaces, est le lieu où sont tourmentées les Ames de ceux, qui ayant toujours différé de se confesser et de s'amender, ont enfin recours

à la pénitence , lorsqu'ils sont près de mourir. Comme ces gens-là se confessent et détestent leurs péchés , quoique fort tard , ils seront reçus dans le Royaume des Cieux , au grand jour du Jugement. Il y en a toutefois plusieurs parmi eux , qui obtiennent leur délivrance , avant ce temps-là , par le mérite des prières , des aumônes , et des jeûnes des vivans , et surtout par la vertu du sacrifice de la Messe , qu'on offre pour le repos de leurs Ames.

Enfin l'historien fait une remarque d'une grande instruction pour nous. Il dit que quand on demandait à Drithelme pourquoi il traitait si mal son corps , pourquoi il priait et récitait le Psautier , étant plongé dans de l'eau glacée , il répondait qu'il avait bien vu d'autres glaces. Et si quelqu'un lui témoignait s'étonner qu'il pût soutenir de si étranges austérités , toute sa réponse était : J'ai vu des choses bien plus surprenantes. Ainsi jusqu'au jour que Dieu l'appela à lui , il ne cessa point d'affliger son corps , cassé de vieillesse , et affaibli par des jeûnes continuels , au grand bien de plusieurs pécheurs , qui par l'exemple de sa vie austère , et par la force de ses discours , furent convertis.

Ce fait me paraît véritable , tant parce qu'il est conforme à ce que dit Job , parlant des méchans , qu'*ils passeront des neiges fondues , à une chaleur excessive* ; que parce qu'il est rapporté par le vénérable Bède , comme une chose assez récente , et parce qu'enfin il fut suivi de la conversion d'un grand nombre de pécheurs , qui est le principal fruit que Dieu veut tirer de ces sortes d'événemens extraordinaires.

A ce premier témoignage d'un homme ressuscité , joignons-en un autre d'une illustre

Vierge , nommée Christine , et surnommée l'Admirable , dont la vie a été écrite par Thomas de Cantimpré de l'Ordre de saint Dominique , Auteur très-digne de foi , son contemporain. Le pieux et savant Cardinal Jacques de Vitry , dans la préface de la vie de sainte Marie d'Ognies , fait l'éloge de beaucoup de saintes femmes ; mais celle qu'il loue le plus , est sainte Christine , dont il rapporte en abrégé les principales actions. Entendons-la conter elle-même toute son histoire : Sitôt que mon ame fut séparée de mon corps , elle fut reçue par des Anges , qui la conduisirent dans un lieu obscur , et tout rempli d'ames. Les tourmens qu'elles souffraient me semblaient si excessifs , qu'il est impossible d'en exprimer la rigueur. Je vis là beaucoup de gens de ma connaissance. J'en fus pénétrée de douleur , et je demandai quel lieu c'était là ; car je croyais que ce fût l'Enfer ; mais ceux qui m'y avaient amenée , me répondirent que ce n'était que le Purgatoire , où l'on punissait les pécheurs , qui avant que de mourir , s'étaient repentis de leurs fautes , mais qui n'en avaient pas fait à Dieu une satisfaction convenable. De là ils me conduisirent dans l'Enfer , pour y voir les supplices des Damnés , et j'y reconnus aussi quelques personnes , que j'avais vues autrefois. Ils me transportèrent après cela dans le Ciel , et jusqu'au Trône de la Majesté divine , où le Seigneur m'ayant regardée d'un œil favorable , j'en eus une joie extrême , parce que je croyais y demeurer éternellement avec lui. Mais comme il voyait ce qui se passait dans mon cœur , il me dit : Assurez-vous , ma chère fille , que vous serez ici avec moi un jour : Je

vous donne cependant le choix de deux choses , ou d'être avec moi dès à présent pour jamais , ou de retourner sur la terre , et d'y endurer de très-grands tourmens , sans pourtant mourir , afin que vous délivriez des flammes du Purgatoire toutes ces ames , qui vous ont donné tant de compassion , et que l'exemple de votre vie , pleine de souffrances , porte les pécheurs à rentrer dans leur devoir , et à expier leurs crimes. Après cela vous retournerez ici comblée de mérites. L'envie que j'eus de me prévaloir d'une offre si avantageuse , me fit répondre sans hésiter , que je voulais retourner en vie. Voilà comme je mourus , et comme je ressuscitai dans le seul dessein de m'employer à la conversion des pécheurs. Je vous supplie donc de ne vous pas étonner des choses que vous verrez désormais en moi : car elles seront si extraordinaires , que jamais on n'aura rien vu de semblable.

Tout ce récit est de la Sainte : Voyons maintenant ce que l'Historien y a ajouté , et ce que j'ai recueilli de divers Chapitres de sa vie. Elle commença à faire les choses pour lesquelles elle avait été envoyée de Dieu. Elle se jetait dans des fournaies ardentes , et y souffrait de si terribles douleurs , que n'en pouvant plus , elle poussait des cris effroyables. Quand elle en sortait , il ne paraissait dans tout son corps nulle marque de brûlure. L'hiver que la Meuse était glacée , elle s'y plongeait souvent , et y demeurait des six jours entiers. Quelquefois en priant dans l'eau , elle se laissait aller au courant qui l'entraînait dans un moulin , dont la roue l'ayant enlevée , la faisait tourner horriblement , sans pourtant briser ni disloquer

aucun de ses os. D'autres fois poursuivie par des chiens qui la mordaient et la déchiraient, elle courait parmi les halliers, jusqu'à ce qu'elle fût toute en sang, et néanmoins quand elle était de retour, on ne lui voyait ni blessure, ni cicatrice. C'est là en peu de paroles ce que raconte l'Auteur, qui était Evêque, Suffragant de l'Archevêque de Cambrai; et nous avons tout sujet d'y ajouter foi, tant parce qu'il a pour garant de ce qu'il écrit, un autre très-grave Auteur, Jacques de Vitry, Evêque et Cardinal; que parce qu'il ne dit rien que ce qui était arrivé, non-seulement de son temps, mais dans la Province même où il demeurait; et qu'enfin ce qu'endurait cette admirable fille, n'était point caché, puisqu'on la voyait souvent au milieu des flammes, sans qu'elle en fût consumée, souvent couverte de plaies, sans qu'il en parût la moindre marque un moment après.

Au reste cette merveille continua quarante-deux ans, depuis qu'elle fut ressuscitée; et afin qu'on sût qu'il ne se faisait rien en elle que par la vertu d'en haut, les conversions insignes qu'elle opéra pendant sa vie, et les miracles évidens, qu'elle fit après sa mort, montrèrent bien que c'était l'œuvre de Dieu. Ainsi Dieu voulut fermer la bouche à ces libertins, qui font profession de ne rien croire, et qui ont la témérité de dire en raillant: Qui est-ce qui est revenu de l'autre monde? Qui a jamais vu les tourmens, ou de l'Enfer, ou du Purgatoire? Voilà deux témoins fidèles, qui assurent qu'ils les ont vus, et qu'ils sont très-grands, et en très-grand nombre. Que s'ensuit-il donc, sinon qu'il faut confesser que les incrédules sont inexcusables, et que ceux qui croient,

sans toutefois vouloir faire pénitence, sont encore plus condamnables.

La seconde chose qui doit faire craindre les peines du Purgatoire, c'est leur durée. Car bien qu'un Auteur de réputation ait cru qu'elles ne durent au plus que dix ou vingt ans, son opinion est évidemment contraire à l'usage de l'Eglise, qui célèbre l'Anniversaire de plusieurs morts, non-seulement durant vingt ans, mais durant plus de cent ans. D'ailleurs la vision rapportée par le Vénérable Bède, montre qu'il y a des Ames condamnées à brûler dans le Purgatoire jusqu'au jour du Jugement; et cela s'accorde avec ce que dit Tertullien, qu'en cette prison souterraine plusieurs Ames seront punies pour des fautes assez légères, jusqu'au temps de la Résurrection. Saint Cyprien parle aussi de la longue durée de ces peines, lorsqu'il dit qu'autre chose est de brûler long-temps pour l'expiation de ses péchés, et autre chose de les expier par la pénitence.

Joignons à ces austérités la vision de sainte Lutgarde, dont la vie a été écrite par celui même qui a composé celle de sainte Christine. Comme la chose est très-remarquable, et très-instructive pour les Prélats, je rapporterai les propres paroles de cet Auteur. Le Pape Innocent III, étant mort, après avoir présidé au Concile de Latran, il apparut à Lutgarde, qui étonnée de le voir tout environné de flammes, lui demanda qui il était. Je suis, répondit-il, le Pape Innocent. Hé quoi, s'écria-t-elle, est-il bien possible que notre Père commun soit tourmenté si horriblement? Je souffre, répliqua-t-il, cette peine pour trois péchés, qui m'auraient fait condamner au feu éternel, si

à l'article de la mort je n'en eusse eu un vrai repentir , par l'intercession de la glorieuse Mère de Dieu , en l'honneur de laquelle j'avais fondé un Monastère. J'ai donc ainsi échappé à la mort éternelle , mais je dois brûler dans le Purgatoire jusqu'au jour du Jugement. Cependant la Mère de miséricorde m'a obtenu de son Fils la grâce de pouvoir venir vous demander le secours de vos prières. Ayant dit cela il disparut. Lutgarde fit incontinent savoir à ses sœurs l'état pitoyable où était le Pape , et les exhorta de le secourir. Elle pratiqua elle-même pour cela de très-rudes mortifications. Nous savons au reste de la propre bouche de Lutgarde , quels furent ces trois péchés , qu'il avait commis , mais nous avons cru les devoir cacher , par respect pour ce grand Pontife.

Tout ceci a été extrait de sa vie. J'avoue pour moi que cet exemple m'a souvent fait frémir de crainte. Car si un Pape qui avait été en réputation , non-seulement de probité et de sagesse , mais même de sainteté , et qu'on regardait comme un modèle de vertu , a failli être damné ; si son Purgatoire doit durer jusques à la fin des siècles , y a-t-il au monde un Prélat , qui n'ait sujet de trembler , qui ne doive entrer en compte avec lui-même , et examiner sérieusement sa conscience ? Je ne puis me persuader qu'un si grand serviteur de Dieu ait été capable de commettre des péchés mortels , si ce n'est peut-être sous quelque apparence de bien , et pour avoir trop écouté des flatteurs , ou des domestiques intéressés , dont le Sauveur nous avertit de nous donner bien de garde , quand il dit *que les ennemis de l'homme sont ses propres domestiques*. Apprenons du moins par

cette histoire si terrible , à veiller sur notre intérieur , de crainte que nous flattant trop nous-mêmes , ou prêtant l'oreille à la flatterie , nous ne tombions dans l'illusion , et de l'illusion dans le péché.

Mais revenons à notre sujet. Il est hors de doute que les peines du Purgatoire ne sont limitées , ni à dix , ni à vingt ans , et qu'elles durent quelquefois des siècles entiers. Mais quand il serait vrai que leur durée ne passerait point dix ou vingt ans , compte-t-on pour rien des peines de dix et de vingt années , des peines inconcevables , sans aucun soulagement ? Si un homme était assuré que vingt ans durant , il devrait souffrir ou aux pieds , ou à l'estomac , ou aux dents , ou à la tête , quelque violente douleur , sans jamais pouvoir dormir , ni prendre le moindre repos , n'aimerait-il pas mieux mourir cent fois que de vivre de la sorte ? et si on lui donnait le choix , ou d'une vie si misérable , ou de la perte de tous ses biens , balancerait-il à donner ses biens pour se délivrer de ce tourment ? Quoi donc , pour nous garantir des flammes du Purgatoire , ferons-nous difficulté d'embrasser les travaux de la Pénitence ? Craignons-nous d'en pratiquer les plus pénibles exercices , qui sont les veilles , les jeûnes , les longues prières , les aumônes , et surtout la contrition , accompagnée de gémissemens et de larmes ?

Ce qui augmente de beaucoup le malheur des Ames du Purgatoire , c'est qu'outre que leurs souffrances sont excessives , et que la durée en est longue , elles se trouvent dans une entière impuissance de remédier à leurs maux. Personne n'est si malheureux en ce monde ,

qu'il ne puisse ou en fuyant , ou en résistant et se défendant , ou en employant ses amis , ou en faisant pitié à ses Juges , ou en appelant de leur Sentence à un Tribunal supérieur , ou en quelque autre manière , éviter le mal , dont il se voit menacé ; mais en Purgatoire tout ce qu'on peut faire , c'est d'endurer avec soumission et avec patience le châtement qu'on a mérité. Il est donc du devoir des Justes qui vivent encore , d'assister les morts , et d'essayer d'adoucir leurs peines , ou de les en délivrer , par des prières , par des aumônes , et par d'autres œuvres satisfactoires. Que si les morts apparaissent quelquefois aux vivans , pour implorer leur secours , ce n'est que par une grâce spéciale , que Dieu accorde rarement et à fort peu de personnes. Ces ames sont donc bien à plaindre , puisqu'elles sont dans l'impossibilité de se soulager elles-mêmes , et de soulager leurs amis.

Mais , me dira-t-on , il y en a peu qui soient réduites à cette fâcheuse nécessité , et le mal par conséquent n'est pas si grand qu'on le fait. C'est une erreur ; le nombre en est grand : et cette seule considération devrait suffire pour exciter les Fidèles à les secourir , quand même leurs peines seraient moindres qu'elles ne sont. Car sans parler des visions que nous avons rapportées , et qui prouvent évidemment ce que nous disons , il est constant que rien de souillé n'entrera dans le Royaume des Cieux , et que pour être reçu dans ce lieu , où règne la pureté , pour y voir cette lumière incréée qui est tout-à-fait incompatible avec les ténèbres , il faut être Saint et sans tâche. Hé , combien en trouve-t-on qui le soient ? Ainsi tous les autres ,

quodique du nombre des Elus , doivent passer par le feu. C'est pourquoi l'Eglise , figurée par la Colombe , prend souvent le deuil , et est obligée de gémir devant le Seigneur , pour ses membres affligés , qui soupirent continuellement après le bonheur du Ciel , et qui n'y peuvent entrer , tant qu'il leur reste quelque faute à expier dans les flammes du Purgatoire.



CHAPITRE X.

Dixième source des larmes : Le divin amour.

DE l'amour de Dieu , comme d'une source féconde , il se répand dans les Ames saintes des eaux très-pures , qui changées en pleurs , produisent en elles des fleurs et des fruits de toutes sortes de vertus. C'est de ces pleurs que parlait saint Augustin , lorsqu'il disait qu'il y a plus de plaisir à pleurer dans l'oraison , qu'à assister aux spectacles. De cette source viennent trois ruisseaux , qui sont trois désirs , non moins efficaces que justes. Le premier est de la gloire de Dieu ; le second , de notre béatitude ; et le troisième , de la grâce , qui nous conduit à la gloire , qui fait notre béatitude.

Le Sauveur les a marqués dans les trois premières Demandes de l'Oraison Dominicale. Car qui souhaite que le nom de Dieu soit sanctifié , que souhaite-t-il , sinon que Dieu soit loué par les Anges , par les hommes , et en quelque sorte par toutes les créatures ? Qui demande que le règne de Dieu arrive , que demande-t-il , si-

non que Dieu commence à régner absolument et sans résistance, avec Jésus-Christ, et avec tous les Elus, comme il régnera un jour, lorsque les Ames des Saints étant réunies à leurs corps, ils jouiront tous ensemble d'un bonheur parfait? Qui désire enfin que la volonté de Dieu s'accomplisse sur la terre, comme dans le ciel, que désire-t-il, sinon que Dieu fasse la grâce aux hommes qui sont ici-bas, de lui obéir avec autant de fidélité que les Anges et les Saints lui obéissent dans son Royaume céleste.

La première chose que souhaitent donc les amis de Dieu, c'est sa gloire. Dieu n'a pas besoin de nos biens, parce qu'il possède tout ce qu'il y a de bon, et qu'il est lui-même le souverain bien. Il a néanmoins voulu, en créant le monde, se communiquer au dehors, et répandre ainsi ses richesses, sans toutefois en rien perdre, non plus que la source qui coule toujours, et qui ne tarit jamais. Que doivent donc faire leurs créatures, pour lui marquer leur reconnaissance? N'est-il pas juste qu'elles s'emploient entièrement au service d'un tel bienfaiteur? Pour ce qui concerne les choses inanimées, et celles qui ont quelque sorte de vie et de sentiment, mais qui n'ont point de raison ni de liberté, elles ne manquent jamais à leur devoir. Car les Cieux publient toujours la gloire de Dieu : les montagnes et les collines, comme parle l'Écriture, tressaillent de joie devant le Seigneur, et retentissent de ses louanges : toutes les parties de l'Univers observent ses lois, et ne lui résistent jamais. Dans les Anges et dans les hommes qui sont les seules créatures raisonnables, il a voulu faire voir

d'un côté ce que pouvaît leur libre arbitre, et de l'autre ce que peut sa grâce, comme remarque saint Augustin. Ainsi plusieurs Anges, avec leur Chef Lucifer, ayant fait un mauvais usage de leur liberté, et par une folle présomption, ayant refusé de lui obéir, il les condamna justement à une peine éternelle. Les autres qui se soumièrent humblement et sans résistance à ses volontés, obtinrent la vie éternelle, et maintenant ils ne cessent de le bénir, et de sanctifier son nom, en disant : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des Armées.*

Les hommes enfin, qui semblables pour la plupart aux mauvais Anges, abusent de leur libre arbitre, et se détournent volontairement de leur fin dernière, Dieu les abandonne à l'esprit d'erreur; parce que quoiqu'il les prévienne, qu'il les excite, qu'il les éclaire, qu'il les fortifie par sa grâce, ils préfèrent le service de la créature à celui du Créateur. Plusieurs d'entre eux connaissent Dieu, mais ils ne l'honorent pas comme Dieu : il y en a qui se vantent de le connaître, mais qui le renoncent par les œuvres. C'est ce qui afflige excessivement ceux qui l'aiment d'un amour sincère. Car comment pourraient-ils voir sans indignation les offenses qui se commettent contre lui ? Rien n'est capable de soulager leur douleur, ni de tempérer l'ardeur de leur zèle, que les pleurs qu'ils versent en abondance. David déplorait sans cesse l'aveuglement des pécheurs ingrats dont le monde était rempli. *Seigneur, disait-il, mon zèle m'a desséché, parce que mes ennemis ont oublié votre Loi. Je me consumais d'ennui, voyant les pécheurs, qui ne gardaient point vos Commandemens.* En vérité, si un homme, qui a de

l'amour pour Dieu , considérait attentivement par combien d'horribles blasphèmes , de parjures , de sacrilèges , d'impiétés on l'offense continuellement , et combien de gens sans pudeur et sans conscience osent violer sa Loi , cette Loi très-pure , très-salutaire , plus désirable que l'or , et plus douce que le miel ; s'il faisait de plus cette réflexion , qu'il reste encore une infinité de Païens , qui ne connaissent ni n'adorent le vrai Dieu , et qui fléchissent le genou devant les Idoles de bois ou de pierre , il en serait outré de douleur , et s'écrierait avec Jérémie : *Qui donnera de l'eau à mes yeux , et les changera en des fontaines de larmes* , afin que je pleure , tant que je vivrai , les injures qui se font à mon Créateur. Nous lisons au second Livre des Machabées , que Mathathias et ses enfans déchirèrent leurs habits , se couvrirent de cilices , et furent excessivement affligés , lorsqu'ils virent la profanation de leur Temple et de leurs mystères les plus saints , qui n'étaient pourtant que l'ombre des nôtres. Que doit donc faire un Chrétien , et quelle doit être son affliction , lorsqu'il voit en ce temps-ci non-seulement les Eglises renversées , mais le sacrifice aboli en mille endroits , par les Sectateurs de Luther et de Calvin ?

Le second désir que l'amour divin excite en nous , est celui de jouir de Dieu , à qui nous devons souvent demander avec beaucoup de gémissemens et de larmes , *que son règne arrive*. Le règne de Dieu dans les saintes Ecritures , se prend en trois manières différentes. Premièrement il est essentiel à Dieu de régner dans tout l'Univers ; secondement il règne dans l'ame des Justes par la grâce ; et il règne enfin

dans les **Blenheureux** par la gloire. Pour ce qui est du premier règne , ou de cet empire absolu qu'il a essentiellement sur toutes les choses créées , **David** en parle , lorsqu'il dit ; *Seigneur , votre règne est un règne de tous les siècles.* Mais on n'a que faire de souhaiter qu'il arrive , puisqu'il a toujours été , et que jamais il ne finira. Le second , est le principal effet de la grâce , par où **Dieu** domine dans les **Ames justes** , et se les assujettit d'une manière douce et sans faire de violence à leur liberté. **Saint Paul** le marque assez clairement par ces paroles : *Dieu nous a tirés de la puissance des ténèbres , et nous a fait passer dans le Royaume de son Fils bien-aimé.* Il semble qu'il soit encore inutile de demander celui-ci , puisqu'il est aussi ancien que le monde. Et de fait , **Jésus-Christ** s'appelle *l'Agneau* , qui a été immolé dès la naissance du monde , parce que toutes les grâces que les **Justes** ont jamais reçues , ne leur ont été données qu'en vue de sa mort.

Enfin le règne de la gloire commença dans le moment que le **Sauveur** mourut sur la **Croix** , où il avait dit peu auparavant au bon **Larron** : *Dès aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis ;* mais il ne sera consommé qu'au dernier jour , lorsque les **Saints** ressuscités et resplendissans de gloire , entendront de la bouche du souverain **Juge** cette agréable Sentence : *Venez , vous qui êtes bénis de mon Père ; Possédez le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde.* Car on peut dire en effet que le temps du règne de **Dieu** , sera lorsque les méchans étant punis , et les **Puissances** de l'**Enfer** domptées , **Dieu** seul régnera éternellement avec ses **Elus**. C'est ainsi qu'en parlent communé-

ment les plus anciens Pères , comme Tertulien , saint Cyprien , saint Chrysostôme , saint Jérôme , saint Cyrille de Jérusalem , saint Augustin , Cassien et plusieurs autres.

On peut remarquer ici avec saint Augustin , que les Justes , dans l'ancienne Loi , ne soupiraient qu'après la venue du Messie ; mais à présent que le Messie est venu , qu'il est mort et ressuscité , et monté au Ciel , les désirs et les espérances des Saints ne tendent qu'à ce dernier jour , où le Fils de Dieu viendra plein de majesté , et mettra le comble à la gloire de ses Elus. C'est alors que s'accomplira cette Prophétie d'Aggée : *Celui qui est désiré et attendu de toutes les nations , viendra.*

Les premiers de ces désirs , sont ceux dont Notre-Seigneur parlait un jour à ses Disciples : *Je vous assure , leur disait-il , que beaucoup de Prophètes et de Rois ont fort souhaité de voir ce que vous voyez , et ne l'ont pas vu.* Le vieillard Siméon , qui avait long-temps désiré et espéré ce bonheur , l'obtint enfin ; et c'est ce qui lui fit dire , avec un transport de joie : *Maintenant , Seigneur , vous laissez aller votre serviteur en paix , selon votre parole , parce que j'ai vu de mes yeux le Sauveur que vous avez envoyé.*

Les seconds sont ceux que l'Apôtre sentait dans son cœur , et qu'il exprimait par ces paroles : *La couronne de Justice m'est réservée , et le Seigneur , comme juste juge , me la donnera pour récompense , et non-seulement à moi , mais encore à ceux qui souhaitent sa venue : c'est-à-dire , à ceux qui aiment l'Epoux d'un amour pur , et qui pour cela sont dans l'impatience de le voir.* La femme qui est infidèle à son mari , ne craint rien tant que sa venue , et elle

voudrait , s'il était possible , qu'il ne vînt jamais , parce qu'elle ne l'aime point. Mais l'Epouse chaste , comme celle de l'Apocalypse , dit à son Epoux ; *Venez* ; et il répond , *Je viens tout à l'heure*. Elle le presse , et lui dit encore une fois : *Jésus , mon Seigneur , venez*. Le saint Prophète David marquait bien l'ardeur extrême , avec laquelle il désirait l'une et l'autre venue du Sauveur , surtout la seconde , qui est celle où l'on verra Dieu clairement. *De même , s'écriait-il , qu'un cerf altéré cherche partout des fontaines ; ainsi mon ame brûle d'impatience de vous trouver , ô mon Dieu ; elle soupire sans cesse après le Dieu fort , le Dieu vivant. Quand aurai-je le bonheur de voir mon Dieu face à face ? Je ne faisais jour et nuit que verser des larmes , et c'était là toute ma nourriture , pendant que l'on me disait : Où est votre Dieu ? Je n'ai demandé au Seigneur qu'une seule chose , dit-il , en un autre endroit , et je la lui demanderai encore ; c'est de pouvoir demeurer toute ma vie dans sa maison , et de jouir de ses délices*.

Quiconque aime tout de bon , souffre impatiemment l'absence de la personne qu'il aime , et soit qu'il mange , ou qu'il fasse quelque autre chose , à table , et partout ailleurs , il pense à l'objet de sa passion : la nuit même , pendant son sommeil , il s'imagine le voir et le posséder. Si cela arrive à des amans , qui se laissent enchanter par quelque beauté mortelle , que doit-on attendre des ames éprises d'un amour pur et ardent pour la Beauté souveraine ? Leurs larmes sont leur nourriture ordinaire , et toute consolation qui vient d'ailleurs , leur est importune. L'Apôtre qui dans son ravissement avait entrevu quelques traits de la beauté infi-

nie de Dieu , et qui savait que rien ne pouvait l'empêcher d'en jouir , que ce corps grossier et semblable à un voile épais qui la lui cachait , s'écriait souvent , les larmes aux yeux : *Qui me délivrera de ce corps mortel ? Je meurs d'envie de me voir en liberté , et d'être avec Jésus-Christ.* L'illustre Martyr saint Ignace disait dans le même sentiment : Que le Démon me fasse souffrir tous les tourmens qu'il peut inventer , j'y consens , pourvu que je jouisse de Jésus-Christ.

Que dirons-nous de la chaste amante du Sauveur , Marie Magdelène , qui , dans le dernier souper qu'elle lui donna , sachant qu'elle l'allait perdre , lui lava les pieds , les lui arrosa de ses larmes , et les lui essuya avec ses cheveux ? O que ces larmes étaient différentes de celles dont elle avait une autre fois arrosé ces mêmes pieds chez le Pharisien Simon ! Celles-ci venaient du seul repentir de ses péchés , et celles-là d'un désir ardent d'avoir auprès d'elle son Bien-aimé : celles qu'elle répandit depuis , proche du tombeau de son Maître , étaient de même nature , et venaient de la même source. O si quelqu'un d'entre nous avait éprouvé , comme David , comme saint Paul , comme Marie Magdelène , j'ajoute , comme saint Augustin , comme saint Bernard , comme saint François , combien sont doux les pleurs que produit l'amour de la divine beauté , sans doute qu'il mépriseraient toutes les douceurs et toutes les joies du monde.

Enfin le troisième désir qui naît de l'amour de Dieu , est celui qui est contenu dans cette demande : *Que votre volonté s'accomplisse sur la terre , comme dans le Ciel.* Car par-là nous

prions Dieu qu'il nous montre à bien garder ses Commandemens. En effet l'amour qui nous porte à désirer de voir Dieu, et à soupirer sans cesse, jusqu'à ce que nous possédions ce bonheur, dans lequel consiste la vie éternelle; cet amour même nous fait aussi demander l'entier accomplissement de la Loi divine, et que le Seigneur soit obéi par les hommes ici-bas, comme il l'est là-haut par les Esprits Bienheureux, dont le Prophète loue l'obéissance, en disant : *O Anges, bénissez tous le Seigneur, vous qui êtes si puissans, et qui employez toutes vos forces à exécuter ses volontés, toujours attentifs à ce qu'il lui plaît de vous ordonner. Vertus du Seigneur, et vous, ministres et exécuteurs de ses ordres, bénissez-le tous.*

David nous apprend par ces paroles, combien est parfaite l'obéissance que les Anges rendent à Dieu. Car quand il dit : *Vous qui êtes si puissans, et qui employez tout ce que vous avez de forces à exécuter ses commandemens*, il donne à connaître que s'ils sont forts et puissans, ils sont également prompts à faire ce qu'il leur commande. Et quand il ajoute qu'ils sont *toujours attentifs à sa voix et à sa parole*, il marque assez que s'ils obéissent, c'est purement par le motif de l'obéissance, et pour se montrer vrais serviteurs du Dieu tout-puissant. La plupart des hommes obéissent à leurs maîtres, non parce qu'il est juste de leur obéir, mais parce qu'ils croient qu'il leur en reviendra du profit, ou de l'honneur, ou quelque plaisir; sans quoi leur obéissance est toujours lâche et imparfaite, et presque toujours de peu de durée. Celle des Anges, au contraire, ayant pour principe le pur amour, est éloignée de tout

intérêt, et incompatible avec l'amour propre.

Et afin qu'on ne croie pas que parmi les Esprits célestes, il n'y a que ceux du dernier rang, c'est-à-dire, ceux auxquels on donne le nom d'Ange, qui aient cette ardeur et cette fidélité à accomplir les ordres de Dieu, le Prophète nomme en particulier les Vertus, et sous ce nom il comprend tous les autres Chœurs et toutes les Hiérarchies, et universellement toute la milice du Ciel. Car c'est ainsi que saint Jérôme traduit de l'Hébreu les paroles de David : *Armées du Seigneur, bénissez-le toutes*. Ceux donc qui aiment Dieu tout de bon, tâchent d'imiter cette obéissance parfaite, qui ne se rencontre jamais avec le péché, et qui plaît plus à Dieu que les sacrifices.

Mais comme d'eux-mêmes ils n'y sauraient parvenir, ils disent en gémissant : *Seigneur, que votre volonté se fasse sur la terre, comme elle se fait dans le Ciel*. Nous voudrions bien vous pouvoir servir avec toute la ferveur et tout le zèle possible, sans aucune imperfection ; nous ne souhaiterions rien tant que de voir votre volonté accomplie par tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, comme elle l'est par tous les Anges qui sont dans le Ciel. Mais comme il s'y trouve des difficultés insurmontables, tout ce que nous pouvons faire, c'est de recourir à vous, et de vous dire avec Augustin votre serviteur ; Opérez en nous ce que vous nous commandez, et commandez-nous ce que vous voulez. Que si éloignés, comme nous le sommes, de notre patrie, nous ne pouvons parvenir à cette haute perfection, recevez au moins le sacrifice de nos prières et de nos vœux, dont l'unique but est que votre volonté

se fasse également sur la terre et dans le Ciel. Mais si nos désirs sont encore faibles, s'ils n'ont pas toute l'ardeur et toute la force qu'ils devraient avoir, inspirez-nous-en de plus efficaces : car nous pouvons dire aussi-bien que votre Prophète, que *nous souhaitons de désirer l'accomplissement de votre loi sainte*. Ce souhait est une marque, quoique imparfaite, de l'estime et de la soumission que nous avons pour vos ordres, et nous espérons qu'à force de gémissemens et de prières, nous obtiendrons de votre miséricorde une volonté efficace d'observer avec toute l'exactitude possible ce qu'il vous plaira de nous commander. C'est par cette voie que nous parviendrons à notre céleste Patrie, où, avec les Anges Bienheureux, nous accomplirons éternellement et sans résistance votre sainte volonté.



CHAPITRE XI.

Onzième source des larmes : L'incertitude du salut.

LES biens que renferme la béatitude éternelle, sont si grands, que comme l'espérance de les posséder donne une extrême joie, aussi la crainte d'en être privé cause une telle tristesse, qu'on ne saurait y penser, et ne pas pleurer. Représentez-vous un homme arrêté pour un crime capital, dont on l'accuse, et incertain de l'événement du procès, où il y va de sa vie. Croyez-vous que tandis qu'il est ainsi

en suspens entre l'espérance et la crainte, il puisse s'abandonner à la joie, jusqu'à ce que la Justice l'ait déclaré innocent, ou que le Prince lui ait accordé sa grâce? Qui est-ce donc qui sera sans crainte! Qui pourra ne pas gémir, s'il considère l'incertitude où il est de son salut, et qu'on va bientôt prononcer l'arrêt qui le doit rendre éternellement ou heureux ou malheureux, sans qu'il sache quelle sera sa destinée? Car, quoique sa conscience ne lui reproche aucun péché qui semble mériter l'Enfer, ayant néanmoins à répondre à Dieu qui découvre souvent dans nous des fautes qui nous sont cachées, et que nous nous cachons à nous-mêmes, quelle sûreté peut-il avoir? Saint Paul, ce vase d'élection, cet Apôtre par excellence, disait de lui : *Je ne me sens coupable de rien ; mais ce n'est pas là ce qui me justifie, Dieu seul est mon Juge.*

Le Saint-Esprit rend ce témoignage de Job, que c'était *un homme simple, droit et craignant Dieu* : Job disait lui-même *que sa conscience ne lui reprochait rien de mal dans toute sa vie*, et néanmoins la pensée du Jugement l'effrayait de sorte, qu'il s'écriait tout hors de lui : *Que ferai-je, quand Dieu viendra me juger, et quand il m'interrogera, que lui répondrai-je?* De nos jours on a trouvé plus d'une fois le Bienheureux Louis Bertrand sanglottant, et baigné de larmes; et comme on lui demandait ce qu'il avait à pleurer, d'où lui venait une si excessive tristesse : N'ai-je pas sujet de m'affliger, répondait-il, quand je pense à l'incertitude de mon salut? Il y a deux choses qui donnent de l'inquiétude aux Ames les plus innocentes, sur le sujet de leur prédestination, ou de leur réprobation.

La première est que , quelque saint qu'on paraisse aux yeux des hommes , on ne saurait dire certainement que l'on soit en bon état , à moins d'une révélation particulière , qui est une grâce que Dieu fait à peu de personnes. Bien plus , quand un homme après une plus longue discussion , se croirait exempt de péché , et quand il aurait pour lui le témoignage de sa conscience , il devrait encore douter s'il serait en état de grâce. Car que peut-il y avoir de plus formel là-dessus que ces paroles du Sage : Qu'on se garde bien de dire : *Ma conscience est nette , je suis sans péché.* Et ailleurs : *Il y a des gens de bien et des gens sages , dont les œuvres sont en la disposition de Dieu , et néanmoins personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Car tout ce qui regarde l'avenir , est incertain.* Saint Jérôme explique ainsi ce passage : *J'ai trouvé que les œuvres des Justes sont en la disposition de Dieu , que c'est lui qui en est l'auteur ; et que néanmoins ils ne savent s'il les aime , ou s'il les hait , ni si les afflictions qu'il leur envoie sont des épreuves de leur vertu , ou des châtimens de leurs crimes , mais qu'ils le sauront un jour.* Lors donc que le Sage dit que *nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine* , il n'est pas question des impies , qui n'ont nul sujet de douter qu'ils ne soient dignes de haine , mais de ceux qui font profession de vertu , et dont la conduite semble irréprochable. Car ceux-ci mêmes ne peuvent savoir si leurs œuvres , quelque louables qu'elles paraissent , partent de la charité.

Cette incertitude de la prédestination et du salut ne peut-être que très-fâcheuse aux bonnes Ames , et nous en pouvons juger par ce qui est écrit de saint François , qu'au commen-

cement de sa conversion, Dieu lui ayant fait connaître que ses péchés qu'il avait pleurés long-temps, et avec une vive douleur, lui étaient remis, il en eut une joie inconcevable. Mais après tout, quelque peine que puisse faire cette incertitude à ceux qui ont de l'amour pour Dieu, c'est un véritable effet de la Providence divine sur eux : car ils en sont plus retenus, plus humbles, et plus vigilans ; ils s'observent avec plus de soin, et ne se préfèrent à personne, pas même aux plus grands pécheurs. A l'égard des réprouvés, il est important qu'il ne sachent pas ce qui leur doit arriver, de peur que désespérant de leur salut, ils ne s'abandonnent à toutes sortes de vices.

L'autre raison pour laquelle nul ne se peut promettre la vie éternelle, c'est que nul ne se peut répondre de sa persévérance dans le bien. Car quand un homme serait assuré qu'aujourd'hui il est en état de grâce, il devrait toujours appréhender de n'y être pas demain. Nous ne voyons que trop d'exemples de personnes vertueuses, qui venant à se relâcher, tombent enfin en d'épouvantables désordres. Le premier Ange avait sans doute été créé en état de grâce ; il avait reçu de Dieu avec l'être, une sagesse éminente, et bien d'autres dons surnaturels. Car c'est de lui que saint Grégoire veut qu'on entende ces paroles d'Ezéchiel : *Voici ce que dit le Seigneur : J'avais imprimé sur vous mon image ; vous étiez plein de sagesse, et vous excelliez en beauté ; vous aviez goûté les plaisirs du Ciel. Et plus bas ; Vous avez été parfait et sans tache dans vos voies depuis le jour de votre création, jusqu'à ce qu'on ait trouvé en vous l'iniquité.* Saint Augustin dit de tous les Anges en

général que Dieu a produit en eux la grâce avec la nature. Or on ne peut raisonnablement douter que les Anges , au moment qu'ils furent créés, n'aient su qu'ils étaient amis de Dieu , puisqu'éclairés , comme ils étaient , de la lumière divine, ils se voyaient clairement eux-mêmes, et voyaient tout ce qui était en eux. Cependant le premier de tous , quoique plein de grâce et de sagesse , *ne se maintint pas dans la vérité* : il perdit la grâce qu'il avait reçue , et étant tombé du Ciel , *comme la foudre* , ainsi que parle le Sauveur , d'Ange de lumière il devint en un moment Prince des ténèbres.

Le premier homme suivit ce mauvais exemple. Car malheureusement pour lui et pour nous , il ne conserva pas long-temps la grâce , et la Justice originelle , en laquelle Dieu l'avait créé. Cependant saint Grégoire de Nazianze et saint Chrysostôme disent qu'on pouvait nommer Adam un Ange incarné , comme étant un composé d'esprit et de chair : d'esprit par la grâce , et de chair selon la nature. Si donc ni le premier Ange , ni le premier homme n'ont été sûrs de leur persévérance dans la grâce ; et si même ils ont perdu cette grâce que rien ne semblait leur devoir ôter , qui s'étonnera que nous qui naissons pécheurs , nous ne puissions nous promettre d'y persévérer jusques à la mort ? Saül , cet homme qui avait été choisi pour être le premier Roi d'Israël , et qui suivant le témoignage de l'Écriture , ne cédait en bonnes qualités à personne , fut bientôt après rejeté et abandonné du Ciel pour sa désobéissance. Salomon , si recommandable par sa sagesse , et dès son enfance si chéri de Dieu , que Dieu même dit à David : *je serai son père , et je le con-*

sidérerai comme mon fils ; Salomon , dis-je , que saint Jérôme nomme le favori du Seigneur , se laissa tellement charmer par des femmes étrangères , qu'il aimait éperdument , que pour leur complaire , étant déjà vieux , il adora leurs idoles , et a donné lieu à plusieurs graves Auteurs de croire qu'il est damné. C'est de quoi David son père l'avait averti , en lui disant : Pour vous , mon fils , connaissez le Dieu de votre père , servez-le parfaitement et de bon cœur ; car il voit jusques aux pensées les plus secrètes. Si vous le cherchez , vous le trouverez : mais si vous l'abandonnez , il vous rejettera et vous perdra pour jamais : terrible menace qui s'exécute à la lettre ! Salomon abandonne Dieu , et Dieu l'abandonne pour toujours. Que dirons-nous du traître Judas ? Il était homme de bien , avant que d'être appelé à l'Apostolat , ou du moins il le devint , quand il y fut appelé : et néanmoins l'avarice l'aveugla et le pervertit de telle sorte , que le Sauveur même disait de lui , en parlant à ses Apôtres : Ne vous ai-je pas choisi , vous douze ? et cependant il y en a un d'entre vous qui est un Démon.

Ajoutons à tant de funestes exemples , celui de deux célèbres Docteurs de l'Eglise , l'un Grec , qui est Origène , et l'autre Latin , qui est Tertullien. Ils ne souhaitaient rien l'un et l'autre dans leur jeunesse , que d'être Martyrs ; ils aimaient tous deux l'abstinence et haïssaient la mollesse ; ils s'étaient également signalés par leurs écrits , non-seulement contre les Païens , mais contre les hérétiques ; et après avoir donné tant d'illustres marques de leur religion et de leur foi , étant déjà avancés en âge , ils se démentirent enfin , de sorte que pour avoir in-

venté de nouvelles erreurs, ils méritèrent d'être condamnés comme Hérésiarques, et comme ennemis déclarés de la vérité. Qui oserait donc s'assurer de n'être point ébranlé, quand on voit tomber ces fermes colonnes de la Religion ? J'omets plusieurs autres semblables chutes : mais je ne puis passer sous silence celle du Moine Héron, qui après avoir passé cinquante ans dans le Désert, toujours priant, jeûnant, gardant le silence, pratiquant tous les exercices d'une vie sainte et parfaite, fut tellement abusé par le Démon, que s'imaginant avoir acquis assez de mérites, et de crédit auprès de Dieu, pour n'avoir plus rien à craindre en ce monde, il s'alla précipiter dans un puits profond, d'où ayant été tiré par ses frères à demi mort, et n'ayant jamais voulu confesser ni reconnaître sa faute, il mourut dans l'impénitence. Cassien qui rapporte ce fait lamentable, assure que c'était une chose arrivée de son temps, et que plusieurs en avaient eu connaissance.

Tout ceci montre que même les gens de bien et les Saints n'ont aucune certitude de leur constance dans le service de Dieu, et qu'ils se peuvent damner, après beaucoup d'austérités et de bonnes œuvres. Certainement c'est bien mépriser la vie éternelle, et ne craindre guères la mort éternelle, que de rire, de jouer, de dormir tranquillement, pendant qu'on se voit en un manifeste danger d'être à jamais privé de l'une, et condamné pour toujours à l'autre. Car ceux qui ne voient pas le péril, sont-ils sages, et ont-ils une étincelle de raison ? et ceux qui le voient, comment peuvent-ils ne pas trembler de frayeur ? Comment ne

fondent-ils pas en larmes ? Comment ne jettent-ils pas de grands cris ? Comment ne tâchent-ils pas , suivant le conseil de saint Pierre, *d'assurer leur vocation et leur élection par les bonnes œuvres* ? Dans une affaire où il ne s'agit pas de moins que d'une éternité bienheureuse ou malheureuse , et dont l'issue est très-incertaine , pourquoi n'ont-ils pas recours à leurs amis ? Comment ne cherchent-ils pas de puissans intercesseurs ? pourquoi enfin n'essaient-ils pas de fléchir leur Juge , et d'apaiser sa colère , à force de gémissemens et de larmes ? Car on gagne beaucoup plus ici par les prières et par les pleurs , et en avouant humblement ses fautes , qu'en tâchant de les excuser.

Il faudrait donc demander souvent et de tout son cœur à Dieu un ardent amour pour lui et pour le prochain , et en même temps la grâce de persévérer dans l'exercice des bonnes œuvres jusques à la mort. Car la vertu de persévérance , qui en mettant fin au travail , donne commencement au repos , est un pur don de la Miséricorde Divine : mais il est aisé de l'obtenir , en la demandant comme il faut. Saint Augustin nous en apprend le moyen , lorsqu'expliquant ces paroles du Psalmiste : *Béni soit le Seigneur , qui n'a point retiré l'esprit d'oraison , ni sa miséricorde de moi* ; Sachez , dit-il , que tant que vous conserverez l'esprit d'oraison , Dieu ne retirera point de vous sa miséricorde. En effet le recueillement et la prière attirent toujours la miséricorde de Dieu. Car puisque Dieu nous commande de prier toujours , et qu'il veut que nous le conjurons souvent de ne point éloigner de nous sa miséricorde , ne croyons pas qu'il nous en prive jamais , ni qu'il nous

refuse la grâce de persévérer dans son service. Car de même que si un homme fort riche et fort libéral, disait à un pauvre : Demandez-moi toujours l'aumône ; il ne pourrait honnêtement la lui refuser : ainsi quand Notre-Seigneur nous dit, qu'il faut prier continuellement, sans jamais se relâcher, et qu'en même temps il inspire à ses serviteurs la volonté de prier toujours, et de prier comme il faut, il est impossible qu'il n'exauce leurs prières, et ne leur conserve sa miséricorde, jusqu'à ce qu'il les couronne de gloire dans son Royaume céleste.



CHAPITRE XII.

Douzième source des larmes : Les tentations qu'on a à souffrir dans le chemin du salut.

IL reste encore une douzième source de larmes, et ce sont les tentations, qu'il faut soutenir dans la voie du Ciel. Quiconque aime Dieu, et brûle d'envie de le voir, souffre avec peine les tentations qui l'empêchent de courir à lui, et est obligé de ne rien omettre pour les surmonter. Il gémit, il pleure, et s'écrie à tout moment : Seigneur, ne permettez pas que nous succombions à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Voyons donc premièrement ce que c'est que les tentations, et examinons ensuite d'où elles viennent, et quels en sont les instrumens et les causes.

Ceux qui nous attaquent le plus violemment, ce sont les Démons, qui non contents de nous

tenter, nous accusent devant Dieu, lorsque nous avons consenti à la tentation. Ils nous dressent partout des embûches, et nous n'avons point d'ennemis plus à craindre qu'eux. Ils sont donc et Tentateurs et accusateurs tout ensemble, et l'Écriture nous marque distinctement l'un et l'autre. Celui d'entr'eux, qui osa tenter Jésus-Christ dans le Désert, est appelé *Tentateur* dans l'Évangile; et il n'y a point de nom qui convienne mieux au malin Esprit. Saint Paul avertit tous les Fidèles de *prendre garde qu'ils ne soient tentés par celui qui tente, c'est-à-dire, par le Démon, par le vieux Serpent, dont le propre est de tenter.* Saint Pierre, lorsqu'il reprit Ananie d'avoir menti au Saint-Esprit: *Pourquoi, lui dit-il, avez-vous prêté l'oreille aux suggestions de l'ennemi, qui vous tentait?* Enfin saint Jean voulant prémunir les premiers Chrétiens contre les persécutions, dont ils étaient menacés, leur prédit que *le Démon devait faire emprisonner quelques-uns d'eux, afin qu'ils fussent tentés et mis à l'épreuve.*

Mais si le malin Esprit fait tous ses efforts pour nous porter au péché, il nous en accuse dès qu'il est commis; et c'est ce que nous apprend le même Apôtre qui en parle ainsi; *l'Accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, fut précipité dans l'abîme.* Sur quoi saint Grégoire dit ces paroles: Il nous accuse durant le jour, lorsqu'il fait voir que nous abusons de la prospérité, et il nous accuse durant la nuit, lorsqu'il montre que nous manquons de patience dans l'adversité. Il accusa Job, en disant de lui: *Est-ce donc, Seigneur, que Job vous sert gratuitement et pour rien? Vous avez mis à couvert de tout péril et sa*

personne et sa famille, et tout ce qui lui appartient ; vous avez béni ses travaux, et son bien s'est fort accru et multiplié sur la terre. Mais étendez un peu votre main, frappez-le, et le dépouillez de tout ce qu'il a, et vous verrez s'il vous bénira, et s'il ne murmurerà pas ouvertement contre vous. Je pourrais alléguer ici plusieurs visions, où le Démon a paru, disputant avec le bon Ange sur le sujet de quelque personne qu'il accusait, et que le bon Ange défendait à l'article de la mort. Celle que rapporte saint Athanase dans la vie de saint Antoine, est célèbre. D'un côté cet ennemi du genre humain accusait le saint Abbé, et de l'autre les Anges le défendaient. On sait ce qui en arriva. Ce que nous avons à recueillir de tout ceci, c'est que les Démons portent aux hommes une haine implacable, et qu'on n'a jamais plus de sujet de s'en défier, que lorsqu'ils couvrent leur malice de vaines promesses ou de biens, ou de plaisirs.

Mais voyons quelles sont les qualités de ces Tentateurs, et si le nombre en est grand. Premièrement ils sont très-rusés, tant à cause de leur nature toute spirituelle, qu'à cause de l'habitude qu'ils ont depuis si long-temps de tenter les hommes. C'est pourquoi saint Paul, qui connaissait leurs artifices, ne se contente pas de dire qu'ils sont fins et malicieux, mais il les appelle *Malices spirituelles, répandues dans l'air*. Sa pensée est qu'il n'y a point de créature plus maligne au monde, que c'est la malignité même ; qu'ils règnent dans l'air, et que de là ils observent tout ce que les hommes font sur la terre.

De plus ils sont très-puissans, et si Dieu ne

les arrêtaient, ils feraient partout d'étranges ravages. Saint Paul leur donne la qualité de Princes et de Puissances, et dit que ce sont eux qui gouvernent ce bas monde plein de ténèbres, où règnent l'ignorance, l'erreur et le vice. Saint Pierre nous les représente sous la forme de Lions rugissans : Saint Jean en vit un qui ressemblait à *un grand Dragon*. Hé! quelle bête y a-t-il qui soit plus furieuse que le Lion et le Dragon? Dieu lui-même nous en fait dans Job une terrible peinture. Il nomme le Démon *Leviathan*, et dit qu'*ici-bas il n'est point de force pareille à la sienne; qu'avec cette force, qui lui est naturelle, il ne craint personne*. Mais enfin ces ennemis si rusés et si puissans, sont-ils en grand nombre? Il y en a tant qu'on ne les saurait compter. Tout l'air qui environne la terre, en est rempli, et s'ils avaient des corps, comme nous, ils obscurciraient le Soleil en plein midi. Écoutons ce que saint Jérôme dit là-dessus. L'opinion commune des Docteurs est que l'air, qui sépare le Ciel de la terre, et auquel on donne le nom de *vide*, est plein de puissans ennemis. Les visions de saint Antoine, rapportées par saint Athanase, confirment cette vérité.

Si nous voyions donc des yeux du corps ces monstres affreux, qui de nous ne trembleraient? Qui ne quitterait le divertissement et le jeu? Qui ne jetterait les hauts cris? Qui ne leverait les mains au Ciel pour en implorer le secours? Et si de plus nous voyions la terre toute couverte de pièges et de filets, comme saint Antoine la vit autrefois, de combien notre frayeur s'augmenterait-elle? Avec combien plus d'empressement invoquerions-nous celui qui seul

est capable de nous sauver de tant d'ennemis ? Mais s'ils ne sont pas visibles , ils n'en sont ni moins présens , ni moins déterminés à nous nuire.

Considérons maintenant quels sont les pièges dont les Démons ont accoutumé de se servir , pour nous engager au péché ? Ce qu'on peut dire en général , c'est qu'il y en a autant d'espèces , que nous avons de facultés ou sensibles , ou raisonnables. Mais si nous voulions les marquer tous en particulier , nous trouverions que le nombre en est infini. Car *toutes les créatures , comme dit le Sage , sont à l'homme autant de sujets de tentation et autant de pièges où les insensés se laissent prendre.* Et l'Ecclésiastique , pour nous obliger de nous tenir sur nos gardes , nous avertit que *le chemin où nous marchons , est rempli de lacs , et qu'on nous y dresse partout des embûches.*

La première faculté de l'ame , c'est l'entendement , qui précède la volonté raisonnable. Sa tentation , c'est la gloire : car les animaux sans raison n'en sont point touchés. Qui pourrait dire combien la gloire a de charmes , et combien c'est un grand mal que l'orgueil , qui fait son idole de l'honneur mondain ? *Le cœur du superbe , dit l'Ecclésiastique , est aussi aisé à surprendre , que la perdrix qu'on fait entrer dans les filets , ou que le chevreuil qu'on engage dans les toiles.* Saint Paul en était si persuadé , qu'il recommandait à Timothée de *n'élever à l'Episcopat aucun Néophyte , de peur que venant à s'en faire accroire , il ne tombât dans les filets du Démon , et ne fût damné comme lui.* Le Démon même y a été pris le premier , et l'envie qu'il a d'avoir des imitateurs de sa désobéissance et

des compagnons de sa peine, fait qu'il emploie le même moyen pour nous perdre. Mais que font ceux qui sont sages ? Ils prennent bien garde de ne pas donner dans le piège ; ils fuient l'honneur, à l'exemple d'un saint Ambroise, d'un saint Augustin, d'un saint Chrysostôme, d'un saint Grégoire, et de tant d'autres Pères anciens, pour qui les premières dignités étaient des croix, dont ils se chargeaient, non par esprit d'ambition, mais par pure obéissance. Au contraire, les insensés, dont le nombre est infini, cherchent le piège, au lieu de s'en éloigner, et c'est à qui y sera pris le premier. O aveuglement déplorable ! Que peut-on imaginer de plus dangereux que la Prélature, surtout pour des gens, qui n'ayant pas assez de sagesse pour se gouverner eux-mêmes, veulent gouverner des peuples entiers ? D'où il arrive ce que disait le Sauveur, que *des aveugles conduisant d'autres aveugles, ils tombent les uns et les autres dans le précipice.*

C'est encore un grand sujet de tentation pour l'homme que l'argent, qui sert de matière à l'avarice. Je dis, pour l'homme : parce que les bêtes, quand elles ont de quoi manger et de quoi boire, méprisent le reste, et ne se soucient point d'avoir de magnifiques palais, ni de grandes terres, ni des meubles fort précieux. L'argent donc est un de ces pièges que le Démon tend aux hommes, et saint Paul nous en assure par ces paroles : *Ceux qui veulent devenir riches, sont sujets à être tentés, et à tomber dans les filets du Démon.* L'amour des richesses va souvent si loin, que l'on fait son Dieu de l'argent ; et c'est pour cela que l'Apôtre, en plus d'un endroit, nomme l'avarice une

idolâtrie. Le mal est qu'au lieu d'éviter le péril, on l'aime, on le cherche, on estime heureux ceux qui y sont le plus engagés. Plût à Dieu que ceux dont toute la passion est le gain, se missent bien dans l'esprit cette Sentence de l'Apôtre : *On est bien riche, quand on a de la piété, et qu'on a avec cela ce qui suffit, c'est-à-dire, quand on croit avoir ce qu'il faut, et qu'on est content, soit qu'on ait peu, ou qu'on ait beaucoup !*

La grande richesse consiste donc premièrement à avoir de la piété, c'est-à-dire, à avoir pour Dieu un amour filial. Car ceux qui savent ce que c'est qu'être enfant de Dieu, et qui l'aiment comme leur Père, s'attachent à lui, gardent ses préceptes, se confient en lui, et se reposent de tout sur sa Providence ; en sorte que pauvres ou riches, ils sont toujours très-contens, parce qu'ils savent qu'ils ont un Père qui les aime tendrement, qui voit leurs besoins, qui connaît ce qui leur suffit, et de quoi ils manquent, et qui leur fournit dans le temps, ce qu'il sait leur être le plus nécessaire. O Bien infini ! O Trésor inestimable, mais connu de peu de personnes ! Car qui doit passer pour riche, selon l'opinion des Philosophes même Païens, hors celui qui ne désire rien ? Hé qui ne désire rien, si ce n'est celui qui croit fermement qu'il a un Père très-bon et très-libéral, un Père qui a des trésors inépuisables, et qui donne à ses enfans dans cet exil, ce qui suffit à leur subsistance, en attendant qu'il les mette en pleine possession de son Royaume éternel ?

Le troisième piège du Démon, ce sont les voluptés de la chair, dont il imprime vivement

l'idée dans l'imagination des hommes, et même de ceux qui loin du commerce du monde, vivent à l'écart dans des solitudes, où l'on ne sait ce que c'est que divertissement et que délices. Il a l'adresse de les leur représenter beaucoup plus douces et moins honteuses qu'elles ne sont ; et souvent la simple représentation fait en eux un plus dangereux effet que ne pourrait faire l'objet même, s'il était présent. Car quelque belles et quelque agréables que soient les choses, on y sent toujours je ne sais quoi de dégoûtant : mais les images avec les couleurs que le Démon sait leur donner, n'ont rien qui choque, rien qui ne plaise et qui ne charme. Il ne faut donc pas s'étonner si elles excitent dans l'appétit sensitif de très-violens mouvemens.

Le Tentateur s'est toujours servi de ce moyen pour engager dans le péché les personnes les plus saintes, que ni l'ambition, ni l'avarice n'avaient pu corrompre. Témoin saint Paul, qui après avoir été ravi au troisième Ciel, sentant la révolte de la chair contre l'esprit, disait avec un profond sentiment d'humilité, *qu'afin que ses grandes révélations ne l'enflassent point, Dieu avait permis au Démon de le tourmenter, d'une manière honteuse, avec l'aiguillon de sa chair, et que par trois fois il avait prié en vain le Seigneur de l'en délivrer.* Témoin saint Antoine, ce parfait modèle des saints Solitaires, duquel nous lisons qu'après qu'il eût triomphé dans ses premières années des Puissances infernales, tant par la prière, que par la confiance qu'il avait en la Passion de Notre-Seigneur, le malin Esprit résolut de l'attaquer par l'endroit le plus délicat pour la jeunesse : il se mit à lui

remplir l'imagination d'idées déshonnêtes ; mais Antoine s'en défendait par l'exercice continuel de l'oraison. Il excitait dans sa chair des mouvemens sales ; mais le saint jeune homme les réprimait à force de pénitence , et par une ardente foi. Il s'apparaissait à lui sous la figure d'une courtisane ; mais le généreux serviteur de Dieu , se représentait le feu de l'Enfer , et le ver qui ronge le cœur des Damnés ; et par-là il éteignait les flammes impures de la concupiscence , que l'Esprit immonde allumait en lui.

Saint Jérôme assure que saint Hilarion , au commencement de sa retraite , eut à soutenir de pareils combats ; et que fâché contre lui-même , il se donnait des coups de poing contre la poitrine , en se traitant d'âne , et en se disant : Je t'empêcherai bien de régimber ; je te nourrirai , non pas d'orge , mais de paille ; je te ferai mourir de faim et de soif ; je te chargerai jusqu'à t'accabler , et je t'apprendrai à souffrir le chaud et le froid : enfin je te réduirai à chercher plutôt de quoi manger qu'à te divertir.

Saint Jérôme même ne fut pas exempt de cette persécution : car voici ce qu'il en dit : O combien de fois m'est-il arrivé dans ce vaste et affreux désert , de m'imaginer être au milieu des délices et des divertissemens de Rome ! Alors je me tenais seul et dans le silence , parce que j'avais le cœur rempli d'amertume ; j'étais revêtu d'un sac , et ma peau toute desséchée était aussi noire que celle d'un Ethiopien. Je ne faisais que pleurer et que gémir ; et quand le sommeil m'accablait , je me couchais à plate terre , ayant le corps tout brisé. Je ne parle

point de ma nourriture : c'est tout dire , que quelque infirme que je fusse , je ne buvais que de l'eau , et que de manger quelque chose de cuit c'eût été pour moi une trop grande délicatesse. Moi donc , qui par la crainte des feux éternels , m'étais retiré dans cette triste solitude , où je n'avais point d'autre compagnie que celle des bêtes sauvages et des scorpions ; moi , dis-je , qui par le jeûne étais devenu si pâle , que je ressemblais à un mort , je ne laissais pas de ressentir dans un corps froid et tout languissant les ardeurs de l'amour impur , de même que si j'eusse été au bal et parmi des femmes. Ainsi destitué de toute consolation , je me prosternais aux pieds du Sauveur , je les arrosais de mes larmes , et je les essuyais avec mes cheveux , tâchant toujours de dompter ma chair par des jeûnes de plusieurs semaines.

Ce que saint Jérôme dit de lui , on le peut dire pareillement de saint Benoît , qui pour se défaire des sales pensées dont il était tourmenté , eut le courage de se rouler parmi des épines , jusqu'à ce qu'il eût le corps tout en sang. On le peut dire de saint Bernard , qui pressé par une semblable tentation , se plongea dans un lac glacé. Enfin , pour ne point parler de beaucoup d'autres , on le peut dire de saint François , qui triompha de l'Esprit immonde en se jetant tout nu dans la neige , après une longue et sanglante discipline. Ces grands exemples n'ont pas empêché qu'une infinité de gens ne se soient perdus , pour avoir honteusement succombé à la tentation. Qui est-ce donc qui ne gémit dans cet exil , et qui n'en déplorera les misères , en considérant que les Démons usent de tant d'artifices pour nous

porter au péché, que les plus grands Saints ne trouvent point d'asile assuré dans les solitudes les plus reculées et les plus profondes ?

Mais ils ont encore bien d'autres moyens pour nous troubler l'imagination et l'esprit ; car comme ils observent les différentes dispositions des hommes, et qu'ils les connaissent à fond, ils prennent plaisir à en inquiéter quelques-uns par de vains scrupules, pendant qu'ils en trompent d'autres par des maximes d'une morale corrompue ; qui va toujours au relâchement et à l'illusion ; de sorte que plusieurs d'entr'eux se trouvent plus tôt en Enfer, qu'ils n'ont commencé à connaître et à pleurer leurs égaremens. Les uns et les autres sont malheureux, parce qu'ils le veulent être. Car les scrupuleux dans leurs peines ne devraient pas s'en rapporter à leur propre jugement, mais au jugement d'autrui, surtout à celui de leurs Supérieurs, dont le Fils de Dieu a dit, que *quiconque les écoute, l'écoute lui-même*. En effet ils doivent savoir qu'il y a peu de bons Juges dans leurs propres maladies. A l'égard des autres, qui ne font scrupule de rien, c'est une grande témérité, dans une matière aussi importante qu'est celle où il s'agit de la vie ou de la mort éternelle, que de se former sa conscience et de régler sa conduite, ou selon sa fantaisie, ou suivant les fausses lumières de gens ignorans ou suspects, qu'on va consulter, au lieu de prendre conseil de personnes éclairées, qui connaissent la vérité, et qui n'appréhendent point de la dire.

Parlons maintenant des sens extérieurs, et voyons en combien de sortes le Démon nous y tend des pièges. Le piège le plus dangereux

est la vue et la familiarité des personnes de sexe différent. *J'ai considéré toutes choses*, dit le Sage, *et j'ai trouvé que la femme est un plus grand mal que la mort ; qu'elle est le lacet des chasseurs, que son cœur est comme un filet, et ses mains, comme des chaînes. Quiconque veut se rendre agréable à Dieu, la fuira. Mais le pécheur se laissera prendre à ses charmes.* Ce que le Sage dit ici des femmes à l'égard des hommes, se doit dire aussi des hommes, à l'égard des femmes. Car la vue du chaste Joseph fut aussi funeste à la femme de Putiphar, que la vue de Susanne le fut depuis aux deux impudiques vieillards, qui essayèrent de la corrompre.

Ce qu'il y a de plus pitoyable, et ce qu'on ne peut assez déplorer, c'est qu'au lieu d'éviter le piège, on l'aime, on le cherche, et l'on achète même bien cher son malheur. Le Sauveur crie à haute voix : *Celui qui regarde une femme avec des yeux de concupiscence, en a déjà abusé dans son cœur. Si votre œil droit, ajoutet-il, vous est une occasion de chute, arrachez-le, et le jetez loin de vous. Car il vous est plus avantageux qu'une partie de votre corps périsse, que si votre corps tout entier était jeté dans l'Enfer.* Et cependant combien y a-t-il de Chrétiens, ou qui ne croient point ce que Jésus-Christ leur dit, ou qui en font si peu de cas, qu'ils ne voient point de beauté, dont ils ne soient aussitôt épris. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus indigne, que d'en voir plusieurs porter l'impudicité jusques dans les lieux les plus saints, et y commettre, selon le langage de l'Écriture, par des regards lascifs, des adultères dans leur cœur, sans respecter même souvent les Prédicateurs en chaire, ni les Pré-

tres à l'Autel ? **Saint Jean Chrysostôme** ayant aperçu un jour à **Antioche** quelques laïques qui causaient pendant que l'on célébrait les saints **Mystères**, et ayant su qu'ils avaient souri entr'eux, il en fut si indigné, qu'il dit hautement qu'une telle profanation méritait que le feu du Ciel tombât sur l'Eglise, et qu'il consumât tous ceux qui étaient dedans. Si c'est donc un crime digne de la foudre, que de parler et de sourire pendant la **Messe**, quelle punition méritent ceux qui déshonorent le **Lieu saint** et les saints **Mystères**, par des regards impudiques et des adultères de cœur ?

A cette sorte de piège, joignons-en un autre, où le **Démon** a accoutumé de faire tomber les esprits faibles et crédules, par le moyen des méchantes langues. O que le **Sage** a raison de se réjouir de ce que **Dieu** l'en a délivré ! et que ceux qui n'ont pas été surpris par les faux raisonnemens des hérétiques, peuvent bien en remercier le **Seigneur** ! **Saint Epiphane** dit que l'hérésiarque **Arius** parlait d'une manière si naturelle et si engageante, qu'en peu de temps il pervertit plusieurs **Prêtres** et plusieurs **Evêques**, sept cent vingt **Vierges** consacrées à **Dieu**, et un grand nombre d'autres personnes de tout sexe et de toute condition. **Saint Augustin** dit que **Fauste Manichéen** trompait bien du monde par ses discours étudiés et captieux, et que son langage poli était un piège, dont le **Démon** se servait pour abuser et pour perdre beaucoup d'Ames. Nous pouvons en dire autant des **Hérésiarques** de notre siècle, et surtout de **Martin Luther**, qui en sa **Langue Allemande** passait pour un **Orateur éloquent**. Que dirai-je de la médisance, de la flatterie, du

mensonge , et des autres vices de la langue , à laquelle il échappe tant de paroles inconsidérées et criminelles , que saint Jacques l'appelle pour cela un monde d'iniquité , un mal inquiet et turbulent , une bête vénimeuse , un monstre indomptable.

Pour ce qui est de l'odorat , il se prend par toutes sortes d'odeurs agréables , que les gens sensuels aiment si passionnément , que plusieurs d'entre eux dépensent beaucoup en eaux et en poudres de senteur , et qu'ils en parfument jusqu'à leurs habits , à leur linge , à leurs gants , et aux meubles de leurs chambres. Mais que cette dépense est inutile ; car l'odeur , qu'est-ce autre chose qu'une fumée , qu'une vapeur qui se dissipe en un moment , et qui n'a rien de solide ?

Le sens du goût a aussi son piège , et il le trouve dans les viandes exquisés , et dans les vins délicieux. C'est de là que viennent les excès de bouche , qui nuisent presque également au corps et à l'ame , et qui sont cause souvent de la ruine entière des familles. *Prenez garde à vous* , dit le Fils de Dieu , *de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'intempérance et par la crapule*. Il ne dit pas , de peur que votre estomac n'en soit chargé ; mais *de peur que vos cœurs n'en soient appesantis* ; parce que , quoique la débauche ne nuise pas peu à la santé , c'est un mal auquel on peut aisément remédier par l'abstinence et par le jeûne : mais la pesanteur que l'intempérance cause dans l'ame , la rend si terrestre , qu'elle ne saurait ni élever sa pensée au Ciel , ni penser en aucune sorte à ce qui est de son salut.

Salomon explique ceci fort naïvement par

une agréable comparaison. Il dit qu'un homme qui aime le vin , ressemble à un Pilote , qui , après avoir bien bu , dort profondément à la poupe du vaisseau , et en rêvant s' imagine encore demander à boire , pendant qu'un coup de mer emporte le gouvernail. *Vous serez , dit-il , comme un homme qui dort au milieu de la mer , et comme un pilote assoupi qui n'a plus de gouvernail. Vous direz : On m'a frappé , et je ne l'ai point senti ; on m'a tiré violemment , et je ne m'en suis point aperçu. Quand m'éveillerai-je , et trouverai-je encore du vin ?* Voilà un tableau fidèle des maux auxquels les ivrognes sont sujets. Leur entendement ne raisonne plus , ils ont l'esprit enveloppé de ténèbres ; ils sont dans un tel assoupissement , que bien qu'ils reçoivent une plaie mortelle dans le cœur , qu'ils perdent la grâce par le péché , ils ne s'en aperçoivent point , et que prêts à faire naufrage , prêts à tomber dans l'abîme , ils rient , ils plaisantent , ils se divertissent , comme si c'était un jeu. Ils disent toujours : *Quand m'éveillerai-je , et trouverai-je encore du vin ?* Non , malheureux , vous ne trouverez point de vin ; mais avec le mauvais Riche , vous demanderez une goutte d'eau , et jamais vous ne l'obtiendrez. C'est ainsi que finissent d'ordinaire les gens de débauche , qui font leur Dieu de leur ventre , selon que parle saint Paul. Et néanmoins la plupart des hommes , par un étrange aveuglement , ne craignent point ce malheur : bien loin de le fuir , ils y courent , et n'attendent pas que le Démon les y pousse.

Le dernier et le plus dangereux de tous les pièges , c'est celui du sentiment du toucher , dont le grand attrait est la volupté. L'Ecclé-

siaste, comme nous l'avons déjà remarqué, dit que la femme est *le lacet du chasseur*, c'est-à-dire du Démon; et qu'il suffit de la regarder pour devenir son esclave. Le funeste exemple d'Holoferne en est une preuve. Car quand il eut vu Judith, l'Historien sacré assure qu'il fut pris incontinent par les yeux. S'il y a donc tant de danger à regarder curieusement une femme, combien plus y en a-t-il à s'approcher d'elle, et à la toucher? Le Saint-Esprit par la bouche de l'Apôtre, nous ordonne à tous de *fuir la fornication*, et à plus forte raison, l'adultère, l'inceste et le sacrilège. Mais il est de ce piège, comme des autres qui flattent les sens. Plus l'Écriture nous avertit de nous en donner de garde, plus nous le cherchons, et nous nous y engageons volontairement.

Le monde est rempli de pièges; mais quand il n'y en aurait point d'autre que celui-ci, ce serait assez pour nous obliger à gémir, et à verser des torrens de larmes. Car il n'y a point de mal plus commun, ni plus honteux, ni plus pernicieux. Moïse dit qu'autrefois il infecta et corrompit tout le monde, et que Dieu en fut irrité à un tel point, qu'il se repentit d'avoir créé l'homme; qu'ensuite il envoya le déluge, qui fit périr tout le genre humain, à la réserve de peu de personnes, et qui servit en quelque façon à laver la terre, et à emporter toutes ses souillures. Un si terrible châtement exercé sur ces infames pécheurs, ne devrait-il pas remplir d'épouvante ceux qui les imitent? Ne devrait-il pas les obliger de garder la chasteté, du moins dans un légitime mariage? Et si les Païens, qui n'ont nulle connaissance de Jésus-Christ, ni de sa doctrine, se laissent aller à

ces vices abominables , faut-il que ceux qui se glorifient d'être Chrétiens , d'être les Disciples de ce Jésus toujours Vierge , et Fils d'une Vierge , l'ami des Vierges , et le modèle parfait de la pureté , faut-il qu'ils se portent à de semblables excès ? Si l'Apôtre ne veut pas qu'on en sache seulement le nom , d'où vient qu'il se trouve tant de corruption et parmi les gens du monde , et parmi les personnes même consacrées à Dieu par le vœu de continence ? Pour les punir , comme ils le méritent , Dieu leur enverra non pas un déluge d'eau , mais un déluge de feu , qui purgera de tant d'ordures toute la terre ; et ceux qui auront négligé de se purifier par les larmes de la pénitence , seront condamnés au feu ; et à quel feu ? au feu éternel , à ce feu qui brûle toujours , et que toutes les eaux du monde ne sauraient éteindre.





LIVRE TROISIÈME.



CHAPITRE PREMIER.

Premier fruit des larmes : L'espérance certaine de la rémission des péchés.

APRÈS avoir découvert les douze principales sources des larmes saintes, nous en tirerons douze ruisseaux pour arroser cette terre sèche et stérile, qui est notre ame, et pour lui faire produire des fleurs et des fruits de diverses sortes de vertus. Les fruits qu'elle portera doivent répondre aux douze sources, et ce sont peut-être ces douze fruits de l'Arbre de vie, planté sur le bord du fleuve, que saint Jean vit dans le Ciel. Car dans le Ciel même y a-t-il des eaux plus pures et plus salutaires, que celles que le Saint-Esprit fait couler, comme des ruisseaux, de nos yeux ?

Premièrement donc les larmes de la pénitence, qui viennent de la considération de nos péchés, nous donnent une espérance certaine de notre réconciliation avec Dieu ; d'où naît une joie et une paix intérieure qui ne se peut exprimer. Car bien que ce soit la vraie contrition et la confession sincère de nos fautes, avec l'absolution du Prêtre, qui justifient le pécheur dans le Sacrement de la pénitence, on

peut dire toutefois que les larmes qu'il y répand, sont une marque, ou un gage comme assuré de la grâce qu'il y reçoit. Nous en pouvons croire le Prophète pénitent, qui disait : *J'ai long-temps gémi; et toutes les nuits j'ai arrosé mon lit de mes pleurs. Allez-vous-en loin de moi, ajoute-t-il, vous tous qui faites des œuvres d'iniquité; parce que Dieu a prêté l'oreille à mes larmes.* On voit ici que le Seigneur a plus d'égard aux pleurs qu'aux paroles, et qu'on gagne moins auprès de lui en suppliant qu'en pleurant.

Les larmes de Magdelène prouvent encore ce que nous disons. Car ce sont elles qui sans le secours des paroles, firent voir l'extrême regret qu'elle avait conçu de ses offenses; ce sont elles qui lui tinrent lieu d'une humble exposition de ses fautes; c'est enfin par elles d'abord, et non par des jeûnes, par des prières, par des aumônes, qu'elle satisfit à la Justice divine. Ainsi, sans parler, elle mérita que Jésus lui dît : *Vos péchés vous sont pardonnés*; et qu'il dît au Pharisien chez qui il mangeait : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Ses yeux seuls, tout baignés de larmes, montraient bien que son cœur brûlait d'amour pour celui qui était venu sanctifier le monde, et détruire les œuvres du Démon, qui sont les péchés.

Saint Chrysostôme, pour ne rien dire des autres Pères, marque bien la vertu des larmes, en disant qu'elles obligent le Juge éternel de révoquer la Sentence déjà portée contre le pécheur; qu'elles unissent l'ame avec Dieu dont le péché l'avait séparée, et qu'elles lui rendent la paix, que de fâcheux remords de conscience lui avaient ôtée. Il dit ailleurs qu'elles ont la

force d'éteindre le feu de l'Enfer. Il ajoute en un autre endroit, qu'elles lavent les souillures du péché ; et il ose même les comparer au martyr, parce qu'elles coulent des yeux du pécheur, comme le sang coule des plaies du Martyr.

Nous pourrions encore dire que si le corps du Martyr est déchiré par les tourmens, le cœur du pécheur est brisé par la pénitence, suivant ces paroles de David : *Vous ne méprisez point un cœur contrit et humilié* ; et suivant ce que Dieu même disait à son peuple, par le Prophète Joël : *Brisez vos cœurs de regret*. De plus, comme le Martyr, par le sacrifice qu'il fait de lui-même, rend un témoignage public de sa foi : ainsi le pécheur converti marque l'amour qu'il a pour Dieu par l'offrande qu'il lui fait d'un cœur vivement touché et pénétré de douleur. Enfin comme le Martyr va droit au Ciel, sans passer par le Purgatoire, de même le vrai Pénitent conçoit quelquefois un tel regret de son péché, et par un ardent amour de Dieu, verse tant de larmes, que Dieu lui remet tout à la fois, et le péché et la peine du péché.

C'est la grâce qu'obtint autrefois le fameux Raymond de Capoue, par l'intercession de sainte Catherine de Sienne, dont il était Confesseur. Il écrit lui-même dans la vie de cette Sainte, qu'un jour il la conjura de demander pour lui à Notre-Seigneur une abolition entière de toutes ses fautes, avec une marque certaine qu'elles lui seraient pardonnées. Elle lui promit de le faire ; et le lendemain, après une fervente oraison, elle l'alla trouver. Ils s'entretinrent quelque temps ensemble sur l'ingratitude de l'homme envers son Seigneur,

et dans cette conversation, le Saint-Esprit fit voir à Raymond si clairement la grandeur et la multitude de ses péchés, que ne pouvant soutenir la violence de la douleur qui le pressait, il se mit à sangloter, à verser des pleurs en abondance, et à jeter de grand cris, et peu s'en fallut qu'il n'en mourût sur la place. Vous avez ce que vous souhaitez, lui dit alors sainte Catherine. Ne doutez plus de votre pardon : Dieu vous en donne maintenant un gage assuré. Ayez seulement pour lui la reconnaissance que mérite une telle grâce. Ayant dit cela, elle le laissa si rempli de consolation, qu'il pouvait dire avec le Prophète Roi : *O mon Dieu, j'entendrai de votre bouche des choses qui me combleront de joie ; et les os que vous avez humiliés, tressailleront d'allégresse.*

Voilà l'effet que font dans l'ame des pénitens les larmes saintes, qui partent d'une véritable contrition : elles calment leur conscience, que l'image de leurs crimes avait long-temps tenue dans la crainte et dans le trouble ; de même qu'après que les vents ont long-temps soufflé, et ont amassé des nuées sombres et épaisses, la pluie rend à l'air sa première sérénité. La raison de ceci est que par les larmes de componction, le Saint-Esprit nous rend témoignage que nous sommes enfans de Dieu, puisque nos péchés commencent à nous déplaire, que Dieu fait renaître sa paix dans nos cœurs, que notre Père céleste nous embrasse tout de nouveau, qu'il nous redonne notre première robe, et nous remet l'anneau au doigt, en signe d'une parfaite réconciliation.

O si les pécheurs savaient combien il est doux de sortir de l'esclavage du péché, et de rentrer

en grâce avec Dieu, ils avoueraient que les voluptés sensuelles n'ont rien de semblable ni d'approchant. Saint Augustin l'avait éprouvé, quand il s'écriait : O que je trouvais de satisfaction à renoncer aux vaines délices du monde ! Ce que j'avais jusqu'alors tant appréhendé de perdre, je le quittais avec joie. Vous bannissiez de mon ame l'amour de ce faux plaisir, ô ma véritable et souveraine Béatitude, et en sa place vous y entriez vous-même, qui êtes plus doux que toute douceur, plus brillant que toute lumière, plus élevé que toute grandeur. Ce saint Pénitent parlait à Dieu de la sorte, après avoir amèrement pleuré ses péchés, et en avoir effacé avec ses pleurs jusqu'aux moindres taches. Mais long-temps auparavant, le Prophète Roi se souvenant que la divine Bonté avait accordé à ses soupirs et à ses larmes la rémission de son crime, il en avait tant de joie, que, plein de reconnaissance, il se disait à lui-même : *O mon ame, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est au-dedans de moi, glorifie son saint Nom. Encore une fois, ô mon ame, bénis le Seigneur, et n'oublie jamais les grâces que t'a faites celui qui te pardonne toutes tes offenses, qui te guérit de toutes tes infirmités, qui te délivre de la mort, qui répand sur toi ses miséricordes, qui te donne tous les biens que tu désires, et par qui enfin tu rajeunis comme l'aigle.*

Qui croirait que dans une source aussi amère que celle des larmes, on dût puiser tant de consolations et de joies ? Dieu, indignement offensé par le pécheur, ne laisse pas de lui témoigner de la bonté, en lui remettant ses fautes ; il remédie à toutes ses infirmités, en le guérissant de tous ses vices ; il le délivre de la

mort, en lui donnant la vie de la grâce, il répand sur lui ses miséricordes, en le sanctifiant et le rendant digne de la couronne de gloire ; un jour enfin il le fera rajeunir, en le tirant des ténèbres et de la poussière du tombeau, et en le renouvelant, comme l'aigle, qui recouvre dans sa vieillesse toute son ancienne vigueur.

Ajoutons à ces deux exemples celui d'une fameuse Pénitente, qui est Marie l'Egyptienne, dont Sophrone Evêque de Jérusalem a écrit la vie. Il n'y eut jamais de femme plus débauchée que celle-là ; on ne peut lire sans horreur jusqu'à quel excès elle porta l'impudicité. Mais enfin, Dieu l'ayant tirée de cet abîme d'ordure, elle s'alla retirer dans un désert, où durant quarante-sept ans, elle ne vit aucun homme, et où par la grâce du Saint-Esprit, et par les mérites de Marie mère de Dieu, elle parvint à un si haut point de perfection, qu'on peut dire qu'elle vivait sur la terre, non comme une créature mortelle, mais comme un Ange. Sa conversion commença par les pleurs qu'elle répandit en grande abondance ; et depuis, contre les horribles tentations qu'elle souffrait jour et nuit dans sa solitude, tout son recours était l'oraison et les larmes. Mais en même temps les douceurs dont Dieu la comblait lui faisaient entièrement oublier ses plaisirs passés. Il n'en faut point d'autre preuve que sa longue persévérance, dans une manière de vie aussi dure que celle qu'elle avait choisie de son propre mouvement, et qu'elle ne quitta point, demeurant toujours exposée au chaud, au froid, et à toutes les incommodités des saisons, ne se nourrissant que des seules herbes

qui croissaient dans une campagne inculte et sauvage , n'ayant pour lit que la terre , et ne voyant autour d'elle que des bêtes féroces , ou des Démons beaucoup plus cruels que les lions et les tigres. Après cela , qui ne pleurera ses péchés , sachant même que dans cet exil , où Dieu fait faire pénitence aux enfans d'Adam , leur tristesse se change en joie , et qu'en la céleste patrie , tous leurs pleurs seront essuyés ?



CHAPITRE II.

Second fruit des larmes : La crainte des peines de l'Enfer.

LE second effet des larmes est celui que produit ordinairement la considération des supplices éternels. Car comment faire une sérieuse réflexion sur la grandeur et sur la durée de ces peines , et n'en être pas effrayé ? Cette vérité est si claire , qu'elle n'a pas besoin de preuve , et d'ailleurs nous l'avons prouvée assez au long dans le second Livre , par l'autorité de l'Écriture , et par divers témoignages des Pères , auxquels on peut joindre ceux des quatre plus fameux Docteurs de l'Église. Saint Ambroise dit que les Martyrs étaient comme entre deux craintes , l'une des bourreaux , l'autre de l'Enfer ; et que par la crainte de l'Enfer , ils surmontaient celle des bourreaux. Saint Jérôme disait de lui : La crainte que j'ai de l'Enfer , est cause que je me suis condamné moi-même à

cette prison. Ce qu'il appelait prison, était la cellule étroite où il s'était enfermé dans le Désert de la Palestine. Saint Augustin et saint Grégoire ne font pas difficulté de mettre au nombre des sept Dons du Saint-Esprit, la crainte du feu éternel. Cela supposé, nous avons ici deux choses à expliquer : la première, en quoi consiste cette crainte ; la seconde, quelles sont les utilités qu'on en peut tirer.

Pour ce qui regarde la première, les Théologiens distinguent cinq sortes de craintes, la naturelle, l'humaine, la servile, la filiale, et celle qu'ils nomment en leur langage, l'initiale. La crainte naturelle se trouve non-seulement dans les hommes, mais dans les bêtes. A la regarder par rapport aux mœurs, elle n'est ni bonne ni mauvaise : mais de sa nature elle est bonne, et elle ne sert pas peu à éviter ce qui peut nuire. La crainte humaine, qu'on appelle aussi respect humain, appréhende moins le péché que la peine du péché, et apporte beaucoup plus de soin à se garantir des maux du corps que de ceux de l'âme, des maux qui passent que de ceux qui durent toujours. Celle-ci est condamnable, parce qu'elle renverse le bon ordre, et quelle est cause d'une grande négligence dans l'affaire du salut. La crainte servile redoute la peine, surtout la peine éternelle, et l'appréhension qu'elle en a, lui fait haïr le péché ; sans cela elle n'aurait pas assez de force pour s'en abstenir. Cependant elle vient de Dieu, et est bonne, quoiqu'elle ne soit pas incompatible avec la volonté de pécher si le péché pouvait demeurer impuni. Car elle n'est ni la cause, ni l'effet de cette mauvaise volonté, au contraire elle s'y op-

pose, elle la réprime, et empêche au moins qu'elle n'éclate au dehors, et ne scandalise le prochain. C'est même une disposition à la piété et à un parfait changement de vie, suivant ce mot du Psalmiste : *La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.*

La crainte filiale, que les Pères nomment aussi crainte chaste, crainte respectueuse, surpasse en mérite et en dignité toutes les autres. Aussi est-elle un des plus grands Dons du Saint-Esprit, et ceux à qui le Saint-Esprit la communique craignent tellement le péché, qu'il n'est rien qu'ils n'endurassent plutôt que d'offenser Dieu, et que quand même ils le pourraient offenser impunément, ils ne le feraient jamais. On l'appelle crainte filiale, parce qu'elle est propre des enfans; ou crainte chaste, parce qu'elle convient à l'Épouse chaste et fidèle; ou crainte respectueuse, parce qu'où il y a deux amis de différente condition, celui qui est d'un rang inférieur doit toujours avoir pour l'autre un respect qui tient de la crainte.

Tout cela se trouve dans nous. Car premièrement, nous sommes enfans de Dieu, et ses héritiers légitimes, par la grâce de l'adoption que le Sauveur nous a méritée. Secondement, toute ame sainte est épouse de Jésus-Christ, et saint Paul nous en assure par ces paroles : *Je vous ai unis par un mariage spirituel à l'unique Epoux, afin que vous viviez en sa compagnie avec une pureté virginale.* Enfin nous sommes véritablement ses amis; et ce qu'il disait à ses Apôtres, il le dit à tous les Justes : *Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, mais le nom d'amis.* La crainte filiale ne prévient donc pas la piété, comme la crainte servile; elle l'ac-

compagne et va toujours avec elle ; et ce sont comme deux sœurs nées de la même mère, qui est la parfaite charité. De là vient que dans l'Écriture la crainte de Dieu et la piété sont des noms qui assez souvent ne signifient que la même chose. David les confond lorsqu'il dit : Heureux l'homme qui craint le Seigneur, il désirera sur toutes choses d'accomplir ses Commandemens. Et où Isaïe, selon la Vulgate, marque sept dons du Saint-Esprit, et distingue la piété de la crainte, le Texte Hébreu n'en marque que six, ou du moins il met deux fois le nom de piété, pour faire voir que la piété n'est pas différente de la crainte.

Pour ce qui est de cette autre crainte que les Théologiens appellent initiale, c'est un mélange des deux précédentes, parce qu'elle a pour objet la coulpe et la peine, mais la peine bien moins que la coulpe. On l'appelle ainsi, parce que ceux qui l'ont acquise, ont déjà quelque commencement de la charité parfaite ; mais ils ne sont pas encore arrivés à ce haut degré du pur amour qui chasse la crainte, suivant ces paroles de saint Jean : *Celui qui craint n'est pas encore consommé dans la charité ; car la charité parfaite bannit la crainte ;* et elle bannit la crainte, parce qu'elle s'attache tellement à Dieu, qu'elle oublie ses intérêts propres, et que d'ailleurs elle a tant de confiance en lui, que la seule chose qu'elle craint, c'est de lui déplaire. La sainte Vierge, saint Jean-Baptiste, les Apôtres, et quelques grands serviteurs de Dieu, sont parvenus à cette sublime perfection : mais communément les justes ont eu quelque appréhension de l'Enfer, et beaucoup de Saints l'ont appréhendé, comme il paraît si claire-

ment par les témoignages de saint Basile, de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Grégoire, de saint Bernard et de plusieurs autres Pères, que nous avons allégués ailleurs. Le Prophète Roi disait : Seigneur, *j'ai redouté vos jugemens.* Et Job s'écriait : *Que ferai-je, quand Dieu viendra me juger?* Enfin si Notre-Seigneur conseillait à ses Apôtres, qu'il savait devoir un jour être Martyrs, *de craindre celui qui a le pouvoir de précipiter dans l'Enfer, l'ame et le corps ; qui osera dire qu'il n'a que faire d'appréhender la damnation éternelle ?*

Pour venir donc au principal point de notre question, quand on demande quelle est la crainte qui suit ou qui accompagne les gémissemens et les pleurs que cause la vue des supplices de l'Enfer, il est aisé de répondre que c'est la servile et l'initiale, qui sont bonnes toutes deux. Examinons maintenant les utilités qu'on en peut tirer. En voici quatre :

Premièrement la crainte servile, quoique la dernière de toutes celles qui sont louables, est le commencement de la vraie sagesse, avantage si considérable, que si elle se vendait au prix de l'or, on devrait donner tout ce qu'on a de plus précieux pour l'avoir. Mais pourquoi David, Salomon et l'Ecclésiastique conviennent-ils qu'elle est le principe de la sagesse ? C'est parce qu'un homme commence à montrer qu'il est sage, qu'il se sert de sa raison, qu'il juge sainement des choses, lorsqu'il commence à estimer celles qui sont grandes, et à faire peu de cas de celles qui sont petites. Quelles sont donc ces grandes choses, qui demandent toute notre application, sinon celles qui n'ont point de fin, la béatitude éternelle,

et le malheur éternel ? Quelles sont les choses petites et indignes de nos soins , sinon celles que nous ne pouvons posséder long-temps , les richesses , les honneurs du monde , et les plaisirs de la chair ?

Écoutons l'Écclésiaste là-dessus : *Le cœur du sage , dit-il , est à sa droite , et le cœur de l'insensé est à sa gauche.* Ceux qui attachent leur cœur aux biens éternels , représentés par la droite , où seront placées les brebis , c'est-à-dire , les Elus , au grand jour du Jugement , ceux-là sont véritablement sages ; mais ceux qui ont le cœur attaché aux biens temporels , marqués par la gauche , où les boucs , c'est-à-dire , les Réprouvés seront rejetés , pour qui doivent-ils passer , sinon pour des fous ? Croirait-on qu'un homme eût de la raison , si ayant un fort grand voyage à faire ou sur mer ou dans des contrées désertes , il ne portait avec lui pour sa nourriture que des choses qui ne fussent pas de garde , et s'il fallait même qu'il les achetât bien cher : peut-être n'en serait-il pas moins estimé par des gens qui ne sauraient point son dessein , ou qui n'auraient jamais voyagé : mais tous les autres le blâmeraient de son imprudence , et ses amis lui représenteraient la nécessité de se pourvoir de toutes choses pour long-temps. O folie ! O aveuglement des hommes ! Ils doivent vivre éternellement , et dans le lieu où ils doivent vivre , ni l'or , ni l'argent ne sont d'aucun usage ; tout leur trésor sera le mérite de leurs bonnes œuvres : et néanmoins ils sont si aveugles , qu'ils ne songent qu'à amasser des richesses périssables , des biens qu'ils n'emporteront point avec eux , des trésors que les voleurs savent déterrer et

que la mort leur enleva : mais de faire quantité de bonnes œuvres , d'acquérir beaucoup de mérites , c'est de quoi ils se soucient aussi peu que si dans un corps mortel ils n'avaient pas une ame immortelle.

Comme donc saint Paul se plaignait que parmi les Chrétiens plusieurs *se vantaient de connaître Dieu , mais que par les œuvres ils le renonçaient* : de même il s'en trouve une infinité dont on a sujet de se plaindre , parce que faisant profession de croire l'immortalité de l'ame , ils se gouvernent d'une manière qui dément absolument leur croyance. Il est donc vrai que la crainte , même servile , est d'une grande utilité , puisque de la gauche elle fait passer le cœur de l'homme à la droite ; qu'elle le guérit d'une folie qui sans elle serait incurable , et qu'enfin elle le dispose à la justification , suivant cet axiome du Sage : *La crainte de Dieu bannit le péché ; car celui qui est sans crainte , ne peut être justifié.*

Quant à la manière dont elle dispose l'ame à la justification , et ouvre la porte à la charité , saint Augustin nous l'explique par une comparaison fort naturelle prise de l'aiguille et du fil. Pour coudre il faut une aiguille et du fil ; mais l'aiguille passe la première , et le fil sans elle ne pourrait passer. Elle entre donc dans l'étoffe ; mais ce n'est pas pour y demeurer : car si elle n'en sortait , le fil n'y entrerait point. Il en est de même de la crainte et de l'amour. La charité , la justice , et la piété sont des vertus qui n'entrent pas aisément dans un cœur dur et accoutumé à n'aimer que les plaisirs de la chair ; il faut que la crainte leur ouvre un passage ; c'est à elle de piquer et de percer ce

cœur endurci ; mais quand une fois l'aiguille est entrée , elle en sort pour faire place à la charité , qui est le lien de la perfection , et qui ne sait ce que c'est que de trembler à la vue des plus grandes peines , quand elle est parfaite. Mais elle ne pique pas seulement l'aiguille ; elle frappe et brise comme la foudre , tout ce qui lui fait résistance. Figurez-vous donc une assemblée de gens qui rient , qui se divertissent , et que tout à coup il se forme un grand orage , qu'il vient un éclair , qui est suivi d'un terrible éclat de tonnerre : aussitôt chacun se tait , on prend la fuite , on va se cacher ; plusieurs saisis d'épouvante , rentrent en eux-mêmes , font le signe de la croix , et se recommandent à Dieu. Il arrive quelque chose de pareil à des pécheurs qui ne sentent plus les remords de leur conscience , qui ne cherchent qu'à passer agréablement le temps , et qui enivrés par l'amour de la volupté , n'appréhendent point les peines de l'autre vie. Si Dieu par son infinie miséricorde , vient à leur dessiller les yeux ; s'il leur fait comprendre ce que c'est que l'Enfer où ils vont tomber , alors la peur les saisit , ils tremblent de même que s'ils avaient vu la foudre tomber à leurs pieds , ils songent à fuir la vengeance dont ils se voient menacés , ils retournent promptement à Dieu avec de grands sentimens de componction , et font pénitence. Voilà comme la crainte du Seigneur est le principe de la sagesse.

Le second effet de cette crainte initiale est non-seulement d'expier les fautes passées , mais d'empêcher que l'on n'en commette de nouvelles. Les Pères expliquent ceci par diverses similitudes. Saint Basile compare la crainte

de Dieu aux clous qui tiennent un homme si fortement attaché à une croix, qu'il n'oserait se remuer, de peur que ses plaies ne se dilatent, et que ses douleurs ne s'augmentent par le mouvement. De même celui qui est cloué, pour ainsi dire, à la Croix de Jésus-Christ, par la crainte du Jugement et de l'Enfer, n'ose ni étendre les mains, ni ouvrir les yeux, ni prêter l'oreille, soit pour faire, ou pour regarder, ou pour entendre quelque chose qui puisse lui salir l'esprit et le cœur. C'est ce qui faisait dire au Prophète : *Percez ma chair de votre crainte ; car j'ai redouté vos jugemens.* Du moment donc que la tentation se fait sentir, la crainte s'élève et la réprime aussitôt par le souvenir de ces flammes vengeresses qui sont allumées pour les pécheurs endurcis.

Saint Chrysostôme la compare à un soldat bien armé, qui garde la porte d'un palais, et n'y laisse entrer ni ennemi ni voleur. D'autres lui donnent la propriété du sel, qui est d'empêcher que la chair ne se corrompe. Enfin le Saint-Esprit même, dans les Ecritures, la loue en tant de manières, qu'il semble qu'elle renferme toutes les vertus, et qu'elle fasse ici-bas toute la félicité de l'homme. *La crainte du Seigneur, dit Job, est la vraie sagesse. Heureux, dit David, est l'homme qui craint le Seigneur. Heureux, dit le Sage, est celui qui craint toujours. La crainte de Dieu est la plénitude de la sagesse.* Enfin l'Esprit-Saint voulant nous dépeindre Judith, comme une femme accomplie en toute vertu, fait tout son éloge en disant qu'elle *craignait beaucoup le Seigneur.* Ce n'est pourtant pas que cette vertu contienne effectivement toutes les autres, ni qu'on y

trouve toute la perfection de la sagesse , ni qu'elle fasse tout le bonheur de l'homme en ce monde ; mais ce qu'on ne peut nier , c'est qu'elle donne commencement à toutes ces choses , qu'elle les conserve , et que si elle venait à manquer , elles tomberaient bientôt.

Le troisième effet de la crainte , même servile , c'est qu'elle étouffe une autre crainte vicieuse et mondaine , fondée sur le seul respect humain. C'est peut-être ici de toutes les faiblesses de l'homme , la plus commune , et en même temps la plus incurable. Il naît avec elle , et il n'y a que la mort qui l'en puisse délivrer. Les enfans à peine ont-ils l'âge de la raison , qu'ils commencent à mentir pour éviter quelque légère réprimande ; et les grands joignent au mensonge le parjure , plutôt que de rien avouer qui leur attire quelque confusion. Le respect humain dissimule les défauts d'autrui , et est cause de la flatterie. Pourquoi tant de gens sont-ils si sensibles à la moindre injure , qu'il ne sauraient supporter une parole de mépris , et qu'ils en poursuivent la vengeance jusques à l'extrémité , si ce n'est parce qu'ils craignent qu'on ne leur reproche qu'ils n'ont point de cœur ? Pourquoi plusieurs font-ils des dépenses excessives en habits , en meubles , et en festins , si ce n'est parce qu'ils ont peur de passer ou pour avarés , ou pour trop modestes et trop gens de bien , comme si la frugalité , la modestie , et la piété étaient des vices , et non des vertus ? Que fait donc la crainte de Dieu ? Elle réprime cette crainte humaine , qui est un mal si universel et si dangereux. Car de même que le Serpent de Moïse dévora ceux des Magiciens de Pharaon : de même une forte crainte

en étouffe une moins forte. La crainte du feu éternel et de cette horrible confusion , que les pécheurs doivent souffrir au jour du Jugement, en présence de tous les Anges et de tous les hommes , l'emporte sur celle d'une douleur et d'une humiliation passagère. On ne dit plus , comme auparavant : Que pensera-t-on , et que dira-t-on de moi , si je fais cela , ou si je ne le fais pas ? Enfin , qu'est-ce qui a fortifié les Martyrs parmi les supplices les plus honteux et leur a fait mettre leur gloire dans l'opprobre de la Croix ? Qu'est-ce qui les a soutenus , tandis que l'on disait d'eux tout le mal possible , et que tout le monde les haïssait ? N'est-ce pas la crainte d'être condamnés un jour à une éternelle ignominie , en comparaison de laquelle toutes celles de ce monde ne sont rien ?

Le quatrième et dernier fruit que produit en nous la crainte de Dieu , lorsque nous en sommes pénétrés , c'est qu'au milieu d'une infinité de périls qui nous environnent , elle nous sert de frein pour nous détourner du vice , où nous nous portons naturellement , et d'aiguillon pour nous exciter à la vertu , que nous n'embrassons qu'avec répugnance. C'est pour cela que le Sage assure qu'*heureux est celui qui craint toujours* , qui en tout temps et en tout lieu a peur de faillir , soit par la pensée , soit par la parole , soit par les œuvres. Il faut donc que chacun sentant sa faiblesse , tâche de croître et de perfectionner de jour en jour en cette vertu , jusqu'à ce qu'il en soit rempli , selon ce mot d'Isaïe : *Il sera plein de la crainte du Seigneur*. Il faut qu'elle se répande dans ses yeux , dans ses oreilles , dans sa langue , dans ses mains et dans ses pieds , dans son cœur , dans son es-

prit, dans toutes les facultés de son ame, et dans tous les membres de son corps, et qu'il puisse dire avec Job : *Quelque chose que je fisse, je n'étais jamais sans crainte.*

Finissons tout ce dicours par cette Sentence de l'Ecclésiaste qui finit par-là son Ouvrage : *Craignez Dieu et gardez ses commandemens ; car c'est ce qui fait toute la perfection et tout le bonheur de l'homme.* Et de vrai, un homme, pour peu de raison qu'il ait, regarde sa fin, et pense aux moyens d'y arriver. Sa fin est la vie éternelle, et le moyen qui y conduit est l'observation exacte de la Loi de Dieu. Or il n'y a rien de plus efficace pour le porter à garder la Loi de Dieu, que la crainte dont nous parlons. C'était la pensée de David, lorsqu'il s'écriait : *Heureux est l'homme qui craint Dieu ; il n'aura point de plus grand plaisir que d'exécuter ses Commandemens.* C'est donc être homme, c'est être vraiment heureux, que de conserver toujours dans son cœur cette crainte salutaire.



CHAPITRE III.

Troisième fruit des larmes : L'imitation des vertus de Jésus-Christ.

L'ARBRE de la Croix porte quantité de fruits très-bons, très-agréables et très-sains : mais pour s'en nourrir, il ne suffit pas de les regarder ; il faut les cueillir, il faut les porter à sa bouche, il faut les manger. Qu'est-ce que considérer les fruits de la Croix ? c'est méditer

attentivement sur la Passion du Sauveur, et compatir à ses peines, jusqu'à en verser des larmes. Qu'est-ce que les cueillir et les manger ? c'est imiter les vertus de Jésus souffrant, c'est s'en faire une nourriture spirituelle, et croître par-là de jour en jour, jusqu'à ce qu'on devienne homme parfait. Saint Pierre y exhorte tous les Fidèles, en disant ; *Jésus-Christ a souffert pour nous, il a donné l'exemple, afin que vous marchiez sur ses pas.* Saint Paul leur recommande la même chose : *Entrez, dit-il, dans les sentimens de Jésus-Christ, qui, bien qu'il fût Dieu, s'est humilié, en se rendant obéissant jusques à la mort, et à la mort de la Croix.* Le Sauveur même s'explique assez là-dessus en plusieurs endroits, comme lorsqu'il dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Je vous ai donné l'exemple, afin que vous en usiez envers les autres, comme j'en ai usé envers vous. Celui qui ne porte pas sa Croix, et ne me suit pas, ne peut être mon Disciple.*

Quiconque donc veut profiter de la considération des souffrances du Sauveur, et ne pas pleurer inutilement, il faut qu'il s'efforce d'imiter les admirables vertus qu'il a pratiquées sur la croix. Et quelles sont ces vertus ? Ce sont les quatre, dont on a parlé dans le Livre précédent, la patience, la charité, l'obéissance, et l'humilité, que la Croix même représente assez naturellement par sa longueur, par sa largeur, par sa hauteur, par sa profondeur. Afin donc que ces vertus se forment en nous, qu'elles y prennent racine, et qu'à mesure qu'elles croissent, nous nous rendions plus semblables au Sauveur, il faut que les larmes que nous répandrons en le regardant avec des

yeux de compassion , étendu sur une Croix , ne soient pas perdues , qu'elles ne tombent pas à terre ; mais que nous sachions nous en servir pour éteindre en nous le feu de la concupiscence ennemie de ces vertus. Mais en quoi consiste cette science , et comment la réduit-on en pratique ? Il n'appartient qu'au Saint-Esprit de nous l'enseigner. Car c'est à nous tous que parle saint Jean , quand il dit : *Vous avez reçu l'Onction du Saint-Esprit , et vous savez toutes choses. Et plus bas : Il n'est pas besoin que personne vous instruisse. Persévérez seulement dans la croyance de toutes les choses que vous savez par le moyen de l'Onction.*

Voici cependant une méthode qui ne sera pas inutile , surtout à ceux qui commencent. Je me figure le Roi du Ciel et de la terre , attaché en croix , nu , tremblant de froid , épuisé de sang , et mourant de soif : je m'imagine lui voir la tête couronnée d'épines , le visage sali de crachats , les mains et les pieds percés de gros clous , tout le corps couvert de plaies : j'examine tout ce qu'il fait en cet état : je regarde s'il ne se fâche point contre ses persécuteurs , s'il ne leur reproche point leur cruauté et leur injustice , s'il souffre impatiemment ses humiliations et ses douleurs. Je l'entends prier pour les bourreaux qui le crucifient , consoler sa Mère et son Disciple bien-aimé , promettre son Paradis à un des voleurs crucifiés auprès de lui. Je remarque soigneusement toutes ces choses , et je vois qu'il ne lui échappe aucun mouvement de colère ni aucune plainte contre les auteurs de sa mort , qu'il reçoit le mal qu'on lui fait , sans en murmurer , et sans menacer ceux qui le maltraitent. Je prends part à

toutes ses peines, je les ressens vivement; et plein d'admiration, je lui demande pourquoi étant innocent et saint, comme il est, il souffre tant de tourmens; s'il les souffre malgré lui, ou de son bon gré. Il me répond : *Je me suis offert à la mort, parce que je l'ai voulu. Je suis maître de ma vie, et personne ne peut me l'ôter; mais je la donne de moi-même. C'est donc volontairement, et non malgré moi, que je meurs.*

Mais, Seigneur, pourquoi mourez-vous d'une manière si douloureuse et si infame? C'est, me répondez-vous, parce que je vous aime, et que je ne puis autrement vous délivrer de l'Enfer, ni vous montrer à pratiquer la patience, la charité, l'humilité et l'obéissance, qui sont des vertus nécessaires pour gagner le Ciel, et avoir part à ma gloire. J'ai vu que mes Ecritures, que la voix de mes Ministres ne pouvaient ni vous guérir de votre impatience, de votre orgueil, de votre indocilité, du dérèglement de vos passions, ni vous inspirer la haine du monde : j'ai donc résolu de venir moi-même, et d'une Croix en faire une chaire pour vous enseigner par les œuvres plutôt que par les paroles à vous corriger de vos vices. Croyez-vous cela? Si vous le croyez, si vous en êtes bien convaincu, ne devriez-vous pas en être vivement touché, eussiez-vous le cœur aussi dur que le fer et le diamant? Pourrez-vous chercher désormais à tirer raison des injures qu'on vous aura faites? Et ne vous résoudrez-vous jamais à pardonner à vos ennemis? Ne me donnerez-vous pas vos ressentimens? L'exemple de ma patience et de ma douceur, ne vous semblera-t-il pas une assez

puissante raison pour réfuter toutes celles que le monde vous peut suggérer pour vous animer à la vengeance ?

Oui, mon Dieu, j'en suis entièrement persuadé : je me rends à une si forte raison : je cède à votre Bonté. Vous m'avez gagné le cœur, et vous me l'avez percé du trait enflammé de votre divin amour. Je vous promets non-seulement de ne plus rendre le mal pour le bien, mais de rendre le bien pour le mal ; et d'oublier tellement les injures que j'aurai reçues, qu'au lieu de m'en ressentir, je prierai pour ceux qui me calomnieront, et je n'épargnerai rien pour faire plaisir à mes plus mortels ennemis.

Le Sauveur continue à exhorter une ame qu'il veut sauver, et voici comme il lui parle : Souvenez-vous que je me suis humilié jusqu'à m'offrir à la mort, et à la mort de la Croix, tant pour vous sauver par l'ignominie de ma Passion, que pour vous montrer à ne vous point énorgueillir, à ne jamais vous préférer à personne, à ne point briguer les grands emplois, à choisir toujours la dernière place, à déférer volontiers aux autres, et à ne contester jamais sur le point d'honneur ; car c'est par-là qu'on parvient à la vraie gloire, qui est celle que Dieu destine à ceux qui aiment la Croix. Choisissez donc lequel vous semblera le meilleur, ou de vous abaisser maintenant, et d'être élevé un jour avec moi, ou de vous élever maintenant avec le Démon, et d'être humilié avec lui dans toute l'éternité.

O mon Sauveur, est-il donc possible que pendant que nous avons devant les yeux l'exemple d'une humilité aussi profonde que la vôtre,

le Démon puisse nous persuader de chercher à nous agrandir sur la terre ? Certainement j'aurais bien peu de raison , si sachant ce que vous avez daigné faire pour m'apprendre à m'abaisser, vous qui êtes la vérité et la sagesse de Dieu , je faisais si peu d'état de vos maximes et de vos exemples , qu'au lieu de me mettre sous les pieds de tout le monde , je voulusse dominer partout. Vous êtes le fils unique du Dieu vivant, et que suis-je, moi, qu'un peu de poussière et de cendre ? Vous êtes le Roi des rois , et moi je suis le dernier de vos serviteurs , et le fils de votre servante. Faites-moi seulement la grâce de m'affermir dans la sainte résolution où je suis ; car la fragilité humaine est si grande , et les ennemis qui nous assiègent de toutes parts sont si rusés et en même temps si furieux , que si vous ne veilliez à notre défense , nous n'oserions jamais nous promettre de persévérer dans votre service. Mais continuez encore à nous instruire , ô mon divin Maître : il me semble qu'au fond de mon cœur j'entends votre voix , et que vous me dites :

Vous me voyez accablé d'opprobres : je me suis rendu obéissant à mon Père , dans la chose du monde la plus humiliante et la plus rude , qui est de mourir sur une Croix. Je me suis même soumis à la volonté de ma mère , quoique pauvre , et à celle d'un simple artisan que j'avais choisi pour me tenir lieu de père. Bien plus , je n'ai point eu honte de me déclarer sujet et tributaire d'un Empereur Idolâtre. Enfin je n'ai fait nulle résistance aux bourreaux qui me commandaient de m'étendre sur la Croix , pour être cloué à ce bois infame. J'ai fait

tout cela dans le seul dessein de vous instruire non-seulement à obéir, mais à préférer toujours, s'il se peut, l'obéissance au commandement. Car il n'y a rien de plus vrai que ce qu'a dit un de mes humbles serviteurs, qu'il est très-avantageux d'obéir, et très-dangereux de commander. Si donc vous voulez montrer que vous ressentez l'affection que j'ai pour vous, ne préférez jamais rien à l'obéissance que vous me devez, et que ni menaces ni promesses ne puissent vous engager à violer la loi de votre Seigneur. Sachez de plus que quand le commandement d'un homme qui vous gouverne avec une autorité légitime, n'est point contraire à celui de Dieu, vous devez vous y soumettre, bien persuadé que toute autorité légitime ne peut venir que d'en haut, et que soit que l'on obéisse ou que l'on désobéisse à celui qui tient la place de Dieu, c'est comme si l'on obéissait ou si l'on désobéissait à Dieu même.

Au reste tout ce que je vous ai dit de ma patience, de mon humilité, et de mon obéissance, je veux que vous l'appliquiez à ma charité comme à la vertu qui m'est la plus chère. Souvenez-vous donc que j'ai aimé tous les hommes jusques à l'excès, lors même qu'ils étaient mes ennemis. Songez que je me suis sacrifié pour eux, et que j'ai souffert des tourmens que la charité seule me pouvait rendre supportables. C'est en cela principalement que je désire que vous suiviez mon exemple, afin que comme je me suis livré à la mort, et à une mort cruelle et sanglante, non par l'espérance de quelque avantage qui m'en dût revenir, mais par un amour très-pur, et par un

désir sincère de votre salut : de même vous soyez prêts à donner jusqu'à votre vie pour l'honneur de Dieu, et pour le service de vos frères. Ayez toujours des entrailles de charité pour votre prochain, surtout pour mes membres, qui sont les pauvres, les malades, les affligés, vous faisant un grand plaisir de les assister dans leurs misères, et y employant non-seulement votre bien, mais votre sang, s'il est nécessaire.

O mon Sauveur, ce que vous nous dites pourrait nous paraître dur et impraticable, si vous ne nous l'enseigniez de dessus la Croix : mais puisque vous nous l'enseigniez plutôt d'exemple que de parole, vous qui êtes notre Seigneur et notre Maître, de quel front oserions-nous nous y opposer, nous qui sommes vos serviteurs et vos disciples ? Tout ce que vous nous dites est très-vrai : tout ce que vous nous ordonnez est très-juste, et il n'en faut point d'autre preuve que cette Croix qui est la Chaire où vous nous prêchez, que ce sang qui coule de vos sacrées plaies, et qui fait voir la vérité de votre doctrine, en un mot que votre Passion et votre mort. Que si au moment que vous expirâtes, le voile du Temple se déchira, et les rochers se fendirent, comment pourrions-nous y penser, et n'en avoir pas le cœur brisé de douleur, et ne pas former le dessein de mourir plutôt mille fois que de manquer à l'obéissance que nous vous devons ?

Puis donc, ô mon Seigneur et mon Dieu, que vous nous avez tant aimés, et que vous nous commandez de vous aimer de tout notre cœur ; quoique notre amour soit encore faible, nous voulons pourtant nous efforcer de vous

suivre , et si vous nous attirez après vous , nous courrons à l'odeur de vos parfums. Et afin d'être plus libres , pour nous attacher à vous , et que rien ne nous empêche de vous suivre , nous voulons absolument , avec le secours de votre grâce , renoncer au monde , et à tout ce qui est du monde : nous y sommes résolus , et nous ne pouvons nous en dispenser , quand nous faisons réflexion que depuis le premier moment de votre vie jusques au dernier , vous vous êtes privé vous-même de tous les plaisirs des sens ; quand nous vous voyons mourir la bouche pleine de fiel , non dans un lit , mais sur une Croix ; et quand enfin nous considérons que bien que vous soyez Roi , vous n'avez point d'autre trône que cette Croix , point d'autre couronne qu'une couronne d'épines , point d'autre pourpre que le sang dont vous êtes tout couvert , point d'autre Cour que deux criminels crucifiés à vos deux côtés. Nous renonçons donc de bon cœur au monde , nous en détestons les vanités et les délices , nous voulons porter la Croix après vous dans ce chemin si étroit et si épineux que vous nous avez frayé. Tout ce que nous vous demandons , c'est qu'après nous avoir donné l'exemple , vous nous aidiez à le suivre.





CHAPITRE IV.

Quatrième fruit des larmes : La charité du prochain.

CE quatrième fruit des larmes vient de la considération des maux que l'Eglise souffre aujourd'hui, et que l'on ne saurait voir, qu'on n'en soit touché, et qu'on n'en gémissé. Ceux donc qui y font une sérieuse réflexion, sentent le feu du divin amour, qui s'allume dans leur cœur, et qui les excite à secourir le prochain, par les œuvres de miséricorde, si nécessaires aux pécheurs pour leur conversion, et si utiles aux personnes charitables, pour l'accroissement de leur mérite et de leur gloire. Mais quelles sont en particulier ses œuvres, où s'exercent ceux qui ont un vrai zèle pour le salut de leurs frères ? C'est la prédication de la parole de Dieu, ce sont les ouvrages de piété, c'est l'oraison, c'est le bon exemple.

La prédication est un moyen nécessaire pour désabuser les Infidèles de leurs erreurs, et pour retirer les fidèles de leurs vices. Mais la charité et le zèle ne s'allument dans les cœurs, qu'après qu'on a bien considéré et pleuré longtemps le malheur de ceux qui périssent, ou qui sont près de périr. De là vient que tant de Prédicateurs, qui n'ont point l'esprit de charité, prêchent toujours bien plus volontiers dans les grandes villes, où ils peuvent acquérir plus d'estime, et satisfaire plus aisément leur déli-

catesse et leur avarice, que dans des endroits où il y a beaucoup à souffrir et rien à gagner que des âmes à Notre-Seigneur. Les anciens Prophètes brûlaient de ce zèle, et la liberté généreuse avec laquelle ils annonçaient la vérité devant un peuple indocile, ou devant des Rois impies, leur a mérité presque à tous une glorieuse mort. Isaïe fut scié en deux, Jérémie accablé de pierres, Ezéchiel cruellement massacré, Zacharie tué entre le temple et l'autel. Enfin le premier Martyr saint Etienne, dans une célèbre assemblée de Prêtres et de Docteurs de la Loi, disait : *Qui est-ce d'entre les Prophètes qui n'ait point été persécuté par vos pères ?* Les Apôtres qui avaient le même zèle, eurent aussi le même sort, et tous, hors saint Jean, moururent Martyrs, après avoir soutenu de rudes persécutions, et annoncé l'Évangile aux peuples les plus barbares, avec des fruits prodigieux. Saint Jean même, quoiqu'il n'ait pas répandu son sang, comme les autres, a eu à souffrir tant de contradictions et de peines, que toute sa vie a été un véritable martyre.

Peut-être vous me direz, qu'il y a encore aujourd'hui des Prédicateurs animés de l'esprit Apostolique. Je l'avoue, mais s'il y en a, c'est parce qu'ils voient avec douleur les nécessités de l'Église, et qu'ils déplorent la perte de tant d'âmes, qui périssent manque de secours. Et c'est là l'effet que l'esprit de Dieu produit dans le cœur des Saints qui pleurent et qui gémissent. Plût à Dieu que *maintenant* que l'Église jouit de la paix, et qu'on ne craint ni persécution, ni bannissement, ni prison, ni mort, les Prédicateurs considérassent combien il y a de gens plongés dans le vice, qui

sortiraient de ce malheureux état , et se sauveraient , si ayant pour eux une véritable compassion , ils cherchaient le bien de leur ame , et non pas l'applaudissement du monde ?

La seconde chose que font ceux qui ont de la charité pour le prochain , et qui regardent avec un extrême déplaisir cette multitude infinie , non-seulement d'Idolâtres , mais de Chrétiens qui se perdent faute d'instruction , c'est de composer des Livres , propres ou à réfuter les erreurs , ou à corriger les vices. Le monde n'a jamais manqué de ce secours , parce que dans tous les temps , il s'est trouvé des Ecrivains également pieux et savans , qui pleins de tendresse pour leurs frères , se sont employés à leur faire connaître la vérité , et à les porter à la vertu.

Saint Hilaire , ce célèbre Evêque de Poitiers , qui étant déjà avancé en âge , comme il dit lui-même , s'était converti à la foi , bien que jusqu'alors il n'eût lu que les Livres des Philosophes ; touché néanmoins de voir presque tout le monde séduit par l'hérésiarque Arius , fut le premier des Pères Latins , qui prit la plume pour le combattre. Et comme Dieu aide toujours ceux qui défendent sa cause , il devint en peu de temps un si grand Docteur , qu'il fit taire les Hérétiques et sauva la Religion dans la France. On peut dire la même chose de saint Ambroise , lequel avant son Baptême , ayant été long-temps occupé à gouverner des Provinces , ne fut pas plus tôt fait Evêque de Milan , que pour abattre l'hérésie qui se fortifiait de plus en plus , il se mit à étudier l'Ecriture ; en quoi il fit un si notable progrès , qu'il purgea de l'Arianisme l'Italie qui en était infectée.

Que dirons-nous de saint Augustin, qu'on peut justement nommer le **Dompteur** des hérétiques ? Ce grand homme, comme chacun sait, avait employé toute sa jeunesse à l'étude des sciences profanes, et il n'abjura que fort tard les rêveries de Manès, pour embrasser la foi Catholique. Mais après avoir reçu le Baptême, il se sentit embrasé d'une telle ardeur pour la défense de la vérité, qu'il n'est pas croyable combien il écrivit de livres contre les Ariens, les Manichéens, les Donatistes et les Pélagiens, dont il extermina les erreurs presque de toute l'Afrique. Je ne dis rien des Docteurs de l'Eglise d'Orient, ni de saint Jérôme, de saint Grégoire, ni de plusieurs autres Pères de l'Eglise d'Occident, qui pleins d'un zèle pareil, ont rendu autant de services aux Fidèles par leurs écrits, qu'ils se sont acquis de gloire à eux-mêmes, devant Dieu et devant les hommes. O qu'il serait à souhaiter qu'on ne trouvât point parmi les Fidèles, de ces Ecrivains lascifs, qui n'emploient ce qu'ils ont d'esprit qu'à corrompre la jeunesse, et à détruire par leurs expressions scandaleuses, ce que les meilleurs Auteurs tâchent d'établir par des Ouvrages édifiants ! Mais malheur à eux ! Car celui qui a racheté les ames au prix de son sang, les vengera de ces corrupteurs infames, auxquels il fera sentir quelle horrible peine méritent des gens qui travaillent à ruiner le fruit de sa Passion et de sa mort.

Quant aux prières accompagnées de gémissemens et de soupirs, que l'on offre à Dieu pour le salut de ces ames que les hérétiques et les libertins, comme ministres de Satan, veulent engager dans la perdition, c'est un

moyen général que Dieu a donné à tous les Chrétiens, tant hommes que femmes, savans et ignorans, soit qu'ils fréquentent les Eglises, et les assemblées des Fidèles, soit qu'ils vivent retirés dans des solitudes ou dans des cloîtres. Car saint Augustin, parlant des Anachorètes, blâme ceux qui ne voyant pas combien leurs prières sont utiles à toute l'Eglise, les condamnent comme des gens qui ne prennent pas assez d'intérêt aux nécessités publiques, et qui ne sont bons qu'à eux-mêmes. L'Empereur Justinien dit encore quelque chose de plus fort : car il assure que l'état, que la milice, que les terres, et généralement tous les biens que possèdent les gens du monde, doivent leur conservation aux prières des saints Solitaires. Nous lisons aussi dans la vie de la Bienheureuse Thérèse, qu'elle ne cessait de prier avec abondance de larmes pour tous ceux qui de parole ou par écrit, s'opposaient à l'impunité de Luther, qu'elle exhortait fortement ses filles d'en faire autant, qu'elle fondait même des Monastères, à dessein particulièrement de s'associer plusieurs saintes ames, qui joignissent leurs prières et leurs larmes aux siennes, pour obtenir de la divine Bonté l'extinction des hérésies.

Enfin rien n'est plus efficace pour toucher les cœurs, que l'exemple d'une sainte vie, et l'on gagne d'ordinaire beaucoup plus par l'exercice public des bonnes œuvres, que par les sermons et par les disputes. Voilà pourquoi le Sauveur disait : *Faites en sorte que votre lumière luise aux yeux des hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils en glorifient votre Père, qui est dans le Ciel.* C'est par la même raison

que saint Pierre recommandait aux premiers Chrétiens qu'ils se comportassent parmi les Gentils d'une manière si irréprochable, que ces infidèles accoutumés à les décrier comme des impies, étant témoins du bien qu'ils feraient, se détrompassent et bénissent Dieu. Le même Apôtre donne cet avis aux femmes : *Que les femmes soient obéissantes à leurs maris, afin que s'il y en a qui ne croient pas à la parole de Dieu, ils soient gagnés sans la parole, par le bon exemple de leurs femmes, en considérant seulement leur air modeste et leur sainte vie.*

Personne n'a mieux accompli ce précepte que sainte Monique, qui, au rapport de saint Augustin son fils, étant mariée à un infidèle, eut toujours pour lui tant de complaisance et de respect, qu'elle en fit par-là un parfait Chrétien, et n'eut plus depuis à souffrir de son naturel rude et fâcheux, ce qu'elle en avait long-temps souffert avant son Baptême. On peut donner la même louange à sainte Clotilde, qui étant Chrétienne, épousa Clovis, un Prince idolâtre, dans l'espérance de le convertir; ce qu'elle exécuta si heureusement, qu'après avoir adouci cet esprit fier, non pas tant par ses paroles que par sa sage conduite, elle lui persuada enfin de recevoir le Baptême de la main du grand Saint Remi.



CHAPITRE V.

Cinquième fruit des larmes : La réformation du Clergé.

LE cinquième fruit des larmes est la réforme des Ecclésiastiques qui par leur relâchement causent toujours aux Prélats zélés un sensible déplaisir. Car donnez-moi un Evêque qui s'applique, comme il doit, aux fonctions de sa charge, et qui observe de près la conduite des Chanoines qui composent son conseil, des Curés qui gouvernent les peuples sous lui, des autres Prêtres, destinés à tenir le Chœur, ou à célébrer la Messe, et enfin des Diacres et des Sous-diacres, en un mot de tout le Clergé ; je suis sûr qu'on verra bientôt dans son Eglise les désordres cesser, et la discipline refleurir. Car comment serait-il possible qu'un Prélat jaloux de l'honneur de Dieu et de la gloire de sa maison, pût voir le vice régner en tous les Ordres de l'Eglise, sans faire d'effort pour y remédier ?

La cause de tous les déréglemens est que parmi plusieurs bons Evêques, il y en a toujours quelques-uns qui se mettent peu en peine de savoir de quelle manière les Ecclésiastiques se gouvernent dans leur Diocèse ; soit parce qu'ils n'y résident que rarement, soit parce qu'ils emploient tous leurs soins à augmenter leurs revenus, à embellir leurs Palais, à enrichir leurs parens, à acquérir quelque nouvelle

dignité. Qui s'étonnerait après cela si les Eglises sont comme des terres abandonnées et en friche, si l'on chante les louanges de Dieu sans respect et sans attention, si l'on célèbre les divins Mystères avec des vases et des vêtemens qui font horreur; si l'on administre les Sacramens en mauvais état et à des gens qui en sont indignes; si les Fidèles, par la négligence des Pasteurs, ne sont point instruits des choses nécessaires au salut; s'il périt ainsi une infinité d'ames, pour qui Jésus-Christ est mort; et si enfin les Ecclésiastiques corrompus gâtent le peuple, et perdent ceux qu'ils devraient sauver?

Que tant de gens qui par leur mauvaise vie scandalisent le prochain, écoutent et méditent bien ces paroles de Notre-Seigneur : *Si quelqu'un vient à scandaliser un de ces petits qui croient en moi, il serait plus avantageux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au col, et qu'on le jetât dans la mer.* Si c'est une chose souhaitable à un homme du commun que d'être noyé plutôt que de scandaliser un enfant, que doit-on penser d'un Prêtre qui, au lieu de préserver du scandale les gens du siècle, leur en est lui-même un sujet? Ne vaudrait-il pas mieux pour lui qu'il mendiât son pain ou qu'il le gagnât à bêcher la terre, que de vivre de l'Autel, avec un si grand péril, ou d'abuser du Sacerdoce pour s'élever ou pour s'enrichir? *Que sert à l'homme de conquérir toute la terre, s'il se perd lui-même?*

La manière de négocier, propre des Prêtres et des Prélats, n'est pas comme celle des Marchands qui trafiquent dans le monde. Car ceux-ci dans leur négoce, peuvent quelquefois ne rien perdre et ne rien gagner : mais pour ceux-

là, il est impossible, ou qu'ils ne gagnent beaucoup, ou qu'ils ne perdent beaucoup, puisque le Sauveur aime infiniment les ames qu'il a rachetées de son sang, et que comme il réserve à ceux qui sacrifient pour elles, des couronnes qui ne flétriront jamais, il prépare aussi d'effroyables châtimens à ceux qui les négligent et les abandonnent. Malheur donc à vous, Pasteurs lâches ou intéressés, puisque pour la perte d'une seule ame, qui aura péri par votre faute, vous serez punis horriblement et à jamais dans l'Enfer. Afin donc de prévenir un si grand malheur, appliquez-vous avec un extrême soin à la réforme de votre Clergé; ayez sans cesse les yeux sur votre troupeau; veillez particulièrement sur les Ministres de l'Eglise, dont la vie doit servir de règle aux gens du monde, afin que travaillant tous comme à l'envi au salut des ames, vous receviez tous un jour la récompense de vos travaux dans le Royaume éternel.

CHAPITRE VI.

Sixième fruit des larmes : La réforme des Ordres Religieux.

NOUS avons assez déploré dans le second Livre le relâchement et la décadence des Ordres Religieux : voyons maintenant quelle utilité leur peut apporter la compassion que les gens de bien ont pour eux. La principale est de s'employer à y rétablir l'ancienne ferveur, et à leur rendre leur premier esprit. Cela regarde par-

ticulièrement ceux qui les gouvernent. Car c'est à eux sans doute plus qu'à personne, de visiter et de cultiver la vigne que Dieu a commise à leurs soins. En effet, bien que l'Eglise universelle soit comparée dans les saintes Lettres à *une vigne*, et que le Sauveur lui-même nous la dépeigne sous cette figure, on ne laisse pas de pouvoir user de la même comparaison pour désigner en particulier chaque Ordre Religieux, comme étant une partie considérable de la grande Vigne, qui remplit toute la terre. Afin donc de coopérer à y mettre la réforme, avec ceux qui en sont les supérieurs et les chefs, je veux expliquer ici en peu de mots quelles sont les conditions que doivent avoir les Sociétés Religieuses pour être vraiment réformées.

Il y a six choses à remarquer dans la vigne, et ces six choses représentent six vertus très-nécessaires aux Religieux, l'humilité, la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, l'esprit d'oraison, et la charité. La vigne est un arbre bas, petit, tortu et difforme, sec, fragile, rampant à terre, et qui semble si méprisables, que Dieu en parle dans Ezéchiel, en ces termes : *Que fera-t-on de la vigne ? En tirera-t-on du bois pour mettre en œuvre ? En fera-t-on seulement une cheville pour attacher quelque chose contre la muraille ? On a cru qu'il n'était bon qu'à brûler.*

Voilà une image de l'humilité de Jésus-Christ, et de l'abjection volontaire que tout Religieux doit embrasser avec joie, s'il a bien compris ce précepte de son divin Maître : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* En vérité ceux qui briguent des Prélatures, ou

qui croient qu'on leur fait tort de les mettre dans quelqu'une des dernières places , ou qui disputent , soit entr'eux , soit avec d'autres Religieux pour le pas et la préséance , ceux-là ont besoin sans doute d'être réformés , et de prendre le vrai esprit de l'Evangile , où l'on ne lit point que le Fils de Dieu , tout Dieu qu'il est , ait jamais disputé le pas à personne ; mais où l'on trouve au contraire , que dans une contestation qui s'éleva entre ses Disciples à qui aurait la première place , il leur parla de cette sorte : *Que celui qui est le plus grand parmi vous , affecte d'être tenu pour le plus petit ; et que celui qui est au-dessus des autres , se fasse semblable à celui qui sert.*

Mais ce n'est pas , disent-ils , pour notre honneur particulier que nous contestons ; c'est pour l'honneur de notre Ordre , qui étant le plus ancien , doit avoir le premier rang. Si cela est , il faudra donc que chaque Religieux soit humble ; mais il sera permis à l'Ordre de ne l'être pas. Je ne trouve point mauvais que ceux à qui il appartient d'assigner les places aux Réguliers , préfèrent les Ordres anciens aux nouveaux ; mais que les Réguliers mêmes aient entr'eux des disputes là-dessus , c'est ce que je ne puis approuver.

Secondement , si l'on veut que la vigne porte bien du fruit , il faut la tailler , et en retrancher le bois inutile. De là vient que selon la remarque du Sauveur , le Père céleste coupe toutes les branches sèches et stériles , *nettoie celles qui portent du fruit , afin qu'elles en portent davantage.* Si un étranger qui n'a jamais vu de vignes , les voyait tailler , sans savoir pourquoi l'on en ôte tant de bois , il se moquerait du

Vigneron , qui les défigure , en leur ôtant ce qui en peut faire l'ornement dans la saison. Mais le Vigneron sait bien ce qu'il fait , et il n'en coupe les branches , qu'afin d'en recueillir plus de fruit : c'est là un symbole de la pauvreté Evangélique , que le Sauveur et sa sainte Mère ont tant aimée , et que les vrais Religieux doivent préférer à tous les trésors du monde. Or cette vertu consiste à n'avoir rien dont on puisse disposer , suivant ce qui est écrit des premiers Chrétiens , *qu'ils n'avaient qu'un cœur et une ame , et que nul d'eux ne considérait ce qu'il possédait , comme lui appartenant plus qu'aux autres ; mais qu'entre eux tout était commun.*

Comme donc le relâchement s'est introduit avec l'esprit de propriété dans les Ordres Religieux , pour les réformer , il faut commencer par en bannir cet esprit , si contraire à la pauvreté. Certainement si les Religieux , qui s'approprient quelque chose , considérait avec quelle sévérité Dieu punit Ananie et Saphira , pour avoir péché les premiers en cette matière ; et d'autre part quelle récompense auront dans l'éternité , et de quelle paix jouissent dès à présent ceux qui peuvent dire avec saint Pierre : *Voilà , Seigneur , que nous avons tout quitté , et que nous vous avons suivi ;* ils renonceraient de tout leur cœur à toute sorte de propriété. Il n'est pas croyable combien les Saints ont eu ce crime en horreur , et de quels termes ils se sont servis pour en exprimer la grièveté.

Saint Jérôme écrit qu'en Nitrie , un Moine ayant gardé jusques à la mort quelques pièces de monnaie , qu'il tenait cachées , saint Macaire et les autres Pères assemblés ordonnèrent que son argent serait mis en terre avec lui , et que

tous diraient à haute voix : *Que votre argent péricule avec vous !* Saint Grégoire dans ses Dialogues raconte une histoire toute semblable, d'un Religieux de son Monastère, à qui l'on trouva après la mort trois écus, et qui par son ordre fut enterré avec son argent, non en terre sainte, mais dans un fumier, pendant que les frères autour du corps criaient d'une voix lugubre : *Que votre argent puisse périr avec vous !* Punition terrible, mais juste, et capable d'effrayer tous les Religieux qui détournent à leur propre usage quelque chose de la maison, à l'insu de leur Supérieur.

Troisièmement, le bois de la vigne sèche bientôt, et brûle aisément, en quoi il désigne la chasteté dont les Réguliers font profession, et par où ils ont le bonheur d'être semblables aux Esprits célestes. Car rien n'est plus nécessaire pour la conservation de cette vertu, que de dessécher les humeurs, qui sont la matière des flammes impures de l'amour sensuel, et de diminuer le trop d'embonpoint à force de jeûnes et d'autres mortifications. De cette sorte la chair étant affaiblie, l'esprit en devient plus fort, et le vieil homme dompté cherche à vivre, comme disait saint Hilarion, et non pas à se divertir. L'ame après cela, comme le bois sec, prend feu aussitôt, et s'embrace du divin amour, n'ayant plus que du dégoût pour les voluptés de la chair, et à l'exemple de saint Augustin, pouvant aisément se passer de ces faux plaisirs, depuis que Dieu lui a donné un avant-goût des douceurs du Ciel. Pour mettre donc la réforme dans un Ordre Religieux, il faut éloigner de ceux qui en sont, tout ce qui peut leur faire perdre le trésor inestimable de la chasteté.

Quatrièmement, on plante les vignes, non pas au hasard ni en confusion, mais de suite et avec ordre, selon le précepte du Poète le plus entendu dans l'agriculture. Or il est certain qu'il n'y a rien de plus nécessaire ni de plus essentiel aux Sociétés Religieuses que le bon ordre. Aussi les appelle-t-on communément Ordres : on dit l'Ordre de saint Augustin, l'Ordre de saint Benoît, et on les compare justement à des Armées rangées en bataille. Mais en quoi consiste cet ordre ? En ce que tous ont la même règle, soit écrite, soit vivante ; et ce qu'on nomme règle vivante, c'est le Supérieur, qui de vive voix dirige ceux qu'il a sous sa charge. Une Religion n'a donc pas besoin de réforme, si l'on en veut croire Saint Augustin, lorsque tout y est si bien ordonné, que les supérieurs commandent avec beaucoup d'autorité, et les inférieurs obéissent avec beaucoup de soumission. Saint Bernard dit à peu près la même chose ; car selon lui, l'ordre est observé dans une Communauté régulière, quand la règle y est gardée, et qu'on rend une obéissance exacte au Supérieur, à moins qu'il n'ordonne des choses manifestement contraires à la Loi de Dieu : car en ce cas-là on lui devrait dire hardiment, ce que les Apôtres dirent au grand Prêtre des Juifs : *Nous sommes plus obligés d'obéir à Dieu qu'aux hommes.*

Cinquièmement, la vigne rampe à terre, si elle n'est soutenue ; ce qui montre que le Religieux qui a embrassé un genre de vie très-parfait, et en même temps très-pénible, doit se défier de ses forces, et mettre tout son appui en celui qui dit : *Vous ne pouvez rien faire sans moi.* Persuadé de cette vérité, il aura souvent

recours à l'oraison , et , fortifié de la grâce , il ne succombera pas sous le faix , il ne se dégoûtera pas de son état ; il éprouvera au contraire qu'il n'y a rien de plus doux que le joug de Notre-Seigneur , rien de plus léger que son fardeau.

Enfin , quoique le bois de la vigne soit difforme , fragile , tortu , et presque inutile à tout , il ne laisse pas de porter un fruit très-doux et très-agréable , dont on fait le vin qui réjouit le cœur : mais s'il est vieux , et qu'il ne produise plus rien , on l'arrache , parce qu'il n'est bon qu'à brûler. Ainsi un vrai Religieux , qui s'acquitte comme il faut de son devoir , produit des fruits excellens , et qui sont au goût de Dieu et des hommes , parce qu'en tout temps , en tout lieu , en toute occasion il glorifie le Seigneur par le sacrifice qu'il lui fait de sa volonté. Car qui obéit aux Supérieurs , obéit à Dieu. Or il est constant que l'obéissance est une espèce de sacrifice d'excellente odeur , et *préférable aux victimes* qu'on lui offrait autrefois , puisque selon la remarque de saint Grégoire , dans les victimes on immole une autre chair que la sienne , et que par l'obéissance on sacrifie sa volonté propre.

Que chacun considère donc quel grand trésor de mérites doit acquérir devant Dieu un Religieux dévot et fervent , qui ne fait rien que selon l'ordre de l'obéissance , et qui fait par conséquent tout le long du jour autant de sacrifices que d'actions. Qu'on regarde d'autre part combien de mérites perd à tout moment un Religieux tiède et déréglé , qui n'obéit à ses supérieurs qu'avec répugnance , ou qui par un attachement criminel à sa propre volonté , refuse

absolument de leur obéir, c'est-à-dire, d'obéir à Jésus-Christ même, dont ils sont les lieutenans et les ministres.

Après cela je conjure ceux qui ont les premières charges dans les Ordres Réguliers, s'ils gémissent, comme ils doivent, sur les abus qui s'y sont glissés, et que le relâchement de la discipline y a introduits, je les conjure de travailler de toutes leurs forces à les rétablir dans l'état d'où ils sont déchus, et de former de nouveau, dans les maisons qu'ils gouvernent, ceux que leurs pères son engendrés en Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'ils soient de véritables images et des portraits achevés de Jésus pauvre, chaste et obéissant. S'ils s'y emploient tout de bon, ils acquerront devant Dieu et devant les hommes une gloire immortelle. Mais s'ils n'y apportent pas tout le soin qu'ils doivent, et qu'on attend d'eux, ils en répondront à la Justice divine. Et Dieu veuille, que tant qu'ils toléreront le relâchement, ils ne portent par la peine de tous les péchés qui se commettront par leurs inférieurs, et du scandale qu'ils causeront non-seulement au peuple Chrétien, mais aux Païens même, aux Mahométans, aux Hérétiques, parmi lesquels le nom de Dieu est blasphémé et l'Évangile méprisé.

Je finis en réduisant brièvement à quatre choses principales, tout ce qu'il y a de plus important pour la réforme dont nous parlons. La première est de ne donner l'habit de la Religion, qu'à ceux qui y semblent manifestement appelés de Dieu. La seconde, de les éprouver tout de bon dans le Noviciat, et de ne les point admettre à la Profession, qu'ils n'aient donné des marques certaines d'une véritable vocation

à ce saint état. Car plus la perfection de la vie Chrétienne est élevée , moins il y a de personnes qui en soient capables. La troisième, de les exercer continuellement dans les six vertus que nous avons dit leur être le plus nécessaires , et de leur montrer plutôt par l'exemple que par la parole à les pratiquer. La quatrième, d'observer exactement le **D**ecret du Concile de Trente, qui défend de recevoir dans la Religion plus de sujets qu'elle n'en peut entretenir, soit de ses propres revenus , soit des aumônes ordinaires. Car tant que l'on fournira aux particuliers les choses dont ils ont besoin , on sera en droit d'exiger d'eux qu'ils fussent tout ce qui ressent la propriété. C'est ce que remarque saint Jérôme , quand il dit qu'anciennement on ne souffrait pas que les Moines demandassent rien , parce que les Supérieurs ne manquaient jamais de pourvoir charitablement et par avance à tous leurs besoins.



CHAPITRE VII.

Septième fruit des larmes : La réforme des gens du siècle.

COMME les laïques surpassent de beaucoup en nombre les Ecclésiastiques et les Religieux , aussi ont-ils beaucoup plus de gens qui veillent sur eux , et qui prennent soin de leur conduite. Car premièrement les Rois et les Princes , tant par eux-mêmes que par leurs ministres , conservent la paix et entretiennent l'abondance

dans leurs états , et c'est ce que David demandait à Dieu par ces paroles : *Que la paix règne dans l'enceinte de vos murs , et l'abondance dans vos Tours et dans vos Citadelles.* Secondement les mêmes Rois avec leurs ministres , et les Juges commis par eux , châtient les méchans , et défendent les gens de bien , suivant ce que dit le même Prophète : *Seigneur , communiquez au Roi votre droiture , et au fils du Roi votre justice , afin qu'ils gouvernent votre peuple avec équité.* Troisièmement , les Evêques et les Prêtres qui ont charge d'ames , les instruisent en ce qui regarde la doctrine de la foi et les bonnes œuvres , par où l'on mérite la gloire éternelle. Enfin les Religieux sous l'autorité des Prélats , ne contribuent pas peu à les sauver , tant par leurs prières , que par la prédication , et par l'administration des Sacremens.

Mais comme nonobstant cela , une infinité de gens dans le monde vivent très-mal , et se perdent , et en perdent d'autres , ce qui ne peut qu'affliger sensiblement leurs Pasteurs , il ne sera pas mal aisé aux Princes qui ont de la piété , aux Ecclésiastiques zélés , et aux fervens Religieux de tirer un grand avantage de leurs soupirs , si pleins d'une tendre compassion pour tant d'ames qui sont en danger de périr , ils conçoivent un ferme dessein de les assister , et de les mettre dans la voie du Ciel. Le moyen de les ramener est premièrement de leur donner bon exemple , et puis de veiller sur leur conduite. Car *tel qu'est le Gouverneur de la Ville , tels sont les habitans* , comme dit le Sage ; et tout le monde , disait un Poète , suit l'exemple de son Roi. Que si cela se peut dire d'un Roi temporel , avec combien plus de

raison se dira-t-il des Princes Ecclésiastiques, que saint Pierre propose aux peuples, comme *les modèles d'une sincère piété*, à qui saint Paul adresse, aussi-bien qu'à Timothée, ces belles paroles : *Soyez aux Fidèles un exemple à suivre dans la manière de converser avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté.*

On ne saurait croire combien le peuple a en haine la trop grande somptuosité, les excès de bouche, les jeux de hasard, et d'autres pareils abus, quand il y a des Princes et des Pasteurs, tempérans, modestes, ennemis du luxe dans les habits, dans les meubles, dans la vaisselle d'or et d'argent. Et quand il voit que les gens de qualité sont assidus à la grand'Messe, au Sermon, à Vêpres et à tout l'Office divin, et qu'ils y assistent avec dévotion, comme cela se pratique en quelques endroits, il se fait une louable habitude de fuir l'oisiveté, et encore plus la débauche les jours de fêtes, d'aller à l'Eglise, de vaquer à la prière, d'entendre la prédication, et de s'acquitter généralement de tous les devoirs de la piété chrétienne. Enfin quand les Princes, soit Ecclésiastiques, soit séculiers, emploient partout leur autorité à bannir le vice, à établir et à défendre la vertu, à réprimer les esprits inquiets, à encourager les âmes faibles et timides, à châtier les méchans, à récompenser les bons, à honorer et à élever le mérite, il leur est facile de remettre dans le chemin du salut une infinité de personnes, qui s'en écartent faute de soin et de vigilance dans ceux qui doivent leur servir de guides.

Comme donc saint Paul appelait les premiers Chrétiens *sa joie et sa couronne*, parce

qu'il voyait en esprit le bonheur qu'on lui préparait dans le Ciel, pour récompense des peines qu'il avait prises à gagner tant d'Infidèles à Jésus-Christ : ainsi les bons Princes et les Pasteurs vigilans doivent espérer qu'ils seront un jour, comme cet Apôtre, couronnés de gloire et comblés de joie, si, à son exemple, ils travaillent de toutes leurs forces à la conversion des pécheurs. Au contraire tout est à craindre dans cette vie et dans l'autre pour ceux qui par une extrême nonchalance laissent périr des Ames que le Fils de Dieu a rachetées de son précieux sang.



CHAPITRE VIII.

Huitième fruit des larmes : Les œuvres de miséricorde.

NOUS avons fait voir dans le Livre précédent, que nous sommes ici-bas comme dans une vallée de larmes, toujours accablés d'une infinité de maux. Car y a-t-il en ce monde quelque condition qui en soit exempte, s'il est vrai que non-seulement les maladies, la pauvreté, l'humiliation, la servitude, sont des misères ; mais que les choses qui en doivent être les remèdes, la santé, les richesses, les honneurs, la puissance souveraine, sont elles-mêmes des misères, souvent plus grandes et plus à craindre qu'aucune autre ?

Cependant pourvu que ces maux excitent en nous de vrais sentimens de compassion pour

nos frères , et qu'ils servent à ranimer notre zèle pour leur salut , comme naturellement ils le doivent faire avec le secours de la grâce , nous aurons sujet de nous consoler , et il nous en reviendra de grands avantages. Car la miséricorde est comme un arbre fécond qui produit d'excellens fruits et en abondance ; c'est elle en effet qui donne à manger aux pauvres , qui visite les malades , qui console les affligés , qui délivre les prisonniers , qui connaissant les périls où sont exposés ceux qui possèdent de grands biens , qui ont beaucoup de santé , qui sont élevés en dignité et en honneur dans le monde , prie instamment le Seigneur de les assister dans le besoin.

Job disait que *la miséricorde était sortie avec lui du sein de sa mère , et que depuis ce temps-là elle avait crû avec lui.* Puis exposant les effets qu'elle avait opérés en lui , il ajoute : *Si j'ai refusé aux pauvres ce qu'ils souhaitaient , et si j'ai fait trop attendre la veuve , qui avait les yeux tournés vers moi : si j'ai mangé seul mon pain sans en faire part au pupille ; si je n'ai point assisté celui qui , faute de vêtement , allait mourir ; et si j'ai laissé le pauvre tout nu , s'il ne m'a remercié de l'avoir garanti du froid , quand je l'ai couvert de la laine de mes brebis , je consens que mon épaule soit séparée de mon corps , et que mon bras soit brisé avec tous ses os. J'ai été , dit-il en un autre endroit , l'œil de l'aveugle , le pied du boiteux : j'étais le père des pauvres , et quand je ne savais pas bien le fond d'une affaire , dont je devais être le Juge , j'avais un grand soin de m'en faire instruire. Ceux que je voyais abuser de leur puissance , je leur cassais les dents , et je leur arrachais la proie de la bouche. Voilà ce que*

Job disait de lui-même ; par où il déclare que non-content de faire part de ses biens aux personnes nécessiteuses , de les nourrir , de les habiller , il les assistait encore de ses conseils : car c'est ce que signifient ces paroles : *J'ai été l'œil de l'aveugle , le pied du boiteux ;* et de plus , il les défendait contre ceux qui les opprimaient , en arrachant , pour ainsi dire , à ces injustes ravisseurs la proie qu'ils tenaient déjà , et qu'ils allaient dévorer.

Quant au mérite des œuvres de miséricorde , on peut juger combien il est grand par les promesses avantageuses que Dieu fait dans les Ecritures , aux personnes charitables. L'aumône est louée par les Sages , par les Prophètes , par les Anges , par le Sauveur même. Salomon le Roi le plus éclairé qui fut jamais , assure que celui qui donne aux pauvres , ne sera point pauvre lui-même , et que jamais il ne manquera de rien. Ce que saint Basile explique par une comparaison. Il en est de même , dit-il , que des puits , dont les eaux sont d'autant meilleures et plus abondantes , qu'on en tire davantage , au lieu qu'elles diminuent et se corrompent dès qu'on cesse d'en tirer.

Tobie qu'on peut justement compter parmi les vrais Sages , donnait ce précepte à son fils : *Faites l'aumône de votre bien , et ne détournez le visage d'aucun pauvre qui vous tend la main ; car par-là vous mériterez que le Seigneur ne détourne point la vue de dessus vous. L'aumône délivre de tout péché et de la mort ; et ceux qui la font ne tombent point dans l'abîme. Que peut-on promettre de plus souhaitable ? Tous ceux , poursuit-il , qui donnent l'aumône , peuvent s'assurer que Dieu leur fera de grands biens.*

Le Prophète Daniel conseillait à un Roi Palsen d'expier ses crimes par l'aumône. Isaïe animé d'un semblable zèle, recommande à tous la pratique des œuvres de miséricorde. *Partagez, dit-il, votre pain avec les pauvres, et recevez dans votre maison ceux qui ne savent où loger. Quand vous verrez un homme nu, donnez-lui de quoi se couvrir, et ne méprisez pas votre frère. Alors votre lumière brillera, comme celle du matin; vous serez bientôt guéri de toutes vos infirmités; votre justice ira devant vous, comme portant le flambeau, et le Seigneur dans sa gloire sera votre protecteur.* Voilà les magnifiques promesses que Dieu fait aux riches charitables. On ne peut rien imaginer de plus consolant pour eux : car il leur promet de les éclairer d'une lumière céleste, sans comparaison plus claire et plus vive que celle du soleil levant, et de les guérir de la plus mortelle de leurs plaies, qui est le péché; il assure de plus, qu'étant justifiés par sa grâce, ils feront une infinité de bonnes œuvres, qui leur acquerront une gloire solide et durable, non-seulement devant lui, mais même devant les hommes; car c'est ce qu'il veut dire par ces mots : *Votre justice ira devant vous, et vous serez environnés de la gloire du Seigneur.* Enfin il leur dit qu'il leur accordera leurs demandes; ce que les Septante expriment plus clairement en ces termes : *Alors vous crierez, et Dieu vous exaucera; vous n'aurez pas encore achevé votre prière, qu'il vous répondra : Me voici.*

L'Apôtre saint Paul dit beaucoup en peu de paroles, lorsqu'en la personne de son cher Disciple Timothée il avertit tous les Fidèles de donner l'aumône de bon cœur, et d'amasser pour

*l'avenir un trésor , sur lequel ils puissent fonder une ferme espérance de la véritable vie. Il nous représente l'aumône , comme la disposition à la vie dont nous jouirons après celle-ci. Car amasser un trésor qui serve de fondement à la vraie vie , qu'est-ce autre chose qu'acheter à peu de frais de quoi faire les fondations d'un édifice aussi solide et aussi inébranlable , qu'est la vie ou la béatitude éternelle ? Or il n'y a point de vraie vie que celle qui dure toujours ; car celle qui passe , n'est rien , ou n'est tout au plus , selon saint Jacques , qu'une légère vapeur qui paraît , et qui disparaît presque en même temps. Mais écoutons ce que l'Ange Raphaël dit sur cela à Tobie : *L'aumône délivre de la mort , et efface les péchés. C'est par elle qu'on obtient miséricorde , et qu'on gagne la vie éternelle.* Voilà comme parle un Ange envoyé de Dieu , et on le doit croire , puisqu'il voit la vérité dans sa source , et qu'ayant pour nous un amour sincère , il ne peut vouloir nous tromper.*

Enfin Jésus-Christ , qui est la sagesse de Dieu , qui est Dieu lui-même , promet en beaucoup d'endroits de l'Évangile de récompenser libéralement jusques à la moindre aumône. *Allez , disait-il à un jeune homme qui lui demandait ce qu'il fallait faire pour être sauvé ; allez , vendez ce que vous avez , et donnez-le aux pauvres , et vous aurez un trésor dans le Ciel.* Quel prodigieux gain fait un homme , qui en donnant à un de ses frères un morceau de pain , ou une pièce d'argent , que la mort lui ôterait tôt ou tard , acquiert un trésor qu'il possédera éternellement dans le Ciel ? Notre-Seigneur dit une autre chose fort remarquable ; il dit qu'au jour de la Resurrection générale , il met-

tra en possession de son Royaume céleste ceux qui auront donné aux pauvres , de quoi manger , de quoi boire , de quoi s'habiller ; qui les auront retirés chez eux , qui les auront visités dans les hôpitaux ou dans les prisons. Et afin qu'on sache que les œuvres de charité lui plaisent extrêmement , et sont d'un fort grand mérite devant lui , il ajoute : *Toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes frères , vous me les avez faites à moi-même.*

Par tout ce discours on peut voir combien il importe d'exercer la charité envers le prochain , et combien il est utile , pour s'y exciter , de considérer souvent les misères que souffrent sans aucun secours les membres de Jésus-Christ. Mais on n'aura pas moins de compassion pour les riches cruels et avarés , si l'on regarde les terribles châtimens dont Dieu les menace. A l'égard des pauvres , il faut principalement pratiquer les œuvres de miséricorde corporelles ; mais les riches n'ont besoin que des spirituelles , c'est-à-dire , de salutaires avertissemens , de bons conseils , et de ferventes prières. Car on peut leur appliquer ce que le Sauveur disait de Marthe : *Ils sont inquiets , et s'embarrassent de tant de choses , qu'à peine ont-ils un moment ou pour lire , ou pour entendre , ou pour méditer ce qui est de leur salut , et ce qui regarde la vie éternelle. C'est pourquoi ils devraient avoir un ami fidèle et prudent , qui eût soin dans l'occasion de les en faire souvenir. Car on peut dire de beaucoup de gens qui ne s'occupent qu'à conserver ou à faire profiter leur bien , que s'ils s'appliquaient une fois à considérer attentivement que Dieu les a faits pour quelque chose*

de meilleur que tout ce que l'on estime le plus dans le monde , ils diraient peut-être avec Salomon : *M'étant mis un jour à examiner tous les ouvrages que j'avais fait faire , et auxquels j'avais travaillé assez inutilement ; (il parle de ses palais , de ses jardins , de ses viviers , à quoi l'on peut joindre ses trésors immenses , ses troupeaux , ses terres , ses vignes , ses prés et ses bois ;) J'ai reconnu qu'il n'y a en cela que vanité , que peine d'esprit , et que rien n'est stable sous le soleil.*

Combien voyons-nous de gens dans les charges , soit Ecclésiastiques , soit séculières , qui pour s'appliquer avec trop d'ardeur et d'inquiétude , ou à conduire les autres , ou à soutenir leurs droits , et à étendre leur autorité , se négligent tout-à-fait eux-mêmes , et ne pensent à rien moins qu'à leur salut éternel ? Qu'ils seraient heureux , si Dieu , pour les réveiller de leur assoupissement , mettait auprès d'eux une personne qui les avertît de leur devoir avec autant de liberté et de zèle que saint Bernard avertissait autrefois le Pape Eugène son ancien disciple ! Sans doute qu'ils apprendraient à mieux gouverner ceux qui sont sous eux , et à se mieux gouverner eux-mêmes ; et que pour des biens temporels , ils n'auraient garde de renoncer aux biens éternels.

Pour ce qui est de donner conseil à ceux qui en ont besoin , la vraie charité demande qu'on ne flatte point les Grands , qu'on n'affecte point de leur dire des choses douces et agréables , et que jamais on ne leur déguise la vérité. Car il n'y a peut-être rien de plus nécessaire pour eux qu'un fidèle conseiller , qui leur dise hardiment ce qu'il leur importe de savoir , et qui

craigne toujours plus de perdre la grâce de Dieu , que la bienveillance de son Prince. *Vivez en paix avec tout le monde* , dit le Sage , *mais choisissez pour votre conseil , un homme seul entre mille*. On trouve en effet assez peu de gens qui puissent ou qui veuillent donner de salutaires conseils. C'est ce que remarque le même Auteur en un autre endroit , où il préfère le conseil d'un homme de bien à celui des sages du monde. *Un saint homme dit quelquefois mieux la vérité que sept autres qui observent d'un lieu élevé tout ce qui se passe*. Il nous avertit encore de ne pas nous adresser à des personnes qui à cause de leur pauvreté ou pour quelque autre raison , peuvent avoir plus d'égard à leur intérêt qu'au nôtre : *Donnez-vous de garde* , dit-il , *de celui que vous consultez : sachez auparavant quelles sont les choses dont il peut avoir besoin ; car il ne s'oubliera pas lui-même* : c'est-à-dire , ne prenez pas aisément conseil d'une personne , qu'auparavant vous ne soyez assuré de sa bonne foi , et de son intégrité. Informez-vous premièrement de l'état de ses affaires ; car s'il est pauvre , il n'aura en vue dans tous les conseils qu'il vous donnera , que de soulager sa misère. C'est donc une grande charité que de donner de bons conseils aux Rois et aux Princes , surtout quand on est en place ; et c'est pour les Rois et pour les Princes un grand bonheur que d'avoir toujours auprès d'eux de sages et fidèles Ministres ; mais s'ils en ont de mauvais , et que faute d'en avoir de bons , ils gouvernent mal leurs sujets , ils ne sont pas pour cela excusables devant Dieu , parce qu'ils sont obligés d'examiner et d'éprouver ceux qu'ils admettent dans leur conseil , et à

qui ils donnent l'administration de la Justice ou des affaires.

Il reste encore un exercice de charité envers le prochain, dont tous sont capables, et qui est également sûr et facile; c'est la prière. Saint Paul en écrit à Timothée en ces termes : *La première chose que je vous demande, c'est qu'on fasse des prières, et qu'on rende des actions de grâces à Dieu pour tous les hommes, pour les Rois, et pour toutes les personnes constituées en dignité, afin que nous vivions doucement et tranquillement.* Après que l'Apôtre a ordonné qu'on prie généralement pour tous les hommes, il ordonne qu'on prie pour les Rois en particulier; parce qu'en priant pour les Rois et pour toutes les Puissances, on ne prie pas seulement pour eux, mais pour tous les hommes. Car, de la sage conduite de ceux qui gouvernent, dépend le repos et la paix des peuples; c'est ce qui cause l'abondance, ce qui entretient la piété, et ce qui fait en un mot tout le bonheur des états.

J'ajoute qu'il y a encore une raison plus particulière de prier Dieu pour les Princes tant Ecclésiastiques que Séculariens; c'est l'extrême danger où ils sont pour leur salut. Car la tête tourne aisément à ceux qui marchent sur le bord d'un précipice, et plus le précipice est profond, plus la chute sera funeste. Si un homme était obligé de passer une rivière creuse et rapide sur un pont étroit et branlant, sans aucun appui de côté ni d'autre; de sorte qu'à tout moment il fût en danger de tomber et de se noyer, ceux qui le verraient dans le péril, trembleraient pour lui, et touchés de compassion lui crieraient qu'il prît garde à lui, l'en-

courageraient , et prieraient Dieu de le soutenir et de le conduire. Ce pont si étroit, c'est la voie de la justice et de la vertu. Car la vertu est comme une ligne indivisible sur laquelle il faut marcher , sans se détourner à droite ni à gauche. De là vient que le Fils de Dieu disait , comme en gémissant : *Qu'étroite est la porte , et qu'étroit est le chemin qui mène à la vie , et que peu de personnes en trouvent l'entrée !* Pour ce qui est des gens du commun , s'ils marchent par la voie étroite , ils marchent toujours sur la terre , et ils n'ont pas grand sujet de craindre , ni que le vent les enlève , ni qu'il leur prenne quelque vertige qui soit cause de leur chute. Au contraire les Grands du monde marchent sur un pont fort élevé , où souffle violemment le vent de l'orgueil , et les soins dont ils ont l'esprit occupé et la conscience troublée leur causent de ces vertiges fâcheux , qui les font tomber jusques dans le fond de l'abîme.

Qui est-ce donc , s'il est sage , qui veuille prétendre à ces hauts emplois , ou qui puisse s'empêcher d'avoir compassion de ceux qui en sont chargés ? C'est pourtant une nécessité qu'il y ait dans l'Eglise et dans l'Etat des personnes exposées à tous ces périls : c'est à nous de gémir pour eux , de compatir à leurs peines , de les assister de nos prières auprès de celui qui seul peut les garantir de tout danger , les rendre humbles dans l'honneur , droits et inflexibles dans la justice , courageux dans le péril , infatigables dans le travail , zélés pour le bien de leurs sujets , autant que pour le leur propre , pieux envers Dieu , équitables à l'égard des autres , sobres et tempérans pour eux-mêmes.

CHAPITRE IX.

Neuvième fruit des larmes : Le soulagement des ames du Purgatoire.

NOUS avons fait voir ailleurs que le Purgatoire est plein d'une multitude d'ames presque innombrable, et qu'elles y souffrent des peines très-rigoureuses et très-longues. Il faut montrer maintenant quel fruit on peut recueillir de la considération de ces peines. Certainement si on les regarde avec attention et à loisir, il est impossible que l'on n'en soit attendri et effrayé tout ensemble. La compassion produira un désir ardent et efficace de soulager ces saintes Ames par des œuvres satisfactoires, par des prières, par des jeûnes, par des aumônes, et surtout par le sacrifice du Corps et du Sang de Jésus-Christ. Or la charité qu'on exerce à leur égard, est une manière de commerce très-louable et très-juste, par où l'on gagne infiniment : car c'est comme si quelqu'un prêtait son argent à plusieurs personnes, et que chacun d'eux lui en payât tout l'intérêt. Expliquons ceci.

Un homme prie pour les morts par charité, avec dévotion, et avec une ferme confiance en la miséricorde de Dieu. Premièrement il mérite pour lui-même la vie éternelle ; car sa prière étant faite en état de grâce et par le motif de la charité, c'est une œuvre sainte et digne par conséquent de la gloire ; suivant ce

que dit le Sauveur dans l'Évangile : *Lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre chambre, et ayant fermé la porte, priez votre Père, dans quelque endroit bien caché, et votre Père qui voit dans les endroits les plus cachés, vous en récompensera, à proportion de votre mérite. Secondement cette prière est satisfaisante, et celui qui la fait en cède le fruit au mort, pour lequel il prie selon l'usage de l'Église. Elle est dis-je, satisfaisante, parce que c'est une œuvre pénible, que Dieu veut bien recevoir comme un châtement volontaire, et comme une juste satisfaction qui se fait à sa Justice. Enfin la même prière par forme d'impétration, est utile au mort, en faveur duquel elle obtient de Dieu, ou qu'il le délivre du Purgatoire, ou qu'il diminue ses peines. Car ce que les Justes demandent, le Sauveur leur a promis qu'il le leur accordera. Croyez, dit-il, qu'on ne vous refusera rien de ce que vous demanderez, et vous l'obtiendrez. Voilà comme on gagne triplement en intercédant pour les morts. Ajoutez que les Ames pour lesquelles on prie, n'oublieront pas la charité qu'on leur fait, et n'en seront pas ingrates ; mais que quand elles seront une fois arrivées au Ciel, elles prieront à leur tour pour leurs bienfaiteurs.*

Le jeûne offert pour ces Ames affligées, est aussi d'une grande utilité ; car comme il est méritoire, il ne sert pas peu à celui qui jeûne. C'est ce que marquent ces Paroles du Sauveur : *Lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête, et lavez-vous le visage, afin qu'il paraisse que vous jeûnez non pour attirer les yeux des hommes, mais pour attirer ceux de votre Père, qui est caché et invisible ; et votre Père qui voit dans*

les endroits les plus cachés , vous en donnera la récompense. De plus le jeûne en tant que satisfactoire , soulage les morts. Car ce ne fut pas sans raison que David ayant appris la mort de Saül et de Jonathas , et la défaite d'une grande partie du Peuple de Dieu , jeûna jusqu'au soir, avec tous ses gens. Enfin la personne même qui jeûne, en tire un grand avantage ; car quand les Ames , pour lesquelles on jeûne , seront au Ciel, elles sauront bien reconnaître la faveur qu'on leur aura faite. Tout ce qu'elles auront de crédit auprès de Dieu , elles l'emploieront pour leurs libérateurs , et leur prière sera exaucée , comme procédant d'une parfaite charité.

Il en est de l'aumône comme de la prière et du jeûne à l'égard des Ames du Purgatoire. Car en premier lieu elle est nécessaire aux pauvres , à qui on la fait , et dont on gagne l'affection , afin qu'un jour on en soit reçu dans les demeures éternelles En second lieu, les morts en profitent, et ce sont aussi de puissans amis que nous nous faisons , pour avoir place avec eux et par leur moyen dans le Royaume éternel. Enfin par l'aumône Dieu devient notre débiteur, puisque, comme dit le Sage , *c'est lui prêter à usure , que d'avoir pitié du pauvre. Il nous promet par la bouche même de son Fils qu'il nous en paiera l'intérêt. Lorsque vous donnez l'aumône, dit Notre-Seigneur , cachez tellement à votre main gauche ce que fait votre main droite , que votre aumône ne paraisse point ; et votre Père qui voit dans les endroits les plus cachés , vous en récompensera.*

Quant au Sacrifice de l'Autel , tout le monde sait qu'il est très-utile et à ceux qui l'offrent, puisqu'ils ne peuvent rien offrir de plus agréa-

ble à Dieu , et en général à tous les Fidèles soit vivans soit morts , mais surtout aux morts , qui , comme on l'a su par plusieurs visions , souhaitent avec ardeur , et demandent avec instance qu'on l'offre pour eux , afin qu'il plaise à la Justice divine de les délivrer de leurs peines , ou d'en adoucir la rigueur. C'est aussi le sentiment de saint Grégoire , du Bienheureux Pierre de Damien , et du vénérable Bède. Il est rapporté dans la vie de saint Nicolas de Tolentin , qu'un jour il lui apparut un grand nombre d'Ames , qui d'une voix triste et plaintive le conjuraient de les assister de quelques Messes , n'y ayant rien qui fût plus capable de les soulager dans leurs tourmens.

Par tout ce que nous venons de dire , il paraît manifestement qu'on gagne beaucoup , soit à faire la charité , soit à jeûner et à pratiquer d'autres pénitences , soit à prier et à offrir le Sacrifice de la Messe pour le repos des Ames , qui du fond du Purgatoire implorent notre assistance. Mais il y a de certains esprits ou libertins , ou dissipés , qui n'en croient rien , ou qui n'y font nulle attention. De là vient que méprisant ou négligeant un gain si considérable , ils gardent pour eux leurs biens , ou s'ils les emploient , c'est à satisfaire leur sensualité ou leur ambition. Ainsi les biens qui leur devraient servir de degrés pour monter au Ciel , leur servent de degrés pour descendre dans l'Enfer.

Mais ce gain , nous disent-ils , est un gain imaginaire ; on nous le promet , et nous ne le voyons point : l'argent , au contraire , nous le voyons , nous le touchons , il nous sert pour toutes les nécessités , et pour les délices même

de la vie. C'est ainsi que doivent parler des hommes charnels, qui jugent des choses plutôt par les sens que par la raison. Dites-moi, qui que vous soyez, lorsque vous semez, plaignez-vous le grain que vous jetez dans la terre, et n'êtes-vous pas bien aise de le perdre dans l'espérance d'en recueillir deux fois plus ? ne donnez-vous pas ainsi volontiers ce que vous voyez, et ce que vous avez entre les mains, pour ce que vous ne voyez pas encore ? Vous me répondez que si vous ne voyez pas la moisson, vous prévoyez qu'elle se fera dans son temps ; et moi, je vous dis qu'un vrai Chrétien ne peut ignorer que pour peu qu'il donne aux pauvres, il en recevra une très-ample récompense. Mais il y a bien à dire entre vous et lui : car votre espérance est incertaine : une trop longue sécheresse, de trop grandes pluies la peuvent ruiner ; le blé même dans vos greniers peut se gâter ; et êtes-vous sûr que les voleurs, ou par force, ou par artifice, ne vous l'enleveront point ? Mais l'espérance d'un homme de bien n'est jamais trompée ; il ne peut manquer de faire une abondante récolte, et s'il se garde de pécher, ce qu'il donnera aux pauvres lui sera rendu au centuple. Car la parole de Dieu demeure éternellement.

Et pour reprendre la comparaison que nous avons déjà faite, ou pour l'éclaircir par une autre toute semblable : si un homme donne mille écus à un négociant, avec lequel il a fait un contrat de société, n'expose-t-il pas son argent à de grands risques ? ne peut-il pas arriver que le négociant périsse sur mer avec tout ce qu'il a d'effets, ou qu'il soit pris par les cor-

saires ; ou que voyageant par terre, il tombe entre les mains des voleurs, ou que, pour avoir tout le gain, il use de quelque supercherie ? Tous ces dangers sont communs ; et combien de gens qui espéraient de s'enrichir par le commerce, font-ils banqueroute, et sont-ils réduits à la dernière misère ? Il en est tout autrement de ceux qui négocient avec Dieu. Ils ne risquent rien ; et jamais on n'a vu personne, qui pour avoir fait la charité ou aux vivans, ou aux morts, se soit appauvri. Car Dieu qui jamais ne se laisse vaincre en bonté et en libéralité, augmente d'une manière admirable les biens de ceux qu'il voit portés à subvenir aux nécessités de leurs frères.

Nous en avons un exemple mémorable dans la multiplication miraculeuse des cinq pains et des deux poissons ; car parce que les Apôtres qui n'avaient que cela pour vivre, le cédèrent de bon cœur à une grande multitude de gens pressés par la faim, dans un lieu désert, où tout leur manquait, Jésus multiplia tellement ce peu de pains et de poissons, qu'après que tout ce grand monde en eut mangé et fut rassasié, ils remportèrent douze corbeilles, pleines des morceaux qui étaient restés, et qui suffirent pour les nourrir durant plusieurs jours. Nous avons beaucoup d'exemples pareils dans les vies des Saints, et particulièrement dans celle de l'admirable saint Jean l'Aumônier, Patriarche d'Alexandrie. Il semble qu'il y eût une espèce d'émulation entre Dieu et lui ; car plus il faisait de largesses aux pauvres, plus Dieu lui donnait de quoi en faire de nouvelles.

CHAPITRE X.

Dixième fruit des larmes : Le mépris du monde, et l'amour de Dieu.

LES larmes que cause l'amour du souverain bien, et le désir de la claire vision de Dieu, dans laquelle consiste notre vraie béatitude, produisent deux fruits excellens, le mépris du monde, et le soin de plaire à Dieu en toutes choses. Quant au mépris du monde, il est clair que c'est un effet du divin amour. Car premièrement le Sauveur du monde assure *qu'il est impossible de servir deux maîtres tout à la fois, et qu'il faut nécessairement haïr l'un et aimer l'autre, ou si l'on a du respect pour celui-là, avoir du mépris pour celui-ci.*

Mais ces deux maîtres si opposés, qui sont-ils ? Il le déclare par ces paroles : *Vous ne pouvez servir Dieu, et le Démon des richesses.* Il veut dire que le service de Dieu est incompatible avec l'amour des biens de la terre. Il en pourrait dire autant de la vaine gloire, et de l'attache aux plaisirs sensuels. Car le monde ou l'esprit du monde est renfermé dans ces trois violentes passions. Je ne parle pas du monde, qui, selon saint Jean, a été fait par le Verbe, et qui comprend le Ciel et la terre avec tout ce qui y est contenu ; mais d'un autre qui est ennemi de Dieu, et dont le même Apôtre fait le caractère, quand il dit que *dans le monde il n'y a que concupiscence de la chair, que concupis-*

cence des yeux, qu'orgueil de la vie. Si quelqu'un aime le monde, ajoute-t-il, l'amour du Père n'est point dans lui.

Il faut donc distinguer deux maîtres, Dieu et le monde. Quiconque aime Dieu, hait et méprise le monde; et quiconque aime le monde, hait et méprise Dieu. Appliquons à ces deux amours ce que dit saint Augustin, de l'amour de Dieu, et de l'amour propre. Deux amours ont bâti deux Villes, l'une terrestre, et l'autre céleste. La première a été bâtie par l'amour propre, qui va jusques au mépris de Dieu; la seconde par l'amour de Dieu, qui va jusques au mépris de soi-même. L'amour propre enferme les trois passions dominantes, qui sont comme nous avons dit, la mollesse, l'avarice et la vaine gloire; ou pour mieux dire, il est comme la racine d'où sortent ces trois grandes branches, qui ne portent que des fruits de malédiction et de mort. Il est donc constant, et c'est notre divin maître qui nous en assure, que comme l'amour du monde inspire le mépris de Dieu, de même l'amour de Dieu inspire le mépris du monde.

De là vient que quiconque aime Dieu de tout son cœur, hait aussi le monde de tout son cœur; et l'on doit en être parfaitement convaincu non-seulement par l'autorité de l'Évangile, mais par l'exemple de tous les Saints, qui ont témoigné en toute occasion une haine extrême pour le monde. En quoi ils ont imité le Saint des Saints, qui n'a jamais eu rien de commun avec le monde, et qui a toujours préféré la pauvreté, le travail, la douleur, et l'humiliation aux richesses, au repos, aux délices, et aux vaines grandeurs de la

terre. Son saint Précurseur s'étant retiré dans un désert, dès ses premières années, n'avait ni biens, ni commodités, ni plaisirs, et vivait seul sans maison, sans toit, sans autre habit qu'un rude cilice de peau de chameau, et sans autre nourriture, que des sauterelles et du miel sauvage. Les Apôtres, avec quelle austérité ont-ils vécu? Saint Paul répondant pour tous; *Il semble, dit-il, que Dieu veuille qu'on nous regarde, nous autres Apôtres, comme les derniers des hommes et comme des gens que l'on destine à la mort. Jusqu'à cette heure nous avons souffert la faim, la soif, la nudité; c'est à qui nous donnera des soufflets; nous n'avons point de demeure stable; on n'a pas pour nous plus d'égard que pour ce qu'il y a de plus vil au monde. On peut voir par-là combien étaient éloignés de l'amour des choses présentes ceux qu'on rejetait comme les balayures du monde, quoiqu'ils fussent dignes de tout honneur aux yeux de Dieu et des Anges.*

J'omets ici les exemples d'un grand nombre de saints Evêques, qui faisant profession de la pauvreté de Jésus-Christ, se sont toujours déclarés ennemis du siècle. Je ne parle point non plus de tant de saints Anachorètes, qui entièrement séparés du reste des hommes, manquaient la plupart du temps des choses nécessaires à la vie, ni de ces troupes innombrables de saints Religieux, qui rassemblés dans des Monastères, témoignaient beaucoup plus d'amour pour la pauvreté et pour le mépris, que les mondains ne font paraître de passion pour les richesses et pour la gloire. En un mot, je ne dis rien d'une infinité d'autres personnes éminentes en vertu, de tout âge, de

tout sexe, et de toute condition, qui pour l'amour de Notre-Seigneur ont foulé le monde aux pieds avec toutes ses délices et tous ses honneurs.

Joignons la raison aux exemples. Il est certain que rien ne semble plus beau ni plus estimable que ce qu'on aime ardemment, et que tout le reste paraît peu de chose en comparaison. Saint Augustin parle d'un jeune homme de son âge et de son pays, pour qui il avait tant d'attachement, qu'il ne pouvait vivre sans lui. Cet ami intime étant venu à mourir, il en ressentit tellement la perte, qu'il s'imaginait avoir l'esprit enveloppé de ténèbres. Tout ce qu'il voyait, lui représentait la mort, tout lui parlait de la mort; c'était un supplice pour lui que de demeurer dans sa maison et dans sa patrie où était mort celui qu'il aimait. Ses yeux cherchaient partout son ami, et son ami ne paraissait point; et parce qu'il ne le voyait plus, il ne voyait rien qui ne lui parût insupportable. Ainsi l'affection qu'il portait à ce cher défunt, lui faisait trouver toutes choses tristes et amères. Si l'amour de bienveillance pour une personne qu'on a tendrement aimée, et dont on est séparé, sans que jamais on puisse espérer de la revoir en ce monde, si cet amour, dis-je, peut nous rendre désagréables tous les plaisirs de la vie, que ne ferait pas l'amour de concupiscence, qui est plus actif et plus fort? et si l'amour d'une créature mortelle à tant de pouvoir, quel pouvoir faut-il qu'ait l'amour du Créateur, qui est la douceur, la bonté, la grandeur, et la beauté même? Ceux-là le savent et l'ont souvent expérimenté, qui loin du tumulte et

de l'embarras du monde, contemplent dans une sainte retraite, avec un cœur pur, cet aimable objet. Et je ne m'étonne pas qu'ils en soient charmés ; ce qui m'étonne, c'est qu'après cela ils puissent penser ou s'attacher à quelque autre chose.

C'est sans doute un excellent fruit de la componction et des larmes, que d'éteindre dans nos cœurs l'amour des choses du monde ; mais c'en est un autre non moins estimable, de nous exciter à servir Notre-Seigneur avec tout le zèle et toute l'ardeur possible. Car ceux qui n'aiment point Dieu, ou qui l'aiment peu, ne se soucient guères si ce qu'ils font et ce qu'ils disent, lui est agréable ou non. Aussi accumulent-ils péchés sur péchés ; au lieu que ceux qui l'aiment tout de bon, et qui désirent passionnément d'en être aimés, n'ont rien plus à cœur que de lui plaire dans toutes leurs œuvres et dans toutes leurs paroles. Ils s'imaginent entendre toujours le Prophète qui leur dit : *O homme, je vous apprendrai ce qui est bon, et ce que le Seigneur demande de vous. Ce qu'il demande, c'est que vous pratiquiez la justice, que vous aimiez la miséricorde, et que vous marchiez avec beaucoup de circonspection devant votre Dieu.*

La perfection de la vertu consiste donc à savoir mêler la miséricorde avec la justice, et tempérer l'une par l'autre ; car sans la miséricorde, la justice dégénère en sévérité, et sans la justice, la miséricorde se tourne en une molle indulgence qui tolère les plus grands désordres. Pour allier ces deux vertus, il n'y a rien de meilleur que de marcher avec circonspection devant Dieu, c'est-à-dire, que

d'avoir Dieu toujours présent à l'esprit, et d'examiner avec soin comment on pourra lui plaire en toutes choses. C'est ce que Dieu même recommanda particulièrement au Patriarche Abraham. *Marchez, lui dit-il, en ma présence, souvenez-vous que je vous vois, et vous serez parfait.* C'est ce qu'observait le Prophète Elie qui jurait souvent par le Seigneur, *en la présence duquel il était.* C'est aussi ce que l'Apôtre pratiquait excellemment, quand il disait : *Nous ne souhaitons rien tant que de sortir de ce corps, et d'aller à Dieu. C'est pourquoi nous nous efforçons de lui plaire, et durant la vie et à la mort.* Et de vrai, il n'y a rien qui excite plus à servir Dieu, et à faire en tout sa volonté, qu'un amour sincère pour lui, et une sainte impatience de le voir et de le posséder à jamais.



CHAPITRE XI.

Onzième fruit des larmes : La crainte d'offenser Dieu.

LES deux dernières sources des larmes, qui viennent de l'incertitude où nous sommes et de la grâce présente, et de la persévérance dans la grâce, produisent un très-bon effet, qui est la crainte de Dieu si importante pour le salut. Nous ne parlons point de la crainte basse et servile, mais de celle de l'épouse chaste, qui aime la présence de son époux, et qui en appréhende l'absence; au lieu que la femme infidèle désire l'absence de son mari, et en redoute la présence. C'est de cette crainte éga-

lement noble et utile que parle l'Apôtre quand il nous exhorte de *travailler à notre salut avec crainte et en tremblant*. Le Prophète Roi nous en parle aussi en ces termes : *Servez le Seigneur avec crainte , et réjouissez-vous en lui avec tremblement. Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes du nombre de ses Saints.*

Pourquoi pensez-vous que Dieu ait voulu que nous ne puissions savoir si nous sommes en bon état , et si nous y persévérerons ? C'est sans doute pour nous tenir dans la crainte , pour nous rendre vigilans , pour réprimer notre orgueil , et nous conserver dans l'humilité. Dieu nous a caché ce secret , il nous en a fait un mystère impénétrable , afin , dit saint Augustin , que personne ne s'enorgueillisse , mais que tous , et ceux même qui courent bien , ne laissent pas de trembler , puisqu'ils ne savent où se terminera leur course.

Cependant quelque incertitude qu'on ait sur cela , les gens de bien ne doivent pas se laisser aller à l'abattement et au désespoir. Car ceux qui servent Dieu sincèrement et avec crainte , ont plusieurs marques pour connaître que Dieu les aime , et qu'il veut les faire persévérer dans sa grâce. C'était la pensée de saint Bernard , qui disait : Qui se peut vanter qu'il est du nombre des Elus , qu'il est de ceux que Dieu a prédestinés à la gloire ? Nous n'avons rien de certain là-dessus : mais nous espérons , et c'est ce qui nous console. Le Saint-Esprit même dans les Ecritures nous enseigne que la bonne conscience , que l'esprit de componction , que l'exercice de l'amour de Dieu , que la patience dans l'adversité nous sont des sujets d'une extrême joie et d'une ferme espérance , qui doit bien modérer nos craintes.

Quant à la bonne conscience, saint Paul dit que son témoignage est ce qui fait notre gloire : et saint Jean assure que si nous n'avons rien à nous reprocher, nous devons avoir une grande confiance en Dieu.

Pour ce qui est de l'esprit de componction et de pénitence, le Sage dit qu'une ame qui sent l'amertume dont elle est remplie, aura une joie toute pure et toute intérieure. En effet il n'est pas croyable combien il y a de douceur dans l'amertume que cause à l'ame le regret de ses péchés.

A l'égard du divin amour nous savons que le premier fruit du Saint-Esprit, c'est la paix et la joie du cœur. *Les fruits de l'Esprit*, dit l'Apôtre, *sont l'amour, la paix, la joie, etc.*

Enfin rien ne donne plus de consolation, ni n'assure plus le salut, que la patience dans les maux qu'on a à souffrir en cette vie. Nul ne l'a jamais mieux éprouvé que cet homme si mort au monde, qui se sentait *plein de consolation, et comblé de joie parmi toutes ses souffrances*, et qui écrivait aux premiers Chrétiens en ces termes : *L'affliction est le sujet de la patience ; la patience, de l'épreuve ; l'épreuve, de l'espérance ; et l'espérance ne trompe point.* Le Prophète Roi avait dit long-temps auparavant, en parlant à Dieu : *La multitude de mes peines intérieures a été comme la mesure des consolations dont vous avez rempli mon ame.*

Tout ceci fera connaître au Lecteur, que nous recommandons la crainte sans diminuer la confiance, et que nous louons les pleurs sans ôter la joie. Car le même Esprit qui produit la crainte, et fait gémir la Colombe, produit aussi l'espérance et la joie du cœur.



CHAPITRE XII.

Douzième fruit des larmes : La facilité d'obtenir les grâces du Ciel.

LA dernière utilité des larmes vient de leur mérite et de leur prix. Car qui pourrait dire de quelle efficace elles sont auprès de Dieu ? On en peut juger par les paroles et les expressions de l'Écriture.

Anne, mère de Samuël, après une longue stérilité, pria instamment le Seigneur de lui donner des enfans ; et il lui donna un fils, qui fut ce grand homme, ce fameux Prophète, ce sage Juge du Peuple, ce modèle de vertu et de sainteté. Et afin qu'on sache comme elle obtint une faveur si inespérée, l'Écriture ajoute qu'Anne *versa* pour cela *une grande quantité de larmes*. David en plus d'un endroit dit non-seulement que Dieu écoute les prières que nous lui faisons, mais qu'il considère nos pleurs et qu'il en entend la voix : *Seigneur, vous avez regardé mes larmes, vous les avez mises devant vos yeux. Daignez, ô mon Dieu, prêter l'oreille à mes larmes*. Sur quoi Cassiodore donne aux larmes dans la prière une force qui va jusqu'à la violence. Il est écrit dans Isaïe qu'Ezéchias, Roi de Juda, étant malade à l'extrémité, pria le Seigneur, avec effusion de larmes, et qu'aus-sitôt le Seigneur lui envoya son Prophète pour lui dire de sa part : *J'ai entendu votre prière, et j'ai vu vos larmes. Je prolongerai votre vie de dix années*.

Mais il n'y a rien de plus formel pour cela que ces paroles de l'Ecclésiastique : *Dieu ne rejettera point le pupille qui l'invoque , ni la veuve qui le réclame par ses soupirs.*

O admirable vertu des larmes , qui ont un si grand pouvoir auprès de Dieu , que c'est assez qu'une veuve pleure devant lui , et que ses yeux parlent tandis que sa langue se tait , que c'est , dis-je , assez pour en obtenir tout ce qu'elle lui demande ! *N'est-il pas vrai* , continue le même Auteur , *que les larmes qui coulent le long des joues de la veuve , crient contre ceux qui la font pleurer ? C'est-à-dire , pendant que les pleurs coulent des yeux de la veuve , ne poussent-elles pas des cris , qui vont jusqu'à Dieu , et qui demandent justice contre ceux qui en sont la cause ? Le Verset suivant qui n'est que l'explication de celui-ci , exprime la chose encore plus clairement : Les pleurs de la veuve montent de ses joues jusques au Ciel , et Dieu qui écoute sa prière , ne se plaira pas à la voir pleurer.* Ainsi les pleurs tombant à terre , montent par une secrète vertu , jusqu'au Ciel , où ils se font entendre au Souverain Juge , qui ne prendra pas plaisir , ou selon une autre Version , prendra plaisir à les voir couler. On peut dire qu'à considérer la cause des pleurs de la veuve , qui est l'injustice de ceux qui l'oppriment , ils déplaisent à Dieu ; mais qu'à ne les regarder que comme un agrément de la prière , ils lui plaisent infiniment. Car quand on peut joindre les larmes à l'oraison , c'est une marque de ferveur , et qu'on implore tout de bon la divine Miséricorde.

L'exemple de sainte Monique en est une preuve convaincante. Car comme elle pleurerait

continuellement pour la conversion d'Augustin son fils , un saint Evêque lui dit : Allez , et vivez en paix : car un fils pour qui l'on répand tant de larmes , ne saurait périr. Elle reçut cette réponse comme un oracle , et l'événement montra qu'elle n'avait pu venir que du ciel. Ajoutons ce qui est rapporté dans la vie de saint Antoine , qu'un jour voyant que ses Religieux manquaient d'eau dans le désert , il pria Dieu de les assister au besoin , et qu'à peine avait-il jeté quelques larmes , que dans le lieu même il sortit une fontaine qui leur donna en abondance de quoi soulager leur soif. Voilà ce que nous avons à dire du pouvoir des larmes , à quoi si l'on joint ce que nous en avons dit au premier chapitre de ce Livre , il n'y a personne qui ne doive en admirer l'efficace et la vertu.

Il nous reste seulement à faire voir quel en est le prix. Saint Grégoire pourra nous l'apprendre , et son témoignage seul nous suffira. Il explique d'une manière qui convient très-bien à notre sujet , le mystère des deux Autels du Temple de Jérusalem , l'un d'airain dans le Parvis , et l'autre d'or devant l'Arche dans le Tabernacle même. Le premier , dit ce saint Docteur , désignait les pénitens qui ne pleurent que par la crainte de la peine : le second marquait les parfaits , qui pleurent par le seul motif de l'amour de Dieu. Mais entendons-le parler lui-même :

« Pourquoi pensez-vous , mes très-chers frères , qu'on brûle les chairs dans le Parvis et les parfums dans le Tabernacle , si ce n'est pour signifier ce que nous voyons tous les jours , qu'il y a deux sortes de componction. La crainte

fait pleurer les uns , et l'amour , les autres. Plusieurs se ressouvenant de leurs péchés , et appréhendant la punition , versent des larmes , détestent leur mauvaise vie , et par le feu de la componction consomment les vices , dont ils ressentent encore les atteintes dans leur cœur. N'est-ce pas ceux-ci qui sont figurés par l'Autel d'Airain , sur lequel on brûle les chairs , et n'est-ce pas eux qui sont toujours occupés à faire pénitence de leur vie charnelle et impure ? Pour les autres qui ne savent ce que c'est que les vices de la chair , ou qui à force de pleurer et de gémir s'en étant défaits , brûlent du Divin amour , ils aspirent au doux repos de la céleste Patrie ; ils voudraient jouir déjà de la Compagnie des Bienheureux , leur long pèlerinage sur la terre est pour eux une fâcheuse servitude ; ils désirent ardemment de voir le Roi du Ciel dans sa gloire , et ils l'aiment si tendrement , que jour et nuit ils fondent en larmes. N'est-ce pas là ceux , dans le cœur desquels , ainsi que sur l'Autel d'or , on offre les doux parfums , qui sont les symboles des vertus Chrétiennes ? »

Tout ce discours est de saint Grégoire , et la conclusion qu'on en doit tirer , c'est qu'avec les larmes , dont nous parlons , nous faisons un sacrifice odoriférant devant Dieu , suivant ce mot du Psalmiste : *C'est une victime agréable à Dieu qu'une ame toute pénétrée de douleur.* Considérons donc les larmes de la pénitence comme un sacrifice d'agneaux et de bœufs que l'on brûle dans le parvis sur l'Autel d'airain ; mais regardons celles qui proviennent de l'amour de Dieu , et du désir de le voir , comme un sacrifice de précieux parfums , que l'on

offre dans le sanctuaire sur l'Autel d'or. Ce dernier est sans contredit le plus excellent et le plus parfait. Car quoique tout sacrifice doive plaire au Seigneur, puisque ce n'est qu'une solennelle reconnaissance de son domaine souverain, et de l'empire qu'il a sur toutes les choses créées; néanmoins parmi tous ceux de l'antiquité le plus innocent et le plus doux était celui que le seul grand-Prêtre offrait une fois l'année sur l'Autel d'or, dans l'endroit le plus saint du Temple, selon que l'Apôtre le déclare dans son Epître aux Hébreux. Jugeons de là combien les larmes des pénitens sont agréables à Dieu, puisqu'on les compare à des sacrifices; et de quel prix sont celles des Saints, dont la source est le pur amour, puisqu'on les égale en mérite et en excellence au sacrifice le plus noble qui est celui de l'encens. Certainement si les hommes considéraient et comprenaient bien ceci, ils verraient que ceux qui pleurent sont heureux, et ils feraient sans comparaison plus d'état de ces larmes saintes, que de toutes les joies du monde.

Finissons par un passage du bienheureux Laurent Justinien, qui confirme tout ce que nous avons dit : Personne ne s'est présenté les larmes aux yeux devant le Seigneur, qu'il n'ait obtenu ce qu'il souhaitait, et personne ne l'a prié de quelque grâce, qu'il n'en ait été exaucé. Car c'est lui qui console ceux qui pleurent; c'est lui qui prend soin des affligés, qui forme et instruit les pénitens. O humble larme, vous êtes aussi puissante qu'une Reine; vous ne craignez point le Tribunal du souverain Juge; vous fermez la bouche à ceux qui accusent vos amis; rien ne vous empêche d'approcher de

294 GÉMISSEMENT DE LA COLOMBE.

Dieu. Si vous entrez seule et dénuée de tout, vous ne sortez point les mains vides. En un mot vous surmontez l'invincible, vous liez le Tout-puissant, vous attirez le Fils de la Vierge; vous ouvrez le Ciel; vous mettez les Démons en fuite. Vous êtes la nourriture des âmes, l'affermissement des sens, l'abolition des péchés, l'extinction des vices. Vous prévenez les vertus, vous accompagnez la grâce, vous purifiez les cœurs. On trouve dans vous le bonheur de la vie, la satisfaction de l'esprit, le recouvrement de l'innocence, la douceur d'une parfaite réconciliation, le calme d'une bonne conscience, et une ferme espérance de la béatitude éternelle. Que celui qui peut vous joindre à sa prière, s'estime heureux, parce qu'il en sortira plein de confiance et de joie. Ainsi soit-il.

FIN.

TABLE.

ÉPITRE.	Page iij
PRÉFACE.	7

LIVRE PREMIER.

CHAP. I.	<i>Il est nécessaire de gémir et de pleurer en ce monde. Preuves de cette vérité tirées des Psalmes.</i>	11
CHAP. II.	<i>On prouve la même chose par quelques textes du Cantique des cantiques.</i>	18
CHAP. III.	<i>Preuves de la même vérité, tirées de l'Ecclésiaste.</i>	21
CHAP. IV.	<i>Autres preuves tirées d'Isaïe.</i>	25
CHAP. V.	<i>Autres preuves tirées de Jérémie.</i>	28
CHAP. VI.	<i>Autres preuves tirées d'Ezéchiel.</i>	32
CHAP. VII.	<i>Autres preuves tirées de Joël.</i>	38
CHAP. VIII.	<i>Preuves de la même vérité, tirées des Evangiles.</i>	41
CHAP. IX.	<i>Autres preuves tirées des Épîtres de saint Paul, et de celle de saint Jacques.</i>	46

CHAP. X.	<i>Quelques exemples tirés de l'Écriture, qui prouvent la nécessité de la pénitence et des larmes en cette vie.</i>	49
CHAP. XI.	<i>Autres preuves tirées tant de la doctrine que des exemples des Saints.</i>	58
CHAP. XII.	<i>Dernières preuves tirées de l'autorité de l'Église.</i>	62

LIVRE SECOND.

CHAP. I.	<i>Première source des larmes : La considération du péché.</i>	65
CHAP. II.	<i>Seconde source des larmes : La considération de l'Enfer.</i>	76
CHAP. III.	<i>Troisième source des larmes : Le souvenir de la Passion du Sauveur.</i>	93
CHAP. IV.	<i>Quatrième source des larmes : Les persécutions de l'Église.</i>	113
CHAP. V.	<i>Cinquième source des larmes : La considération de la dignité et des fonctions sacerdotales.</i>	124
CHAP. VI.	<i>Sixième source des larmes : Le relâchement de plusieurs Or- dres Religieux.</i>	136
CHAP. VII.	<i>Septième source des larmes : Les déréglemens des gens du siècle.</i>	145

CHAP. VIII.	<i>Huitième source des larmes : Les misères du genre humain.</i>	150
CHAP. IX.	<i>Neuvième source des larmes : Les peines du Purgatoire.</i>	169
CHAP. X.	<i>Dixième source des larmes : Le divin amour.</i>	185
CHAP. XI.	<i>Onzième source des larmes : L'incertitude du salut.</i>	195
CHAP. XII.	<i>Douzième source des larmes : Les tentations qu'on a à souffrir dans le chemin du salut.</i>	203

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I.	<i>Premier fruit des larmes : L'espérance certaine de la rémission des péchés.</i>	220
CHAP. II.	<i>Second fruit des larmes : La crainte des peines de l'Enfer.</i>	226
CHAP. III.	<i>Troisième fruit des larmes : L'imitation des vertus de Jésus-Christ.</i>	237
CHAP. IV.	<i>Quatrième fruit des larmes : La charité du prochain.</i>	246
CHAP. V.	<i>Cinquième fruit des larmes : La réforme du Clergé.</i>	252
CHAP. VI.	<i>Sixième fruit des larmes : La réforme des Ordres Religieux.</i>	254

CHAP. VII.	<i>Septième fruit des larmes : La réforme des gens. du siècle.</i>	262
CHAP. VIII.	<i>Huitième fruit des larmes : Les œuvres de miséricorde.</i>	265
CHAP. IX.	<i>Neuvième fruit des larmes : Le soulagement des âmes du Purgatoire.</i>	275
CHAP. X.	<i>Dixième fruit des larmes : Le mépris du monde , et l'amour de Dieu.</i>	281
CHAP. XI.	<i>Onzième fruit des larmes : La crainte d'offenser Dieu.</i>	286
CHAP. XII.	<i>Douzième fruit des larmes : La facilité d'obtenir les grâces du Ciel.</i>	289

FIN DE LA TABLE.

*Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!*

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ce PDF peut être distribué librement. Cependant, la licence ne permet pas qu'il soit modifié et ensuite redistribué. Aucune dérivation ne peut en être faite, par exemple pour en enlever certaines pages comme celle-ci.

Au Canada, cet ouvrage est dans le domaine public. Le fac-similé est toutefois sous droit d'auteur. Si vous désirez en faire usage pour reproduire ce livre, veuillez en faire la demande.

Licence *Creative Commons* CC BY-ND 2.5 CA



© 2019 *canadienfrancais.org*